

BULLETIN ET MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE BORDEAUX

Reconnue d'utilité publique par décret du 11 Mars 1915

*Publiés avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
et du Conseil Général de la Gironde*

Tome LXXIII

ANNÉE 1982



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE BORDEAUX

1, place Bardineau

1983

PZ1021.83-73

BULLETIN ET MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE BORDEAUX

Reconnue d'utilité publique par décret du 11 Mars 1915

*Publiés avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
et du Conseil Général de la Gironde*

Tome LXXIII

Année 1982

UNIVERSITÉ Michel de MONTAIGNE
Centre Léo DROUYN
BOULIAC



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE BORDEAUX
1, place Bardineau
1983

☐ Conformément à la tradition, la Société Archéologique de Bordeaux ne prend sous sa responsabilité ni les opinions émises, ni les analyses et synthèses développées par les auteurs des Mémoires insérés dans le Bulletin.

☐ Elle interdit toute reproduction totale ou partielle de documents, sans son autorisation écrite.

ACTIVITÉS ET MANIFESTATIONS DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX EN 1982

COURS PUBLIC D'ARCHÉOLOGIE

(XX^e année)

L'ARCHÉOLOGIE ANTIQUE DANS LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

- 27 janvier : M. Coffyn, chargé de cours à l'Université de Bordeaux III, *L'âge du bronze dans la péninsule Ibérique*.
- 3 février : M. Rouillard, chargé de recherches au C.N.R.S., *Colonisations phénicienne et grecque dans la péninsule Ibérique*.
- 10 février : M. Nicolini, professeur à l'Université de Poitiers, *La civilisation ibérique*.
- 17 février : M. Bost, maître assistant à l'Université de Bordeaux III, *La numismatique de l'époque romaine*.
- 24 février : M. Etienne, professeur à l'Université de Bordeaux III, *L'archéologie des villes dans la péninsule Ibérique*.
- 3 mars : M. Gorge, docteur-ingénieur au C.N.R.S., *L'archéologie des campagnes*.
- 10 mars : M. Sillières, attaché de recherches au C.N.R.S., *Archéologie des routes*.
- 17 mars : M^{lle} Mayet, chargée de recherches au C.N.R.S., *Economie et céramiques romaines dans la péninsule Ibérique*.

EXCURSIONS 1982

- 20 mars : Visite de Lormont guidée par M. Souque.
- 2 mai : La vallée de l'Isle de Mussidan à Saint-Astier ; sortie dirigée par M^{me} Molas.

20 juin : La Dordogne : fouilles de Sergeac présentées par M. Mormone.

10 octobre : Bordeaux (entrepôts Lainé et pont de pierre) ; Libourne (caserne Lamarque) ; château de La Rivière ; sortie dirigée par Mme Muller et M. Boscher.

PUBLICATION 1982

Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique, tome LXXII.

DONS 1982

Docteur Castéra : Deux classeurs contenant des fascicules du journal médical et artistique *Aesculape*.

M. Roumieu : Un livre de P. Epron : *Ces Bordelais qui font Bordeaux et la Gironde*.

VŒUX 1982

Pour la sauvegarde de l'amphithéâtre Saint-Cosme de Bordeaux.

MEMBRES DÉCÉDÉS 1982

M. l'abbé Boudreau, M. Beaugency, Docteur Lasserre.

COMPTES RENDUS DES ASSEMBLÉES MENSUELLES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

SÉANCE DU 10 JANVIER 1982

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

PRÉSENTATIONS. — D^r LASSERRE : une tasse et deux assiettes signées Vieillard.

M. LAJUSLLARIAS : belles assiettes provenant de la faïencerie Vieillard.

COMMUNICATION. — D^r COUGOUL : *Les jetons bordelais* (voir t. LXXII, p. 197-226).

SÉANCE DU 14 FÉVRIER 1982

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

PRÉSENTATION. — D^r LASSERRE : un daguerréotype de 1850 représentant une Bordelaise, réalisé sur plaque de cuivre argentée, signée Larcher.

COMMUNICATION. — D^r LASSERRE : *Le cardinal Donnet*. Le cardinal Donnet est né le 16 novembre 1795. Elève au séminaire de Lyon, il reçoit la prêtrise en 1819. Curé en 1827 de Villefranche-sur-Saône, il devient archevêque de Bordeaux en 1837, succédant au cardinal de Cheverus. Chevalier, officier, puis grand-croix de la Légion d'honneur en 1864, il s'éteignit le 23 décembre 1892 dans le nouvel archevêché. L'œuvre majeure du cardinal Donnet fut sans aucun doute dans le domaine architectural. Il s'occupa tout particulièrement de la reconstruction partielle du clocher de Pey Berland et de son couronnement par une statue en cuivre de taille monumentale conçue dans le style du XIX^e siècle et représentant une Vierge. Cette statue de 1 300 kg fut dorée à la feuille. Mgr Donnet fit preuve de grande activité dans tous les domaines et sa grande autorité fut notamment remarquée auprès du clergé dans une pénible affaire de dissidence. Les questions religieuses ne furent pas les seules préoccupations de Mgr Donnet ; il s'intéressa avec compétence à divers sujets : les dangers des inhumations, les logements des institutions, les déshérités... Mgr Donnet était bon, charitable, sévère mais juste et très apprécié par les Bordelais.

Mme ROUSSOT-LARROQUE et M. MORMONE : *Haches en bronze du Pays de Buch et du Médoc* (voir p. 11).

ASSEMBLÉE STATUTAIRE DU 14 MARS 1982

Présidence de M. Marc GAUTHIER, directeur des Antiquités historiques d'Aquitaine.

En présence de M. le sénateur BŒUF et de M^e DUFOURG représentant le Maire de Bordeaux.

Après le rapport moral de M^{me} Laffond-Grellety, secrétaire générale de la Société, et le rapport financier de M. Régaldo-Saint-Blancard, la médaille d'argent de la ville de Bordeaux est remise par M^e Dufourg au professeur Etienne et les médailles de bronze au docteur Cougoul, à M. Dugros et M. Régaldo-Saint-Blancard. M. Gauthier remet les diplômes de la Société à M^{me} Notz, M^{lle} Mayet, M. Gorge, M. Rouillard, M. Sillières.

M. Gauthier donne ensuite le bilan des activités de la circonscription durant l'année 1982 : *Pyrénées Atlantiques* : protection de structures de pierres sèches et étude de la villa romaine de Lescar. — *Landes* : Dax, rappel des trouvailles faites à la Fontaine Chaude et actuellement sur l'emplacement des halles, fouilles donnant de riches renseignements sur l'urbanisme. — *Lot-et-Garonne* : identification d'un four de potier. A Puymirol, mise à jour d'une nécropole et à Tonnens de nombreuses céramiques. A Villeneuve-sur-Lot, découverte du chœur d'un temple du Haut-Empire ainsi que des habitations et des bâtiments publics de la même époque. Ces découvertes, hélas, disparaîtront pour laisser la place à la construction d'un hôpital. — *Dordogne* : mise à jour à Périgueux d'une mosaïque datant de la fin du III^e siècle. A Bergerac, une étude est en cours dans le quartier construit entre le XIII^e et le XIV^e siècle. — *Gironde* : mise en valeur d'un site occupé à la fin II^e âge du fer à Mouliets. Découverte d'une nécropole du XI^e siècle à Canéjean et d'une autre nécropole à Coutras, rue Saint-Jean. A Saint-Emilion, les fouilles de la villa romaine ont mis à jour de belles mosaïques. Bordeaux : reprise des travaux effectués en 1973 et 1974 à Saint-Christoly. L'étude des couches profondes de terrain ont permis de découvrir des objets conservés dans l'eau et de repérer les constructions.

SÉANCE DU 25 AVRIL 1982

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

PRÉSENTATION. — D^r LASSERRE : plusieurs objets à usage médical (coffret, lancettes, flacon pour sel).

COMMUNICATIONS. — M. COUDROY DE LILLE : *Une famille d'architectes : les Marsaudon* (voir p. 51).

M^{me} OLIVEAU : *Le décorateur et céramiste Caranza*. Caranza est arrivé en Lorraine vers 1870, il y travaille cinq ans avant de venir à Bordeaux où il resta un artiste indépendant, c'est-à-dire pas attaché à une faïencerie. Caranza subit l'influence des arts maures et japonais. A la fin de 1878, Caranza fut l'initiateur des émaux cloisonnés en France. Les travaux qu'il a exécutés sont de trois sortes : les reliefs, les cloisonnés et les craquelés. Ces deux dernières méthodes sont exclusivement chinoises. Il termina ses jours à Venise à la manufacture d'émaux à reflets métalliques Devora Salvati.

SÉANCE DU 9 MAI 1982

Présidence de M. BÉNUSIGLIO, vice-président

PRÉSENTATIONS. — M. GARDELLES : photographie d'une statue de pierre provenant de Saint-Laurent-de-Médoc. Cette statue représente un ange tenant un objet mutilé. L'ange est revêtu

d'une robe, il a des ailes et les cheveux frisés. La statue semble dater de la deuxième moitié du XV^e siècle et provenir d'un retable.

M. CROCHET : plusieurs objets récupérés à Yzon (Gironde) : burette ornée de motifs en bronze, croix de procession, clochette de messe.

COMPTE RENDU DE L'EXCURSION dans le Libournais par M. MIGEON : église de Saint-Christophe-des-Bardès, château Larroque, église romane de Parsac, château de Malengin, construit en 1330, église de Saint-Georges-de-Montagne, ruines de l'abbaye cistercienne de Faize, château de Beauregard du XVIII^e siècle.

SÉANCE DU 13 JUIN 1982

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

COMMUNICATION. — M. MORMONE : *Le site de Castelmerle à Sergeac (24)*. Le site de Castelmerle à Sergeac, canton de Montignac, en Périgord recoupe une occupation préhistorique très importante et un habitat médiéval troglodytique adjacent. Pas moins de neuf abris constituent la riche parure préhistorique de ce petit vallon des roches de Castelmerle ; ils portent, d'ailleurs, des noms très connus en préhistoire en raison de l'abondant mobilier pariétal, lithique ou osseux qu'ils ont livrés à ce jour. Il s'agit des abris des Merveilles, Blanchard I et II, Castanet I et II, Reverdit, Roc de l'Acier, Labattut et la Souquette.

Une bonne partie du matériel provenant de ces lieux occupe aujourd'hui une place privilégiée dans de nombreux musées de France : Musée national de préhistoire aux Eyzies, Musée du Périgord à Périgueux, Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye, Musée de l'homme et Institut de paléontologie humaine à Paris, mais aussi dans plusieurs musées étrangers tels : le Muséum d'histoire naturelle de New York ou le British Museum à Londres. Une fraction importante des découvertes est cependant encore visible sur place.

L'occupation médiévale, quant à elle, a laissé en ce lieu comme témoignage une très grande forteresse troglodytique dénommée dans la région « le fort des Anglais ». Cette fortification a été utilisée pendant toute la période troublée du Moyen Age comme lieu de refuge pour la population de la vallée.

Depuis 1979, le site a été ouvert au public pour le protéger des fouilles clandestines. Les visiteurs peuvent ainsi en ce lieu suivre le cheminement du peuplement en passant successivement de l'habitat préhistorique avec ses abris, ses sculptures pariétales magdaléniennes, ses fouilles stratigraphiques en cours, à l'habitat médiéval aménagé dans la roche entre le X^e et le XV^e siècle, le site de Castelmerle étant en effet un microcosme du peuplement périgourdin entre le Moustérien et le XV^e siècle...

SÉANCE INAUGURALE DU 9 OCTOBRE 1982

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

COMMUNICATION. — M. GARDELLES : *Palais et églises en Ethiopie au XVII^e et XVIII^e siècle*. Après avoir situé sur la carte l'Ethiopie, le professeur Gardelles décrit le pays comme très inhospitalier, car le régime actuel et les pluies diluviennes y rendent la circulation très difficile. Les monuments y sont cependant intéressants et révèlent une grande originalité que nous présentent de belles diapositives.

SÉANCE DU 14 NOVEMBRE 1982

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

PRÉSENTATIONS. — Une statue de bois sans indication et très difficile à déterminer.

D^r CASTÉRA : une série de 12 assiettes signées Vieillard et un vase d'inspiration mauresque de Caranza (voir p. 55).

COMMUNICATION. — Professeur ROUDIÉ : *Le peintre Gabriel Fournier*. Des documents récemment découverts et plusieurs toiles identifiées ou attribuées permettent d'avoir une idée assez précise de la carrière de ce peintre actif à Bordeaux, à Pézenas, à Narbonne, sur lequel on connaissait jusqu'à présent assez peu de chose. Une Annonciation de lui est conservée à Pauillac (communication à paraître dans le *Bulletin de l'Histoire de l'Art français*, année 1982).

SÉANCE DU 12 DÉCEMBRE 1982

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

PRÉSENTATION. — D^r CASTÉRA : poteries provenant d'une fouille à Gafsa (cruches, plat pour offrande).

COMMUNICATION. — M. VENOT : *Etains bordelais*. L'étain brut remontait la Garonne depuis la préhistoire. De précieux textes portent témoignage de son utilisation. Des statuts du métier et ceux de la confrérie, datant de 1486 et 1493, dénotent l'ampleur de la production des maîtres étagniers. Malheureusement, les belles pièces du Moyen Age, perdues ou refondues dans le creuset du potier d'étain, n'ont pas survécu jusqu'à nous. Nous ne connaissons pas encore avec certitude des objets d'étain bordelais de cette époque. Par contre, il existe une importante production du xviii^e siècle et du début du xix^e siècle tout à fait remarquable. Ces pièces possèdent des poinçons, celui des maîtres tels que Taudin, Constans, etc. et celui du contrôle indiquant la qualité du métal fin ou commun avec F pour fin et C pour commun. Une date inscrite soit en entier soit avec les deux derniers chiffres et un B au centre ou en bas du poinçon indique « Bordeaux ». M. Venot montre une très importante série de belles diapositives représentant des pièces bordelaises conservées dans les collections publiques ou privées : aiguères, écuelles à bouillon, pichets, etc. Le pichet était, jusqu'à la fin du xviii^e siècle, la seule mesure officielle de débit de vin, avant l'application du système décimal par les mesures cylindriques.



NOTICE NÉCROLOGIQUE

ABBÉ MARC BOUDREAU (1903-1982)

Le 19 janvier 1982, la Société Archéologique perdait l'un de ses membres les plus représentatifs et les plus fidèles en la personne de l'abbé Marc Boudreau. Ses obsèques, célébrées deux jours plus tard dans sa chère paroisse de Le Teich, témoignèrent du rayonnement qu'il avait acquis par son savoir immense et sa gentillesse. En cette occasion, d'ailleurs, l'église se révéla beaucoup trop petite pour accueillir les centaines de paroissiens et d'amis venus rendre un dernier hommage à celui qui leur avait tant apporté tout au long de son existence.

Evoquons cette vie tout entière consacrée à Dieu et à l'archéologie, sa passion, qu'il communiqua aussi à de nombreuses personnes qui l'approchèrent.

Né le 25 décembre 1903 à Podensac (Gironde), Marc Boudreau fut très vite au contact des richesses du passé grâce à son père le docteur Boudreau, membre et conseiller de la Société, qui l'amena très souvent avec lui dans les tournées qu'il effectuait en Aquitaine. C'est d'ailleurs par son intermédiaire qu'il entra tout naturellement à la Société Archéologique de Bordeaux.

Ordonné prêtre le 29 juin 1928, il fut chargé dès juillet de la même année, grâce à sa compétence en la matière, des cours de géologie au petit séminaire. C'est durant cette période de professorat que sa passion pour l'archéologie va se trouver renforcée par les nombreuses collaborations qu'il établit. Tout d'abord, son cousin A. Nicolaï, ancien président de la Société, qui l'amène avec lui en exploration en Médoc, Blayais et en fouille à la grotte de la Fée à Marcamps durant l'année 1934. Ensuite, P. David avec lequel il travaille par intermittence entre 1935 et 1941 sur les abris de la Chaise et la Chaire à Calvin; puis l'abbé J. Labrie qui lui fait découvrir l'Entre-deux-Mers dans ses moindres recoins lors de nombreuses excursions qu'ils réalisent ensemble. De fréquents séjours en Périgord et en Corrèze le font entrer en relation avec H. Breuil, D. Peyrony, Séverin-Blanc, A. Cheynier et établir avec des contacts scientifiques qui ne feront que s'amplifier au cours des années. Il participe aussi avec ceux-ci et les abbés Bouyssonnie en Corrèze à diverses fouilles réalisées sur ces régions.

Un séjour en Afrique du Nord fut, pour l'esprit curieux de l'abbé Boudreau, l'occasion, en travaillant avec le Père Lapeyre à Carthage, d'approfondir ses connaissances de la civilisation romaine et d'Afrique du Nord.

Enfin, durant cette période de professorat, il se rend à de nombreuses invitations scientifiques telles celles du docteur Henri-Martin et de sa fille sur les sites de la Quina et de Fontéchevade en Charente, du comte Bégouen en Haute-Garonne... pour n'en citer que quelques-unes car il serait trop long de mentionner ici tous les chercheurs avec lesquels il a, à des degrés divers, collaboré.

Nommé le 20 juillet 1945 curé de la paroisse de Le Teich sur les bords du Bassin d'Arcachon, l'abbé Boudreau va s'attacher, depuis cette époque jusqu'au mois de janvier 1982, à fouiller l'histoire de ce Pays du Buch, dont l'ancienne capitale Boios n'est distante que de quatre kilomètres.

C'est ainsi que, durant les trente-deux années de son sacerdoce au Teich, il reprend, seul au départ, le flambeau de l'archéologie Boienne en continuant les fouilles du docteur Peyneau à Boios (Lamothe, commune actuelle de Biganos), retrouve le tracé de l'ancienne voie romaine allant de Dax à Bordeaux en passant par Sanguinet et Lamothe et restaure la fontaine Saint-Jean de Lamothe, ex-lieu de dévotion très important.

Lors des nombreuses excursions qu'il effectue à travers la contrée, il découvre une succession de « pujeaux » (mottes fortifiées) qui jalonnent le cours de l'Eyre jusqu'à son embouchure initiale au niveau de Lège-Le Grand Crohot et reconnaît un ensemble de fortifications établies depuis l'époque gallo-romaine et durant le Moyen Age à proximité du delta actuel de cette rivière. Retrouvant la vieille porte en bois sculpté du tabernacle de l'église Saint-Michel de Lugo, il restitue avec la mention d'une veyrine le lieu connu par les pèlerins se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Toujours soucieux de protéger les vestiges du passé, l'abbé fait procéder au classement de certaines statues de l'église de Le Teich et à l'apposition d'une plaque tombale sur l'emplacement de la sépulture de l'un des Captaux de Buch.

Ses très nombreuses communications à la Société Archéologique aussi bien sur les découvertes préhistoriques que gallo-romaines ou médiévales témoignent de la parfaite connaissance qu'il avait des sites identifiés ou probables du Pays de Buch. A deux reprises, d'ailleurs, il reçut la Société pour lui présenter une partie de la richesse du terroir Boien.

Sa soif de connaissances était complétée chaque année par des excursions courtes dans toute la France ou de voyages plus longs à l'étranger lorsque son ministère lui en laissait le temps. De ces périodes, il rapporte une moisson de renseignements exploités en comparaison avec des vestiges girondins ou lors de communications dont il réserva très souvent la primeur à la Société Archéologique de Bordeaux. La lecture de nos bulletins est éloquente à ce sujet.

Le savoir immense de l'abbé Boudreau, dû à une extrême curiosité pluri-scientifique, n'avait d'égale que sa gentillesse et sa modestie lorsqu'il recevait les gens dans son presbytère transformé en musée où il œuvrait derrière un bureau noyé sous des piles de documents et sur les murs duquel les étagères ployaient sous les centaines d'ouvrages ramenés de ses déplacements. Il était celui que l'on consultait de partout lorsque l'on avait besoin d'éléments sur la région et qui n'hésitait pas à aller à chaque fois qu'il le pouvait sur le terrain voir l'avancement des recherches ou à revêtir à 72 ans la combinaison de spéléologie pour visiter une grotte fouillée par l'un de ses élèves.

Depuis le déplacement des séances mensuelles au dimanche matin l'exercice de son ministère primant, il venait à chaque permanence se tenir au courant de la vie de la Société et y rencontrer « ses amis » comme il disait.

De nombreuses distinctions ont récompensé son travail. Parmi celles-ci, diplôme et médaille de la Société et Palmes académiques obtenues en 1958 occupaient, pour ce chercheur infatigable, une place privilégiée.

Nous ne verrons plus sa silhouette bien connue en arrivant en mobylette rue du Loup et plus tard place Bardineau, parfois depuis Le Teich malgré son âge lorsque les horaires de train ne lui convenaient pas. Avec sa disparition, une grande page de la vie de la Société et de l'archéologie girondine est tournée. Notre deuil est immense... Cependant pour beaucoup, il restera toujours présent parmi nous...

Jean-Michel MORMONE.

HACHES EN BRONZE DU PAYS DE BUCH ET DU MÉDOC

par Julia ROUSSOT-LARROQUE et Jean-Michel MORMONE

Les cinq haches que nous présentons ici proviennent de l'ouest de la Gironde ; trois viennent du Pays de Buch, deux autres du Médoc, région beaucoup plus riche en trouvailles de l'âge du Bronze.

I. — HACHES EN BRONZE DU PAYS DE BUCH

Comparé au Médoc, le Pays de Buch paraît relativement moins fréquenté par les populations de la période moyenne de l'âge du Bronze (entre 1450 et 1200 environ avant notre ère). Occupé dès le Néolithique et même le Mésolithique, puis au Chalcolithique, il demeure peuplé par des groupes humains certainement en relation avec le centre actif que constituait la presque île médullienne dès le Bronze ancien, vers 1800-1500 avant notre ère. Dans le Médoc, autour de Pauillac surtout, ont été trouvés de nombreux dépôts de haches d'un type bien particulier à bords rectilignes et tranchant étroit, de forme subrectangulaire, du type baptisé fort justement « médocain » par E. Berchon. Ce type, probablement fabriqué dans des ateliers locaux¹ à partir de minerais importés, a été assez largement diffusé en Aquitaine et même au-delà, vers le Gers comme les Pays d'Ouest et même le Centre de la France. Il n'est donc pas surprenant que les haches de bronze du Pays de Buch que nous allons présenter appartiennent précisément au type médocain. Tel est le cas des haches de Mios comme de celles de Lugos.

Hache de Mios (fig. 1).

Vers 1897 ou 1898, des terrassiers qui creusaient les fondations de la papeterie Piganeau, lieu-dit les Perduilles à Mios, trouvèrent sous une souche de pin 7 haches à bords droits. L'étiquette de la hache que nous présentons porte quelques renseignements complémentaires : « une des sept haches trouvées en 1897 ou 1898 sous une souche de pin de 40 à 50 ans par Lacrotte Célestin et Seguin, gendre Caussarieux, l'Homme, en défrichant un jardin à les Perduilles chez M. Piganeau, au midi du chemin de Saint-Brice à 50 m environ ». Selon B. Peyneau, l'emplacement de la trouvaille se situait en bordure d'un chemin qui, depuis une époque très reculée, côtoie la rive droite de l'Eyre et qui, avec un autre qui en longe l'autre rive, mettait en communication les populations du haut pays avec le Bassin d'Arcachon où elles venaient chercher le sel (Peyneau, 1926). On doit remarquer cependant

1. Un moule en terre pour hache médocaine a été récemment découvert à la Lède du Gupr (Grayan-et-l'Hôpital) par M. G. Frugier.

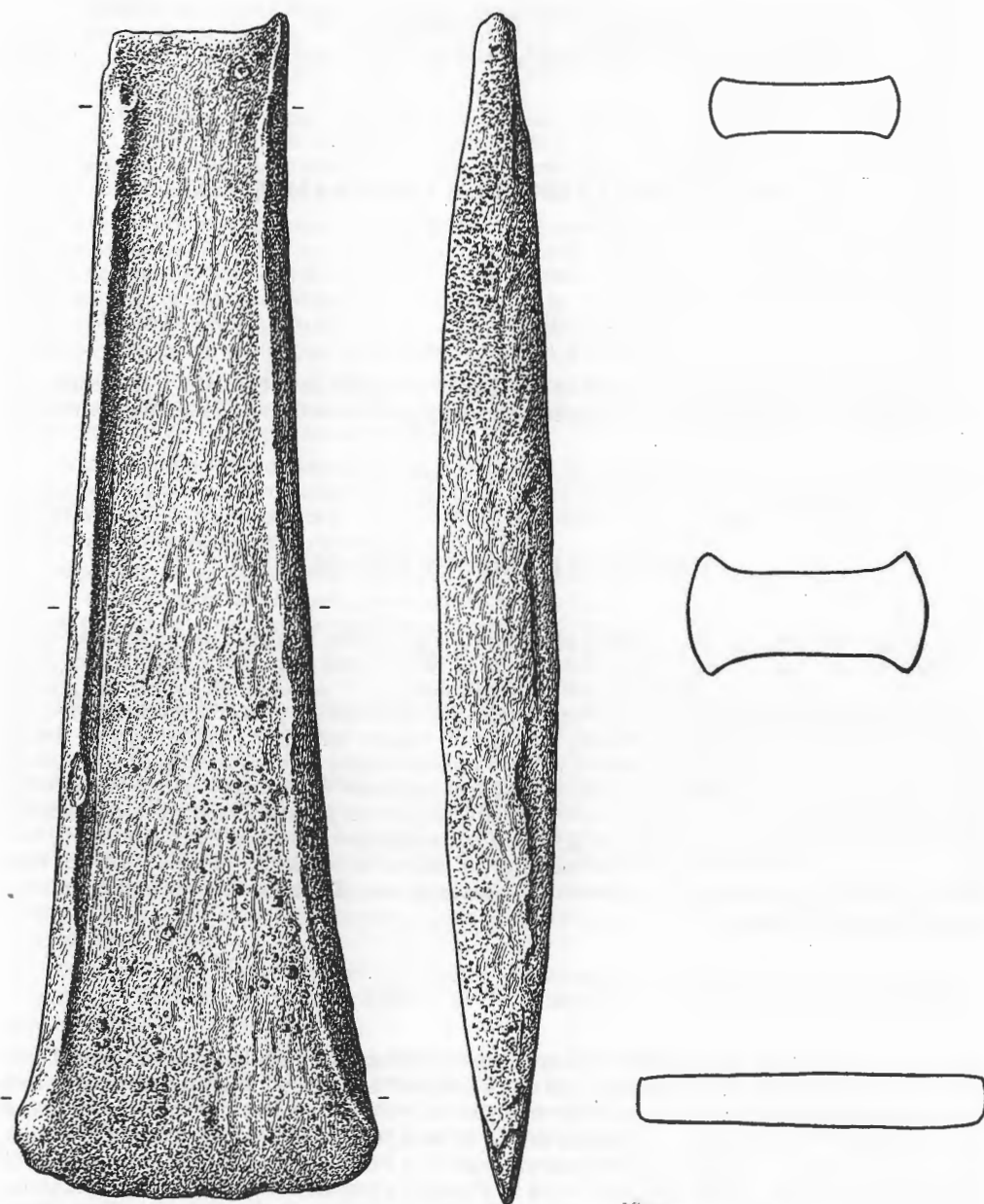


FIG. 1. — Hache de Mios (dessin Julia Roussot-Larroque).

tout d'abord que le Bassin d'Arcachon, en tant que tel, n'existait probablement pas encore, mais qu'il n'y avait en ces lieux que le delta de l'Eyre, ensuite, que les plus anciens briquetages à sel connus sur la côte atlantique ne semblent guère, en l'état actuel des connaissances, antérieurs au premier âge du Fer. On notera cependant qu'à Salies-de-Béarn, des installations exploitant probablement les sources salées ont été datées du Bronze moyen par le carbone 14. Les importantes modifications survenues dans la configuration de la côte, et de toute la région d'ailleurs, depuis la Proto-histoire peuvent de toute façon nous cacher de telles structures, si elles ont existé. En tout cas, l'existence d'un vieux chemin, quelle qu'ait été sa finalité économique, doit être retenue.

Des 7 haches ainsi trouvées en dépôt, celle-ci est la seule qui nous soit parvenue. On ignore totalement le destin des 6 autres, peut-être partagées entre les inventeurs et le propriétaire du terrain. Il s'agit d'une grande hache médocaine avec sa silhouette classique, allongée, subrectangulaire. Les bords sont relevés (pour empêcher le débatement latéral dans le manche), le tranchant est étroit et droit.

Les dimensions sont les suivantes : longueur : 200 mm ; largeur au sommet : 29,3 ; au tranchant : 60,6 ; épaisseur max. : 19,7 ; hauteur max. des rebords : 3. Patine vert foncé.

Elle est entrée au Musée de la Société Scientifique d'Arcachon avec l'ensemble des trouvailles très importantes provenant des fouilles du D^r Peyneau en Pays de Buch.

Elle provient d'une coulée en moule à deux coquilles, sans doute en sable ou argile sableuse. Les bavures latérales, à la jonction des deux coquilles, ont été soigneusement enlevées ; les flancs comme les faces ont été martelés avec un objet qui a laissé des traces ovales d'environ 4 mm de long sur 2 de largeur maximum, peut-être un simple galet. Le sommet a été régularisé par un martelage de finition après cassure du bouton de coulée. Le tranchant était certainement affûté, mais il est à présent émoussé. Les rebords sont peu élevés, caractère d'ancienneté qui nous ferait placer cette hache à la première période du Bronze médocain, formant transition entre Bronze ancien et Bronze moyen proprement dit. L'analyse du métal confirme ce que fait pressentir la morphologie, avec une teneur en étain encore faible et un taux d'arsenic relativement important, proche de la composition des objets de la fin du Bronze ancien : Cu : 92,7 ; Sn : 7,0 ; Pb : 0,001 ; As : 0,15 ; Sb : 0,001 ; Ag : 0,005 ; Ni : 0,005 ; Bi : 0,002 ; Fe : 0,10 ; pas de Zn ni de Mn².

A titre de comparaison, on rappellera que les haches médocaines du plein Bronze moyen ont des teneurs en étain plus fortes, de l'ordre de 10 à 15 %. Nous avons ici affaire à un prototype encore archaïque, et par sa forme (rebords peu élevés) et par sa composition (étain faible), bien que par sa silhouette subrectangulaire, ses dimensions, son tranchant rectiligne, il appartienne déjà à la famille médocaine. Des haches, comparables par la faible hauteur de leurs rebords et leur pourcentage relativement faible d'étain, ont été trouvées en divers points de l'Aquitaine, en particulier en Agenais et dans les Landes, autour de Capbreton.

On possède d'autres preuves de l'occupation des environs de Mios par les populations du Bronze moyen. Les fouilles de B. Peyneau dans des tumulus du premier âge du Fer de cette région ont mis au jour des tessons de poterie et quelques autres objets qui se trouvaient dans le vieux sol remué par les constructeurs de ces tumulus. Ces poteries sont caractéristiques du Bronze ancien-moyen régional (céramiques à cordons pincés ou pastillages) ; certaines sont parfaitement semblables à celles que l'on trouve en Médoc sur les habitats de cette période. Quelques vases semblables contenaient même des dépôts de haches en bronze, en majorité médocaines (les Vigneaux à Talais, par exemple). D'autre part, toujours à Mios, au lieu-dit Caudos, en 1860, des ouvriers qui défrichaient un domaine, propriété de la famille Péreire, trouvèrent en pleine lande, à 25 m au nord de la route de Caudos à Salles, à 40 cm de profondeur, un bracelet d'or isolé pesant 330 grammes et formé d'un alliage (naturel ?) de 86,6 % d'or et 13,4 % d'argent, sorte de lingot-bracelet, lourd et sans ornement. Selon B. Peyneau, l'endroit de la découverte jouxtait une route qui suit le tracé d'un vieux chemin reliant l'étang de Sanguinet à la vallée de l'Eyre et passant non loin du ruisseau du Martinet dont nous aurons à reparler. Ce bracelet d'or est attribué également au Bronze moyen et semble indiquer que la région de Mios a connu à l'époque non seulement un peuplement assez important mais même une certaine prospérité à l'époque. En effet, les trouvailles d'objets en or de l'âge du Bronze ne sont pas très nombreuses en Aquitaine. On cite le bracelet creux de Sorde-l'Abbaye (Landes) qui appartient aussi sans doute au Bronze ancien ou moyen ; ces deux bijoux se trouvent actuellement au Musée des Antiquités Nationales à Saint-Germain-en-Laye. Un troisième, trouvé à Saint-Léon-sur-

2. Analyses effectuées par J. Bourhis au Laboratoire d'Anthropologie Préhistorique de Rennes. Nous l'en remercions vivement, ainsi que J. Briard.

Ourbise (Lot-et-Garonne), encore dans la Grande Lande, appartenait probablement aussi à l'âge du Bronze, moyen ou final. Il a disparu en 1947. D'autres trouvailles ont été signalées, assez vaguement, en Médoc, mais elles n'ont jamais été figurées ni décrites et l'on ne peut assurer qu'elles appartenaient à cette même époque.

Haches de Lugos (ou Salles) (fig. 2 et 3).

Vers 1910 ou 1911, lieu-dit Moulin de Martinet, dans un talus bordant un pré sur la rive gauche de l'Eyre, furent trouvées 3 haches à bords droits. Jean Ferrier, dans sa thèse sur *La Préhistoire en Gironde*, place cette découverte dans la commune de Salles. Bertrand Peyneau, dans son ouvrage sur les *Découvertes archéologiques dans le Pays de Buch*, la situe à Lugos. Dans les deux communes existent un ruisseau du Martinet et un moulin du même nom ; de toutes manières, ces lieux-dits ne sont pas très éloignés. De ces haches, deux entrèrent dans la collection de l'abbé Picque, alors desservant de Salles. L'abbé Boudreau hérita de cette collection, y compris les deux haches. On ignore ce qu'est devenue la troisième dont nous ne connaissons que les dimensions, notées par J. Ferrier. Selon cet auteur, les trois haches étaient à peu près semblables et mesuraient 196, 197 et 198 mm de long ; leur largeur minimum était de 26, 28 et 30 mm. L'épaisseur était de 20 mm environ pour les trois haches, et la hauteur des rebords 5 mm. Deux étaient assez oxydées et portaient de nombreuses bavures de fabrication ; la plus belle, moins oxydée, portait la trace de coups de pic au talon et un étranglement unilatéral, dû sans doute à un défaut de moulage (cette hache figure dans la collection Boudreau).

Les deux haches conservées (et très vraisemblablement la troisième) sont des médocaines typiques, aux rebords plus affirmés que la hache de Mios et appartenant au plein Bronze moyen. Leurs dimensions sont les suivantes :

— n° 1 : longueur : 195,6 ; largeur au sommet : 27,7 ; au tranchant : 48,5 ; épaisseur max. : 25 ; hauteur max. des rebords : 7 ; poids : 705 grammes ;

— n° 2 : longueur : 200 ; largeur au sommet : 27 ; au tranchant : 50 ; épaisseur max. : 26,5 ; hauteur max. des rebords : 6 ; poids : 725 grammes.

La première est assez fortement corrodée, surtout sur un des flancs, et porte une patine verte pulvérulente. Elle paraît brute de coulée. La seconde, en meilleur état de conservation malgré son tranchant cassé et émoussé, porte une patine vert clair ; elle paraît également brute de coulée.

L'analyse spectrographique, effectuée, comme pour la hache de Mios, au Laboratoire d'Anthropologie préhistorique de Rennes³ grâce à l'amabilité de MM. Briard et Bourhis, a donné les résultats suivants :

— n° 1 : Cu : (85) ; Sn : env. 12 ; Pb : 0,04 ; As : 0,20 ; Sb : 0,10 ; Ag : 0,015 ; Ni : 0,30 ; Bi : 0,003 ; Fe : 0,04 ; Zn : — ; Mn : 0,001 ;

— n° 2 : Cu : (85) ; Sn : env. 12 ; Pb : 0,10 ; As : 0,20 ; Sb : 0,08 ; Ag : 0,02 ; Ni : 0,25 ; Bi : 0,008 ; Fe : 0,015 ; Zn : 0,001 ; Mn : 0,001.

Les compositions de ces deux haches sont donc très voisines entre elles, et diffèrent peu de celle des autres haches médocaines dont nous possédons les analyses. Il s'agit d'une fabrication relativement standardisée, dans la forme et les dimensions comme dans la composition de l'alliage, ce qui est remarquable, compte tenu des moyens de dosage dont on disposait à l'époque. La technologie, bien qu'empirique, paraît être d'un niveau excellent. Par rapport à la hache de Mios, en revanche, les haches de Salles ou Lugos semblent appartenir à une phase plus évoluée de fabrication, du plein Bronze moyen, semble-t-il.

Il convient encore de remarquer la position de ce dépôt, au bord de l'Eyre, non loin de ce vieux chemin dont nous avons parlé, qui allait vers Sanguinet.

La situation de ces deux dépôts du Pays de Buch, à Mios et à Lugos ou Salles, rappelle assez nettement celle des dépôts de haches du même type et de la même époque aux alentours de Capbreton

3. A l'époque où nous avons fait faire ces analyses, ces haches étaient conservées chez J. Ferrier qui, en ayant oublié la provenance, nous les avait dit venir de Pauillac. C'est sous cette provenance que les résultats de l'analyse ont été publiés dans la 3^e série des *Analyses spectrographiques d'objets préhistoriques et antiques* de Rennes (analyses n°s 2040 et 2041), en 1975.

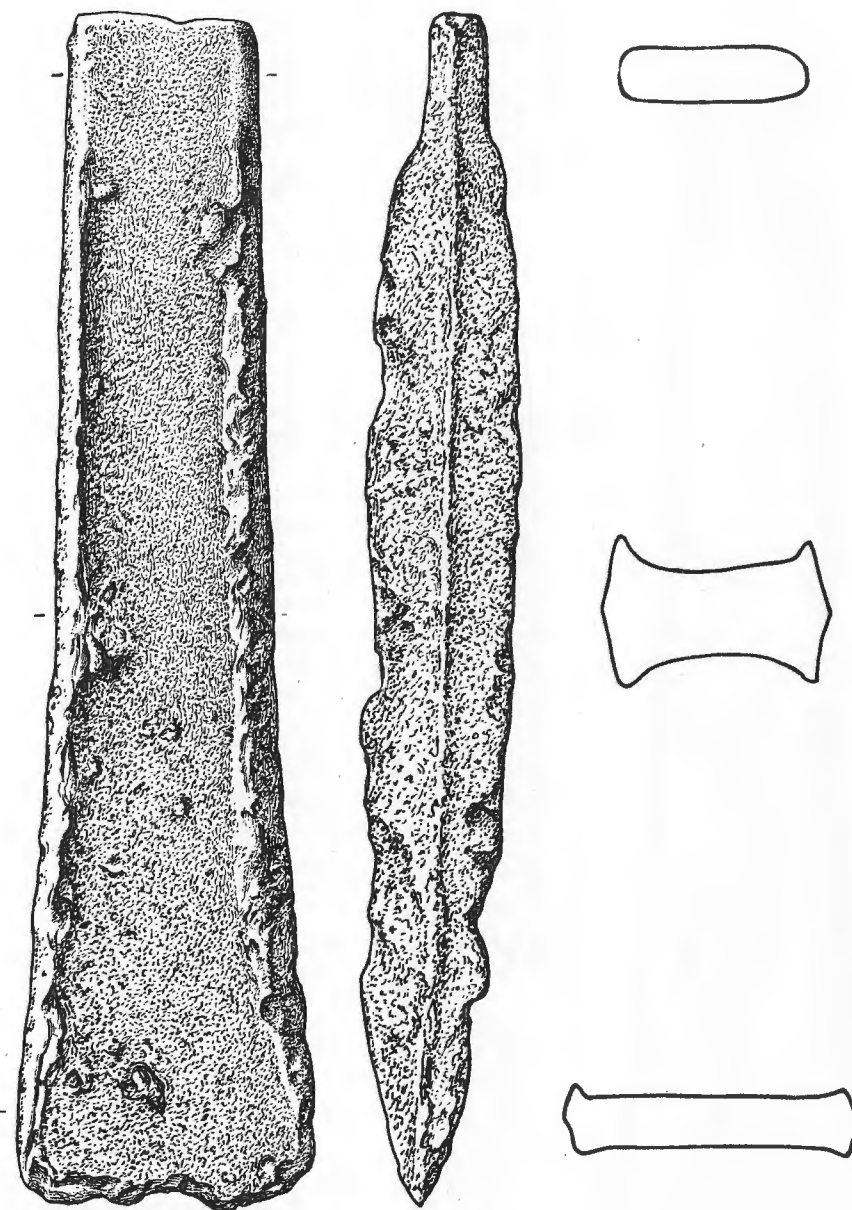


FIG. 2. — Haches de Salles ou Lugos (dessin Julia Roussot-Larroque).

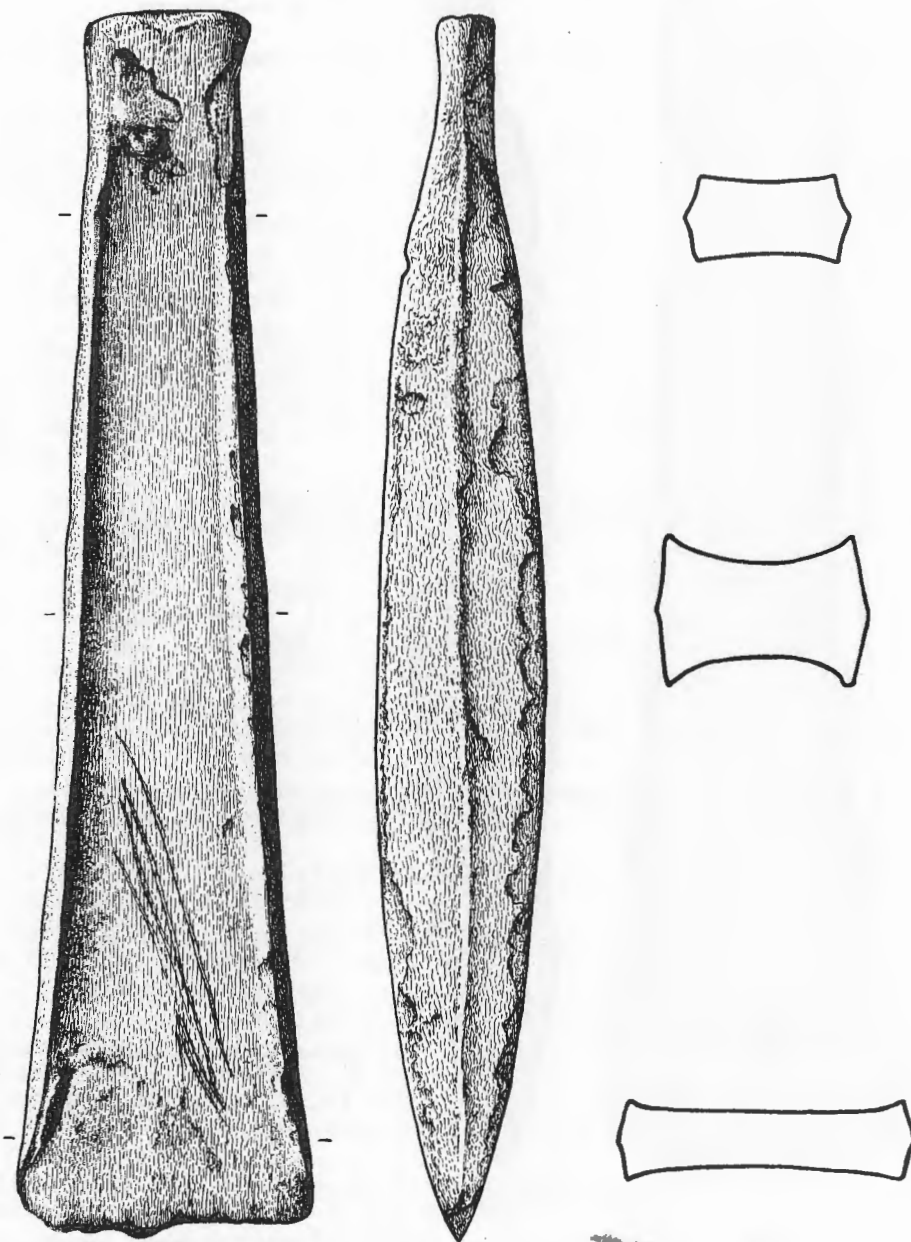


FIG. 3.

dans les Landes (Angresse, Seignosse, Soorts-Hossegor) dans des marais qui pouvaient à l'époque posséder des chenaux navigables et comporter d'anciens ports. On penserait volontiers à un cabotage le long du littoral avec « têtes de pont » à l'intérieur des terres, par des chenaux ou le long des rivières. A noter aussi que, dans cette zone, on n'a trouvé jusqu'ici que des dépôts de haches à rebords seules et non, comme souvent en Médoc, des dépôts mixtes alliant haches à rebords et haches à talon. Nous avons encore peu d'éléments, il est vrai, mais si le fait se confirmait, cela impliquerait que la diffusion des produits métallurgiques le long de la façade atlantique et dans la zone occidentale de l'Aquitaine, entre l'Eyre et l'ancienne embouchure de l'Adour, n'ait eu lieu que pendant une période assez courte englobant la fin du Bronze ancien et la première partie du Bronze moyen. On pourrait penser donc que par la suite, au moment où l'on enfouit en Médoc les dépôts mixtes, la route vers le Sud était déjà coupée. Ce n'est là bien sûr, pour le moment, qu'une hypothèse à vérifier.

II. — HACHES DU MÉDOC

Ces deux haches appartiennent à M. Rey, de Bordeaux, qui les acquit d'un antiquaire vers 1950. Elles proviendraient de l'ancienne collection de Chasteignier, dont la majeure partie se trouve conservée au Musée d'Aquitaine.

N° 1. La première hache appartient au grand type médocain de Berchon. Longueur : 207 mm ; largeur au sommet : 26 ; au tranchant : 54 ; épaisseur max. : 22 ; poids : 801 grammes. Les bords sont droits et peu divergents, le tranchant, sur cet exemplaire, est oblique et asymétrique. Un décalage latéral des valves du moule a laissé sur les flancs un bourrelet avec bavures soigneusement martelées ensuite. La patine est vert sombre (fig. 4).

Cette hache provient d'un dépôt de 16 haches du même type trouvées en 1846 au Pouyalet, entassées dans une poterie noire, à faible profondeur, dans les collines qui bordent la Gironde entre Pauillac et le Lazaret. Une bonne partie des haches de ce dépôt est actuellement conservée au Musée d'Aquitaine.

N° 2. La seconde hache est une hache à talon, à butée légèrement arrondie et tranchant assez étroit. Une nervure en relief, pas exactement médiane, orne la partie tranchante. Le sommet du talon manque. Longueur : 151 (actuellement) dont 100 pour la lame ; largeur au sommet : 19,6 ; à la butée : 20,6 ; au tranchant : 42,5. Poids : 620 grammes. Patine verte (fig. 5).

Cette hache ne peut provenir du même dépôt que la précédente, car il ne comportait que des haches à rebords. Il se pourrait (mais ce n'est qu'une hypothèse) qu'elle ait fait partie du dépôt de Capdet à Saint-Laurent-et-Benon, dont A. de Chasteignier possédait aussi quelques spécimens.

Les renseignements dont nous disposons pour les haches de Saint-Laurent sont bien embrouillés (c'est souvent le cas pour les dépôts du bronze médocain) et nous allons devoir utiliser plusieurs sources pour essayer d'y voir un peu plus clair.

Dans son ouvrage sur *L'Age du Bronze en Gironde*, publié en 1889-1891 par notre Société, et qui demeure la source fondamentale de nos renseignements sur cette période, E. Berchon signale à Saint-Laurent-Médoc, lieu-dit Corconnac, la découverte, vers 1861, par M. André Hostein, dans un champ à 60 cm de profondeur, d'une cachette de 14 haches du grand type médocain, très probablement renfermées dans une poterie très grossière qui s'était divisée en fragments si ténus qu'on ne put les sauver. Les haches étaient placées verticalement, réunies les unes contre les autres et maintenues par une sorte de lien en métal, semblable à celui des haches par l'aspect. Elles furent dispersées, 2 données à des collections particulières de Blaye, 2 à des propriétaires voisins, et le découvreur a dû en conserver quelques-unes. Berchon put examiner une hache de ce dépôt et plus tard reçut lui-même deux haches du même lot. D'autre part, il mentionne que, dans la collection d'A. de Chasteignier, figuraient, depuis 1880, 11 haches provenant de Saint-Laurent-Médoc dont « 8 étaient à rebords, 2 ou 3 à talon ». Dans sa récapitulation, Berchon ne mentionne aucun lieu-dit pour cette trouvaille, qui paraît différente de celle de Corconnac. Au Musée d'Aquitaine subsistent deux haches de ce dépôt, provenant de la collection de Chasteignier ; l'étiquette précise que la trouvaille avait eu lieu à Labat, en 1880. A propos de cette trouvaille, nous rappellerons que le Musée du Vieux Bordeaux possède deux haches médocaines de ce même dépôt de Labat à Saint-Laurent-Médoc, données par l'abbé Gaudin (Roussot-Larroque, 1973). Enfin, d'après M. Charrol, la découverte d'où provien-

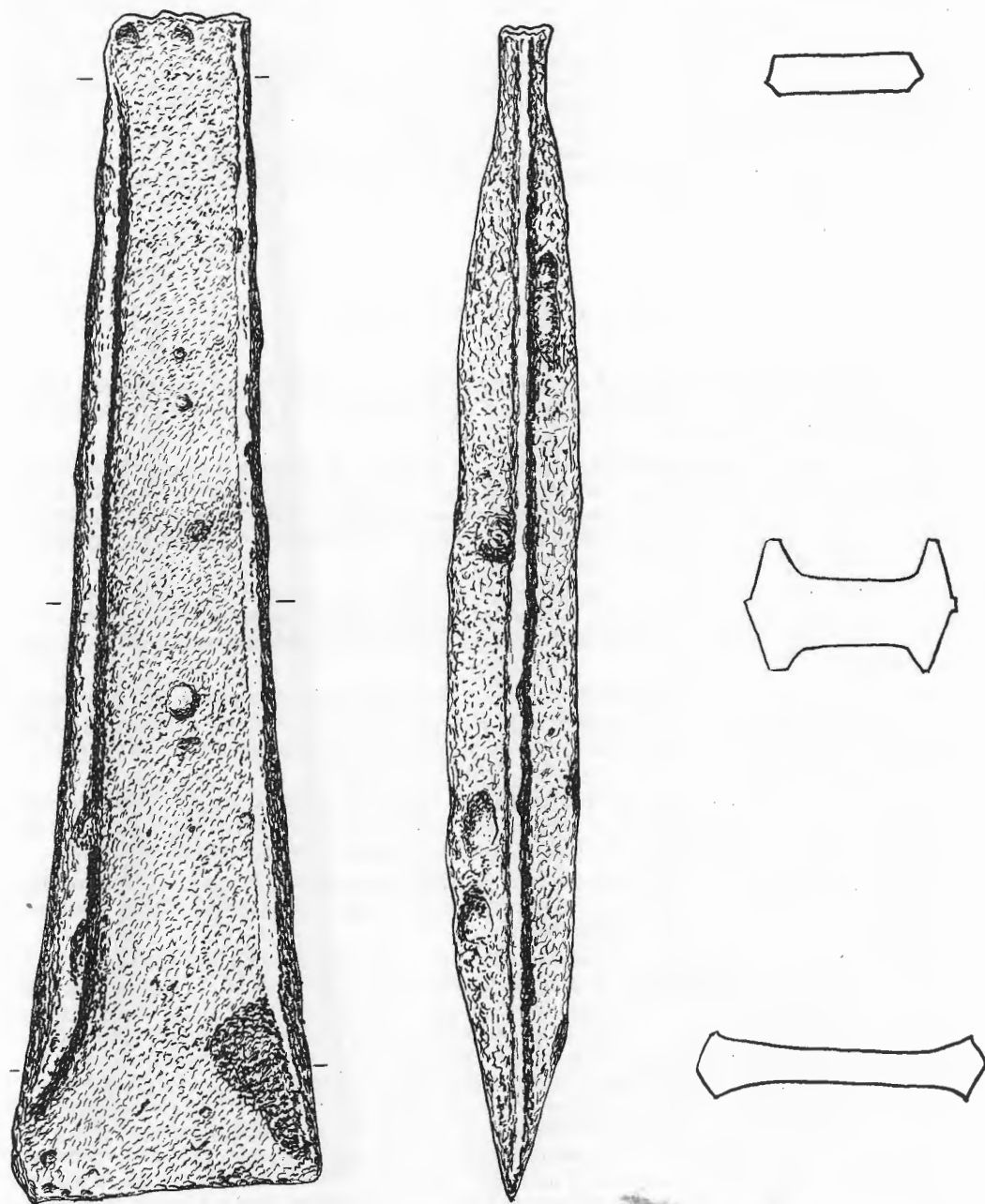


FIG. 4. — Hache Bronze moyen du Pouyalet (*dessin J.-M. Mormone*).

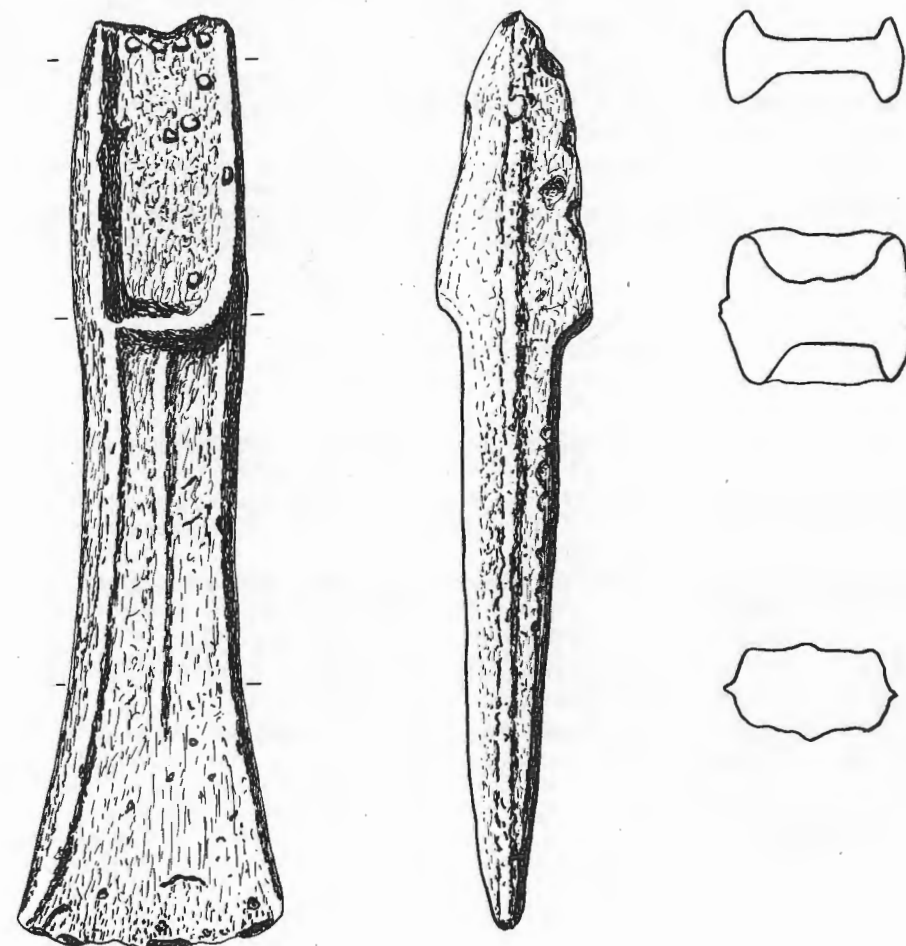


FIG. 5. — Hache de Saint-Laurent-et-Benon (*dessin J.-M. Mormone*).

draient les haches de la collection de Chasteignier aurait eu lieu en réalité en 1875 au lieu-dit Capdet : environ 60 haches, dont 9 médocaines et 2 à talon, les autres, de type non précisé, ayant été vues par diverses personnes ; toutefois, au moins 5 auraient été à talon selon les divers témoins. Le dépôt ayant été, comme trop souvent, partagé et dispersé, les objets auraient reparu dans diverses collections avec des dates et lieux de trouvaille variables. Encore une fois, il importe de souligner l'urgente nécessité de publier chaque trouvaille avec mesures et dessins assez précis pour éviter cette affligeante dispersion et perte du patrimoine régional.

Qu'on nous permette, en guise de conclusion, de remercier ceux qui nous ont confiés leurs objets de bronze pour étude, le Musée de la Société Scientifique d'Arcachon pour la hache de Mios, M. Rey pour les haches du Médoc, et, tout particulièrement, notre regretté collègue l'abbé Boudreau qui ne verra pas la publication des deux haches de Salles-Lugos qu'il nous avait permis d'analyser.

Bibliographie

- BERCHON (E.). — Etudes paléo-archéologiques sur l'âge du Bronze, spécialement en Gironde. *Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. XIV, 1889, p. 17-154 ; t. XVI, 1891, p. 5-85.
- BOURHIS (J.), GIOT (P.-R.) et BRIARD (J.). — *Analyses spectrographiques d'objets préhistoriques et antiques*. 3^e série. Rennes, 1975 (Travaux du Laboratoire « Anthropologie, préhistoire, protohistoire, quaternaire armoricains »).
- CHARROL (M.). — Haches en bronze de Saint-Laurent (Médoc). *Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. XXXIV, 1912, p. 146-152.
- FERRIER (J.). — *La Préhistoire en Gironde*. Le Mans, Monnoyer, 1938, 336 p.
- PEYNEAU (B.). — *Découvertes archéologiques dans le Pays de Buch*. Première partie : depuis l'âge de la pierre jusqu'à la conquête romaine. Bordeaux, Féret, 1926, 207 p.
- ROUSSOT-LARROQUE (J.). — L'âge du Bronze. *Soc. Archéol. de Bordeaux*, exposition du Centenaire, 1873-1973, p. 15-47.

POUR UN MUSÉE PRÉHISTORIQUE IMAGINAIRE

Documents inédits des archives de la Société Archéologique de Bordeaux

par Julia ROUSSOT-LARROQUE

Il y a quelques années, nous redécouvrons dans la bibliothèque de la Société Archéologique de Bordeaux un ensemble de documents iconographiques inédits concernant le Néolithique et le Bronze de la Gironde. Faits au crayon, au fusain, à la plume ou à l'aquarelle, ces dessins représentent des objets de pierre ou de bronze qui furent présentés aux séances de la Société durant près d'un demi-siècle, de la fin du siècle dernier jusqu'à l'entre-deux-guerres. La plupart des dessins sont anonymes ; dans quelques cas, la provenance des objets n'est pas indiquée. Nous avons dû parfois nous livrer au jeu des recoupements pour leur rendre leur identité et nous avons eu le bonheur d'y parvenir presque totalement. L'intérêt majeur de ces documents, qui ne sont pas des œuvres d'art et n'ont même pas toujours toute la précision souhaitable, est d'être la seule trace d'objets perdus ou actuellement inaccessibles, complétant fort utilement les procès-verbaux bien squelettiques des présentations d'objets en séance. Nous avons choisi de présenter sous forme de catalogue les objets de ce véritable musée imaginaire que nous ont légué nos collègues du passé¹.

I. — NÉOLITHIQUE ET CHALCOLITHIQUE

Cars, lieu-dit Cantinot. Coll. Simonéty (fig. 1).

Une aquarelle de M. Nazereau, de Blaye, figure « une hache polie et une hache amulette trouvées à Cantinot, commune de Cars (arrondissement de Blaye) chez M. Simonéty ». La légende est de la main de François Daleau qui présenta le document à la séance du 8 décembre 1882, car les objets ne lui avaient pas été prêtés : « ... on m'a communiqué une trouvaille composée de 2 objets néolithiques découverts à la surface du sol sur la propriété de M^e E. Simonéty, juge au tribunal de Blaye à Cantinot, commune de Cars (Gironde). Ces deux échantillons se composent : 1) d'une hache polie en roche volcanique, 2) d'une très jolie petite hache amulette en fibrolithe (ou jadéite) percée à la partie supérieure d'un trou de suspension formé de deux cônes convergents obliques... Je crois que c'est la première hache percée que l'on signale dans l'arrondissement de Blaye » (Daleau, *Communications*, t. II, p. 9 ; carnet manuscrit conservé au Musée d'Aquitaine, texte résumé dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. IX, 1882, p. 49).

1. Nous n'avons pas repris ici les dessins représentant des objets qui figurent encore actuellement dans les collections régionales (Léoville-las-Cases, Saint-Laurent-d'Arce) ou déjà publiés (Saint-Loubès).

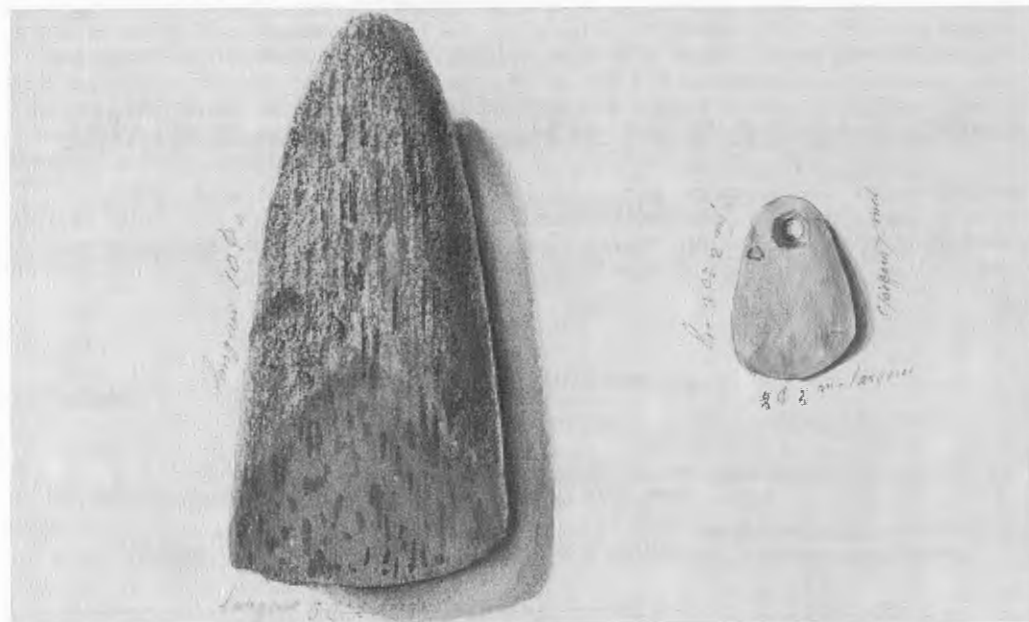


FIG. 1.

Nazereau était un collectionneur, correspondant et « rabatteur » de Daleau et de Berchon, qui possédait quelques haches de bronze du Blayais. Quant à Simonéty, ce juge au tribunal de Blaye collectionnait aussi les objets préhistoriques et Daleau a présenté plusieurs fois des pièces de sa collection, aujourd'hui disparues.

La plus grande hache, polie au tranchant, rugueuse et piquetée ailleurs, en roche grise, mesure environ 10 cm de long pour 5 de largeur maximum et un peu plus de 3 cm d'épaisseur. La pièce la plus intéressante est la minuscule hache amulette perforée, qui ne mesure guère plus de 3 cm de long pour 2,2 au tranchant et 0,7 cm seulement d'épaisseur si le dessin est exact. La perforation du sommet paraît assez grande. De couleur gris pâle veiné de rouille, elle pourrait effectivement être en fibrolithe ou jadéite. Ces haches-pendeloques, caractéristiques du Néolithique final, sont rares en Gironde. Nous n'en connaissons que 6 (Roussot-Larroque, 1979). La trouvaille la plus proche est celle de Mazion, jadis dans la collection Neuville et aujourd'hui disparue elle aussi.

Mérignac, village de Pichey. Coll. Schröder (fig. 2, 1).

Dû, semble-t-il, à la plume de Marcel Charrol, un dessin peu détaillé nous montre « une ébauche préparée pour le polissage; découverte vers 1889 au village de Pichey près Mérignac, elle mesure 24 centimètres et demi de longueur, 8 centimètres et demi de largeur, sa matière est un silex brun foncé » (Charrol : *Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 37, 1917, p. LXIV). Il s'agit, autant qu'on puisse juger, non d'une ébauche mais d'une hache taillée fort élaborée, de celles qu'on nommait naguère « haches prêtes à polir » qui peuvent aussi avoir été utilisées telles quelles sans polissage. Celle-ci est d'un type courant dans notre région. Les ateliers bergeracais, en particulier en ont fourni de nombreux spécimens. C'est surtout sa grande taille qui la fait remarquer, encore que des exemplaires encore plus grands soient connus dans le Sud-Ouest: une hache de Bayac (Dordogne) finement taillée aussi, n'a pas moins de 28 cm de long; une autre, provenant de l'atelier du Râle, près Saint-André-et-Appelles en Gironde, mesure 265 mm.

La commune de Mérignac a fourni divers vestiges préhistoriques. On y connaît par des témoignages dignes de foi l'existence d'un menhir à Beutre. Il fut brisé et partiellement réemployé

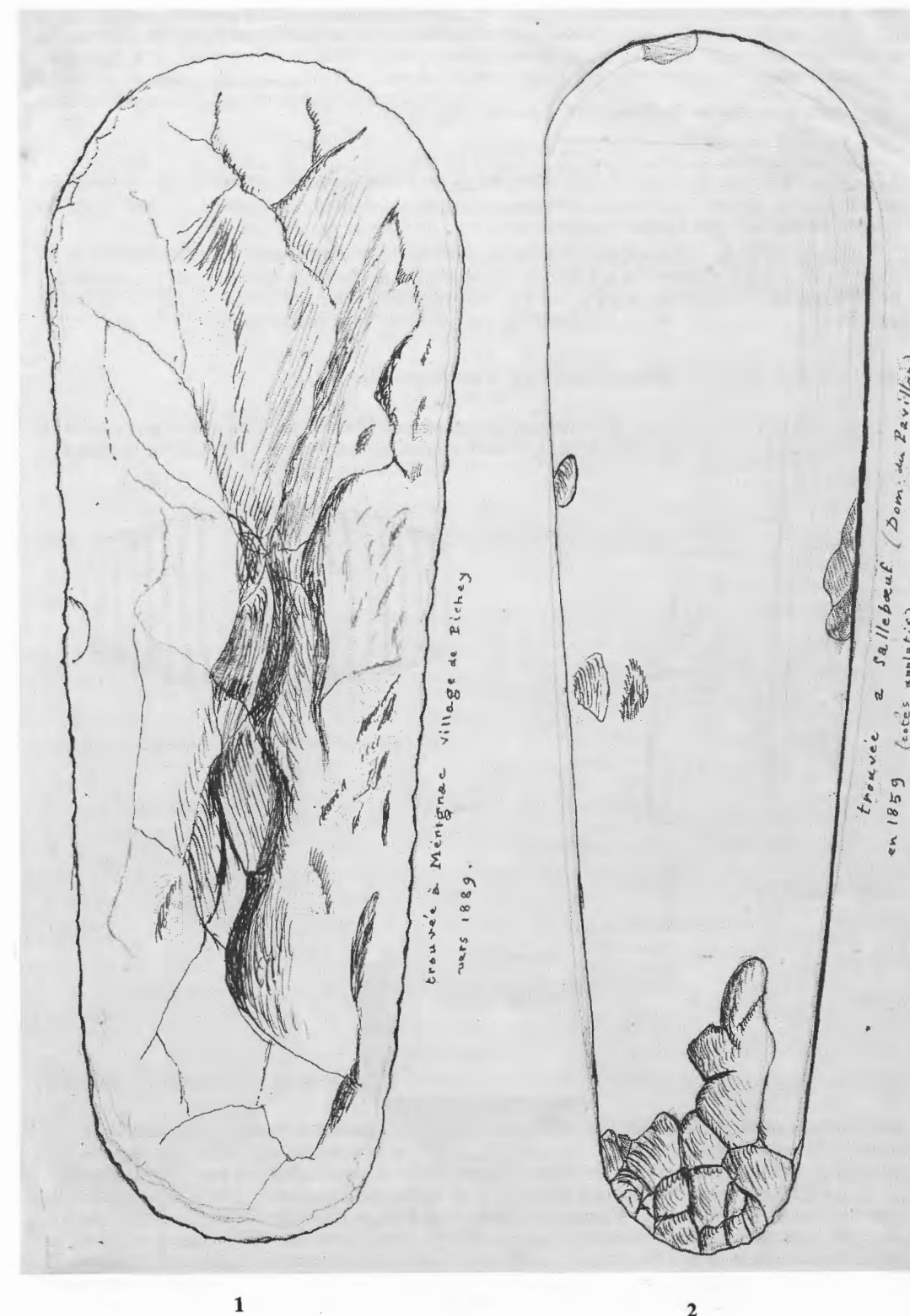


FIG. 2. — Haches de la collection Schröder.

dans le soubassement d'une maison. De Beutre également provient un beau poignard en silex roux. On signale encore une hache de roche éruptive à Foncastel, un éclat retouché à Capeyron, des pointes de flèches et une hache polie ici ou là.

Sallebœuf, domaine du Pavillon. Coll. Schröder (fig. 2, 2).

Marcel Charrol a figuré, auprès de la hache de Mérignac, une très grande hache polie étroite, trouvée en 1859. Les côtés sont aplatis. « Elle est en silex brun-jaunâtre clair et mesure 25 cm et 1/4 de longueur et environ 7 cm dans sa plus grande largeur ». Le sommet est retaillé; on note quelques traces de taille non effacées par le polissage.

De type banal par ailleurs dans notre région, cette hache se signale surtout par sa longueur qui la place parmi les plus grandes de la Gironde. En reprenant le travail de Daleau et en y ajoutant des découvertes inconnues de lui, nous avons à ce jour répertorié pour la Gironde plus de 20 haches de plus de 20 cm de long. Celle de Sallebœuf occuperait le 10^e rang par la taille.

Saint-Savin-de-Blaye, le Moulin-Vieux. Coll. Cantellaue (fig. 3, 1).

Un dessin à la plume signé M.C. (probablement Marcel Charrol) présente trois objets dont seule nous intéresse ici une petite hache polie. Ce dessin est daté du 8 décembre 1882, date de la séance où

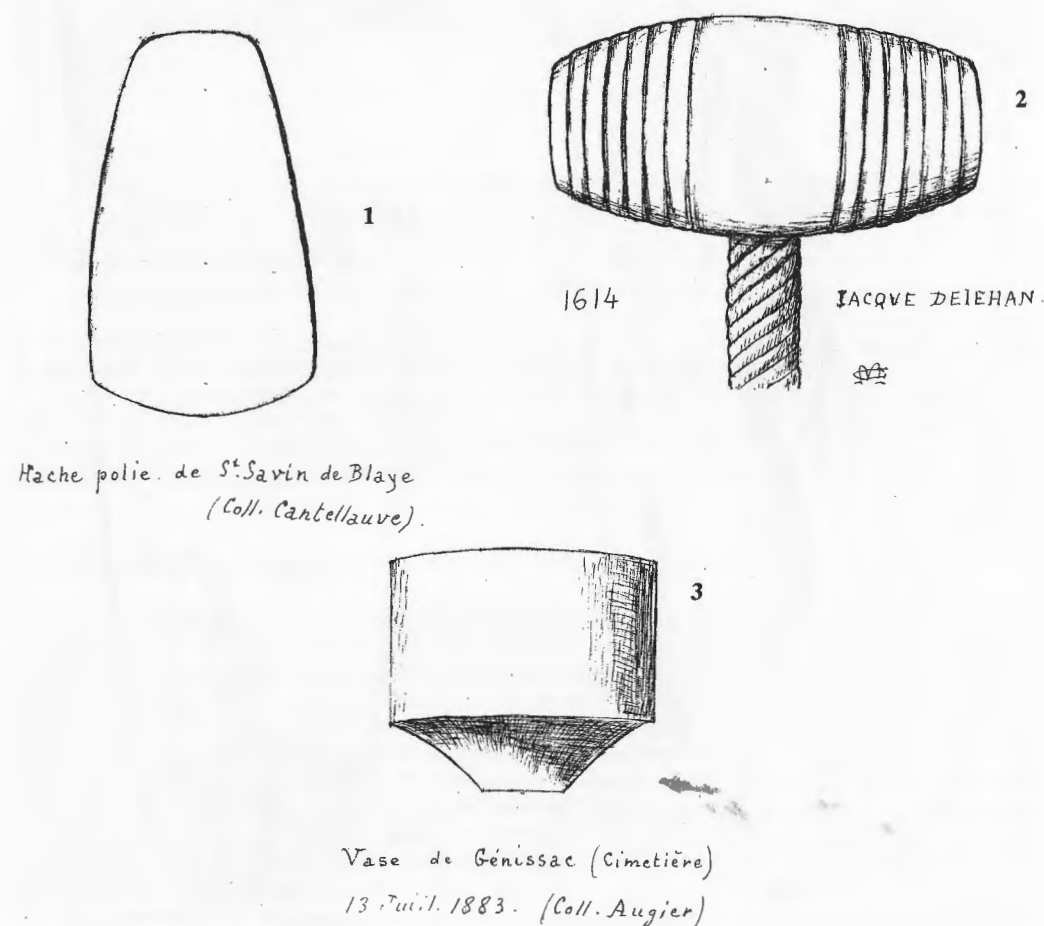


FIG. 3.

furent présentés ces objets. Il y a peu à dire de cette hache assez banale à sommet rectiligne, qui n'était certes pas la pièce maîtresse de la collection Cantellaue. Ce collectionneur qui vers 1890 demeurait à La Réole, avait su réunir « spécialement dans le Blayais, des spécimens peu nombreux... mais très choisis », en particulier de l'âge du Bronze, qui furent décrits par Berchon. On ignore malheureusement ce qu'est devenue cette collection.

Saint-Seurin-de-Cadourne, lieu-dit Carmail. Coll. Meynieu (fig. 4).

Un dessin au crayon rehaussé de couleur, probablement aussi de M. Charrol d'après l'écriture de la légende, présente deux petites haches polies trouvées à Carmail en 1881. L'une était « en jade vert clair », l'autre « en silex rouge brun rubané ». Si la première est en jade (ou plutôt en jadéite), elle n'est pas dépourvue d'intérêt, les haches de cette matière n'étant pas très courantes en Gironde et provenant probablement de la zone des roches vertes alpines.

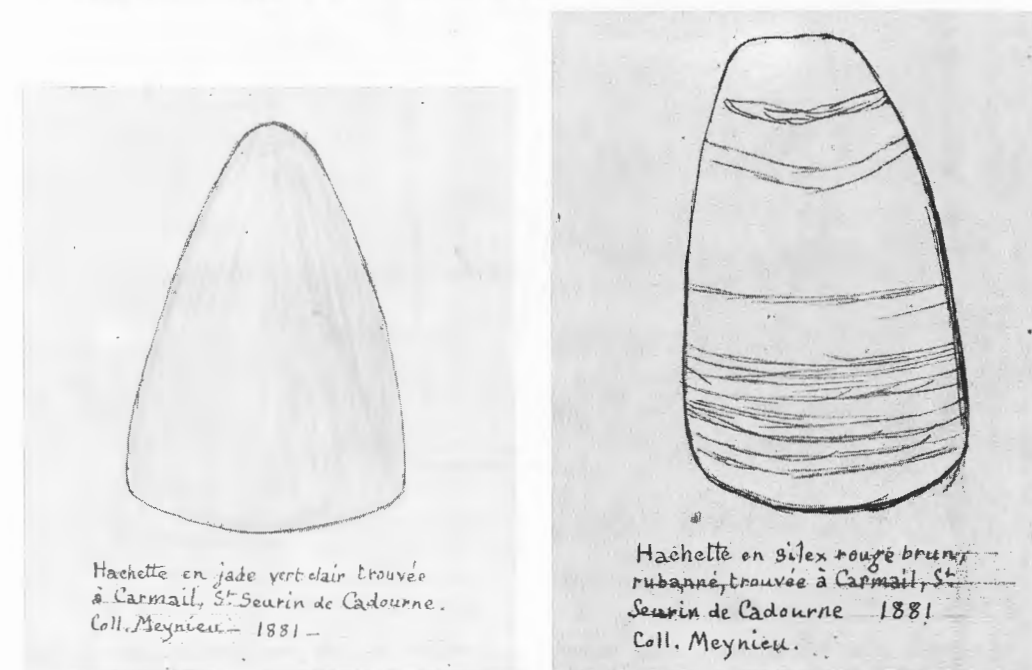


FIG. 4.

II. — AGE DU BRONZE

Bégadan, l'Ayguia. Coll. Brion (fig. 5 et 5 bis).

Un dessin de F. Daleau représente trois haches du dépôt de l'Ayguia à Bégadan. André Brion, qui détenait une partie des bronzes de ce dépôt, fit deux communications à leur sujet à la Société Archéologique, l'une en 1896, l'autre en 1897 (*Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 21, 1896, p. 303-305 et t. 22, 1897, p. 115-116), communications non illustrées comme trop souvent à l'époque. Le croquis de Daleau, levé rapidement en séance, illustre la seconde communication de Brion : une note au revers du dessin en fait foi. On admirera une fois de plus le souci de Daleau, bien rare à l'époque, de noter précisément ses observations et de les transmettre, en assurant l'avenir de sa documentation patiemment amassée.

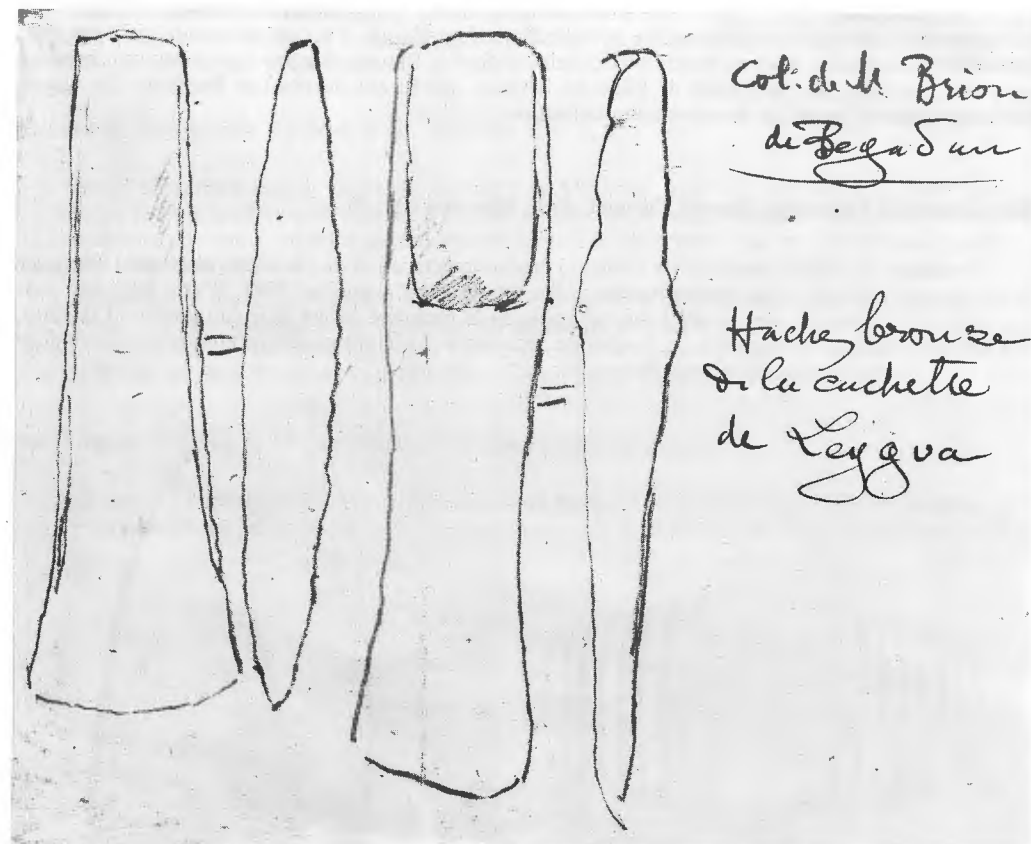


FIG. 5.

Le dessin nous fait connaître trois haches. La première est une grande médocaine de type classique à bords droits et tranchant peu arqué. Ses dimensions approximatives (une vingtaine de centimètres de long pour 3 de largeur au sommet et 5,5 au tranchant) sont conformes aux normes. La seconde, petite hache à rebords presque rectilignes et tranchant étroit, appartient au type beaucoup plus rare que Berchon nommait le type petit médocain. Elle ne mesurait guère plus de 12,5 cm de long pour une largeur d'environ 2 cm au sommet et 4 au tranchant et une épaisseur maximum de l'ordre de 1,7. La troisième, hache à talon sans anneau, présente un talon large, probablement tronqué au sommet, une butée rectiligne, une lame cintrée sans décor et un tranchant écorné. Sa longueur avoisine les 14 cm, dont 9 pour la lame. L'épaisseur maximum paraît faible (2 cm à la butée sur le dessin) mais la pièce semble corrodée.

Les trouvailles de l'Ayguà à Bégadan sont très mal connues. Ce site marécageux (Ayguà signifie lieu humide) livra le premier dépôt dans l'hiver 1893-94. Des terrassiers trouvèrent environ 80 haches dans le trou laissé par une souche d'orme. Mal conservées, ces haches furent détruites en grand nombre sur place, « d'un revers de pioche ». Lorsque, trois ans plus tard, André Brion enfin averti se rendit sur place, on y voyait encore des débris de bronze vert-de-grisé. Les recherches entreprises firent trouver « plusieurs débris de fonderie » et une très petite hache, donnée à Alexandre Nicolaï. Le dépôt avait été placé dans une cachette de pierres plates « formant un petit réduit » et les haches étaient « contrariées les unes sur les autres le tranchant de l'une sur le dos de l'autre ». Une partie du dépôt, recueillie par un voisin et vendue à un chiffonnier, fut rachetée par Daleau (9 haches d'après

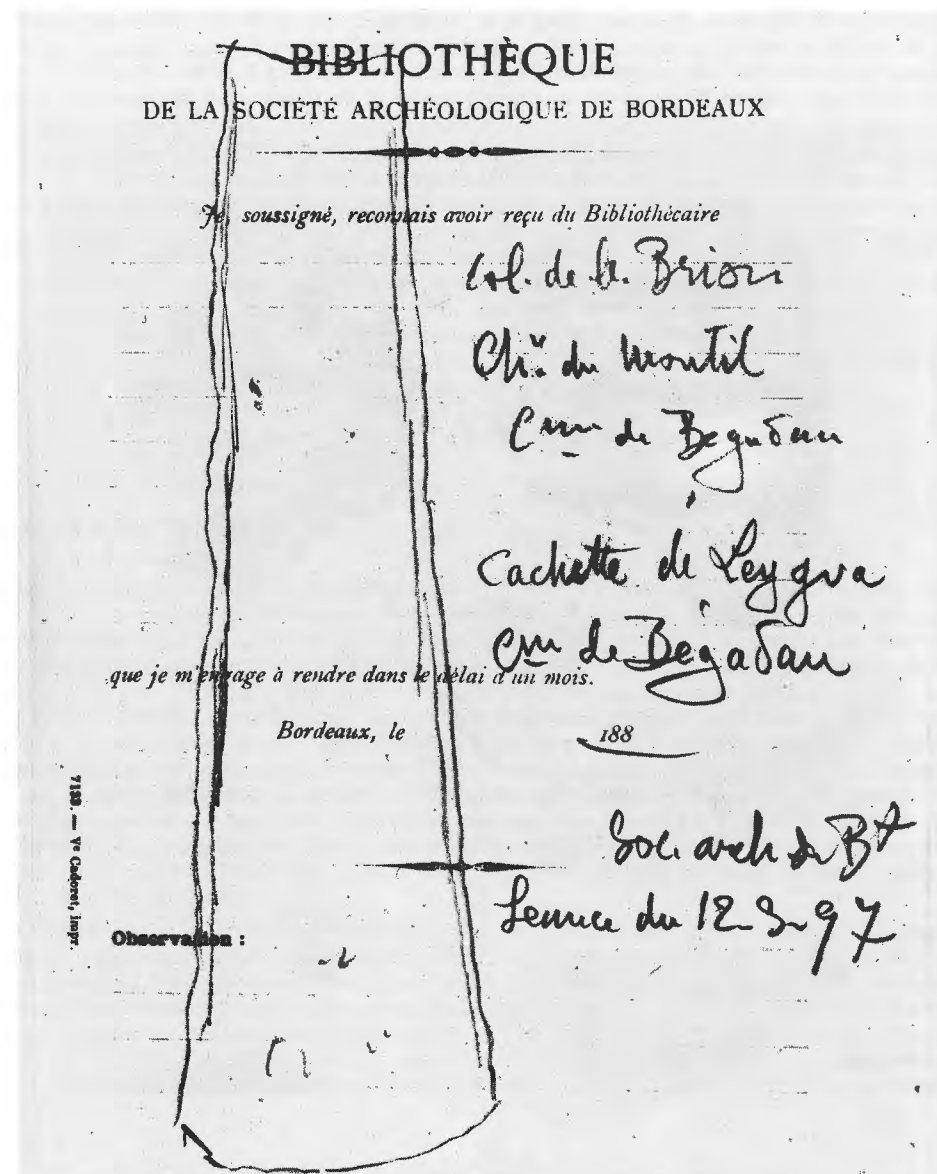


FIG. 5 bis.

son catalogue manuscrit, dont 3 actuellement au Musée d'Aquitaine et 1 au Musée de Brive). Quant à André Brion, il reçut d'un ouvrier 4 haches en mauvais état, deux à rebords et deux à talon sans anneau.

En 1897 eut lieu, au même endroit, une seconde trouvaille. Elle se composait de 3 haches à rebords bien conservées, 10 haches à talon sans anneau dont 2 à tranchant très large et talon très étroit, et 2 à talon et anneau dont une petite (12 cm de long). La totalité de ce dépôt entra cette fois dans la collection Brion. On doit encore signaler pour mémoire la découverte d'un troisième dépôt à Bégadan, à moins qu'il ne s'agisse de la réapparition de quelques-unes des haches disparues de la première trouvaille. Enfin, vers 1930, un quatrième dépôt fut trouvé en travaillant un champ. Une hache à talon étroit et tranchant large fut donnée à J. Ferrier et les autres furent dispersées (Ferrier, 1938, p. 298). D'autres trouvailles eurent lieu également sur le territoire de la commune.

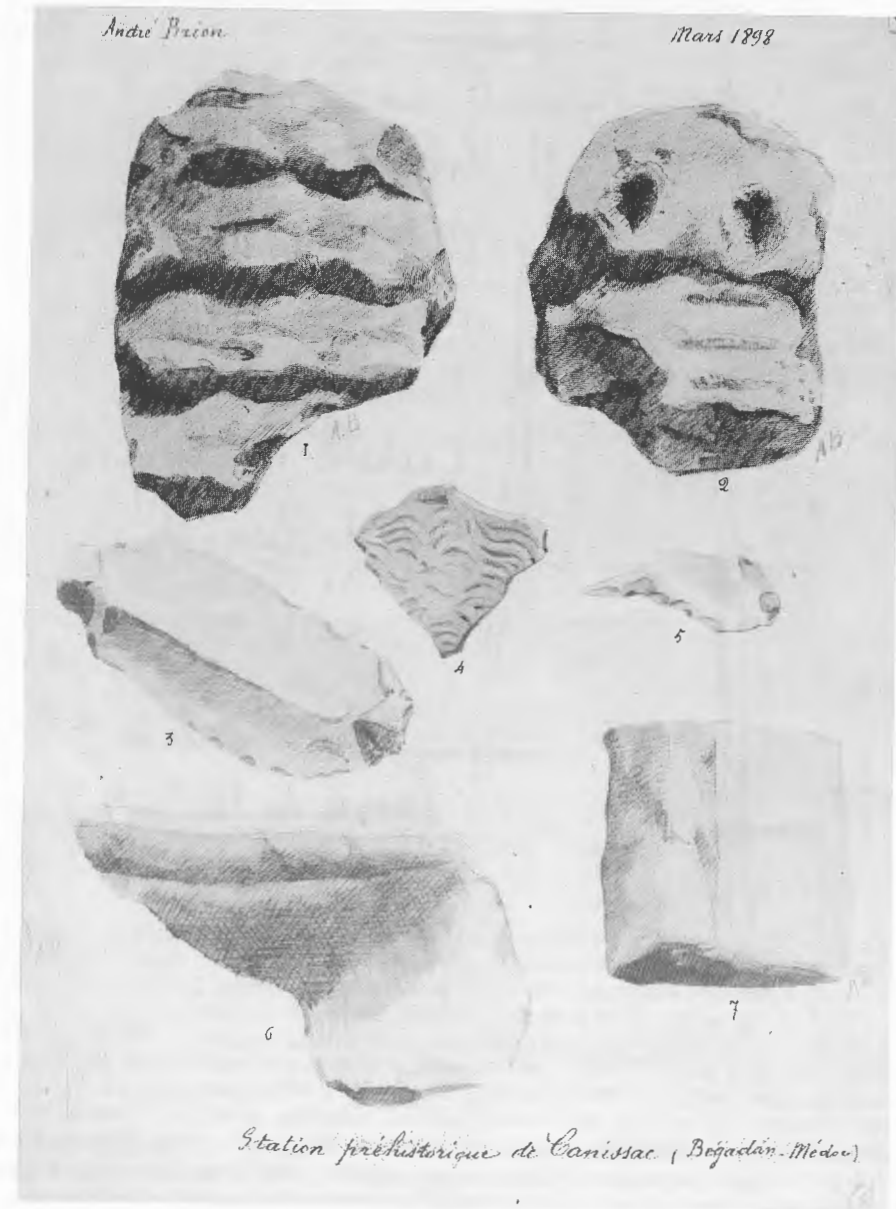


FIG. 6.

Nous ignorons le sort de la collection Brion. A sa mort, une partie au moins des deux premiers dépôts de Bégadan passa dans la collection Nicolai; celui-ci déposa un temps au Musée de notre société 7 haches (5 à talon, 2 à rebords et 2 lingots) qui furent reprises plus tard sans avoir jamais été étudiées. Récemment, nous avons eu la bonne fortune de retrouver 25 haches, qui feront l'objet d'une publication ultérieure.

La comparaison avec les 4 haches subsistantes de la collection Daleau montre des ressemblances très nettes; il semble que les deux dépôts, celui de 1893-94, dont Daleau possédait des haches, et celui de 1897, dont proviennent les trois haches ici présentées, étaient sensiblement contemporains, de la fin du Bronze moyen ou du début du Bronze final. On peut se demander même s'il s'agissait de deux dépôts distincts ou d'un même dépôt incomplètement découvert la première fois. On connaît dans l'ouest de la France quelques exemples de dépôts juxtaposés. Il faut noter aussi qu'André Brion avait trouvé, lors de son exploration de 1896, tout près de la cachette, des « fragments de pots grossiers ». On se souviendra que les dépôts de bronze ne représentent pas tous l'enfouissement profond, par un colporteur méfiant, de son « trésor » en rase campagne loin de toute habitation. On connaît au contraire des ensembles d'objets déposés dans des habitats, près de foyers et à faible profondeur. D'autre part, le *loculus* de pierres plates où aurait été trouvé le premier dépôt rappelle celui du dépôt du Bronze moyen de l'Avenir à Trizay (Charente-Maritime).

Bégadan, Canissac. Coll. Brion (fig. 6).

Un dessin aquarellé signé A.B. (André Brion ?) illustre une communication de cet auteur faite en mars 1898 à la Société archéologique de Bordeaux (Brion A., Un atelier de potier néolithique (Canissac, Bégadan); *Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 23; 1898, p. 1-4). A moins d'1 km de l'Ayguia, à l'est de Canissac, dans un terrain défriché pour planter une vigne, puis livré à l'extraction du sable, A. Brion reconnut en 1896 une station qu'il pensa néolithique, mais qui nous paraît plutôt hétérogène, au vu de la céramique représentée. Sur un rayon de quelques mètres mais « à diverses profondeurs », il trouva une concentration de pierres brûlées et de tessons dont certains paraissaient recuits et étaient, selon lui, des accidents de cuisson. Trois catégories de tessons furent reconnues : le premier type, argile jaune rougie par la cuisson, contenant du sable; ce sont, nous dit-il, des vases grossiers en forme de « gardalles » modernes, « la plupart ont des anses à moulures »; le deuxième type est fait d'argile très cuite, blanche, avec des récipients en forme de bols. Le troisième type se rapproche du premier mais d'une argile plus fine, grise et noire. De nombreux silex travaillés furent recueillis dont « deux poinçons de silex jaune ».

On peut écarter ici le deuxième type de céramique, certainement d'âge historique. Le fragment décoré n° 4 pourrait évoquer l'époque gallo-romaine. Le premier type rappelle la poterie du Bronze moyen médocain, bien représentée par les tessons n° 1 et 2, surchargés de cordons pincés; le troisième type pourrait également appartenir à cette période, comme les silex, encore en usage alors. Le site de Canissac serait donc sensiblement contemporain des dépôts de l'Ayguia; il pourrait représenter un habitat ou un atelier du Bronze moyen régional. Certains vases domestiques du même type ont parfois contenu des dépôts de haches en bronze de cette époque (les Vigneaux à Talais par exemple).

Bordeaux, rue du Colisée. Coll. Coudol (fig. 7, 1 et 2).

C'est encore un dessin de Daleau exécuté durant la séance du 12 février 1897, où J. Coudol montrait « deux haches en bronze trouvées rue du Colisée à Bordeaux il y a quelques années en faisant des travaux de reconstruction » (*Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 22, 1897, p. XXI et 117). J. Coudol, architecte à Bordeaux, surveillait attentivement les travaux de fondation effectués dans la ville et s'y constitua une importante collection, malheureusement dispersée (Roussot-Larroque et Mormone, 1981).

Le dessin représente deux haches à légers rebords à « patine superbe », bords concaves et tranchant arqué. L'une mesure 119 mm de long pour 71 de largeur maximum. Le tranchant est martelé et très poli. L'autre, plus grande, mesure 155 mm de long et 75 de largeur au tranchant martelé. Aux dimensions près, ces deux haches se ressemblent fortement. Elles appartiennent au Bronze ancien et se rapprochent des haches à légers rebords de Coutras ou de Villenave-d'Ornon.

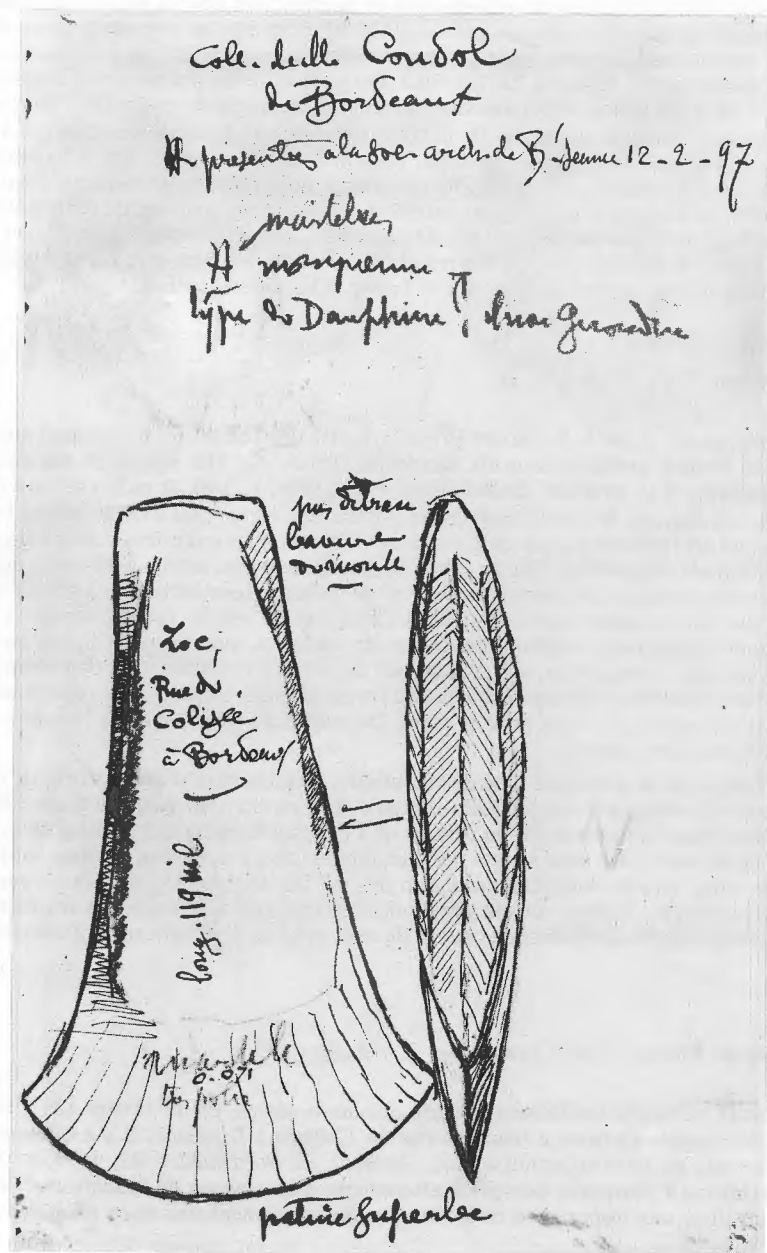


FIG. 7 (1).

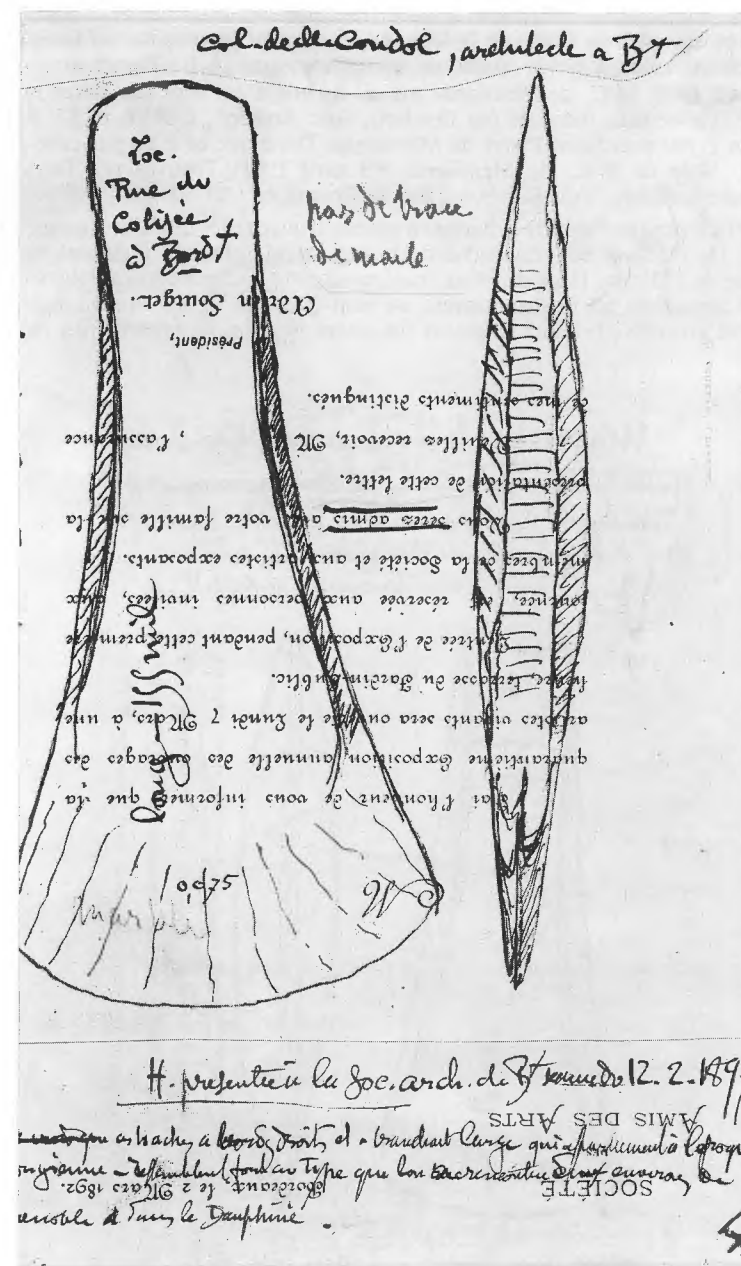


FIG. 7 (2).

Bordeaux, rue David-Johnston. Coll. Musée Préhistorique de Bordeaux (fig. 8).

Toujours connue par un dessin de Daleau, cette petite hache à rebords, brisée en deux morceaux, de l'ancien Musée Préhistorique de Bordeaux, devrait se trouver au Musée d'Aquitaine, héritier du fonds ancien des musées de la ville. Malheureusement, le fragment le plus important de la hache a disparu. Seul demeure dans les collections le petit fragment sommital qui avait d'ailleurs perdu sa provenance, retrouvée grâce au dessin de Daleau. La légende est la suivante : « Musée Préhistorique de Bordeaux; petite hache à bords droits en deux morceaux. A.B. Tranchant usé et martelé, dessinée le 13 avril 1901. M.C. de Mensignac me dit qu'elle a été citée par Berchon. Je n'ai rien trouvé à ce sujet. Est-ce celle indiquée par Berchon, Soc. Archéol., t. XVI, p. 57. 8. Petite hache recueillie dans un égoût près Saint-Pierre de Mensignac. Donc que ce n'est pas celle-ci trouvée rue David-Johnston. Note de M.C. de Mensignac. 13 avril 1901. Trouvée rue David-Johnston à Bordeaux dans une tranchée. Voir Berchon l'âge du Bronze en Gironde ».

Il ne peut effectivement s'agir de la hache en bronze trouvée près de Saint-Pierre en 1888 et citée par Berchon (t. 16, p. 57 et 66). La hache de la rue David-Johnston n'est pas mentionnée par Berchon. Longue de 103 mm, large de 75 au tranchant, cette hache à côtés faiblement concaves et tranchant arqué appartient au Bronze moyen, ou peut-être à la fin du Bronze ancien. Ses flancs semblent avoir été arrondis; le court fragment subsistant montre des rebords peu élevés.

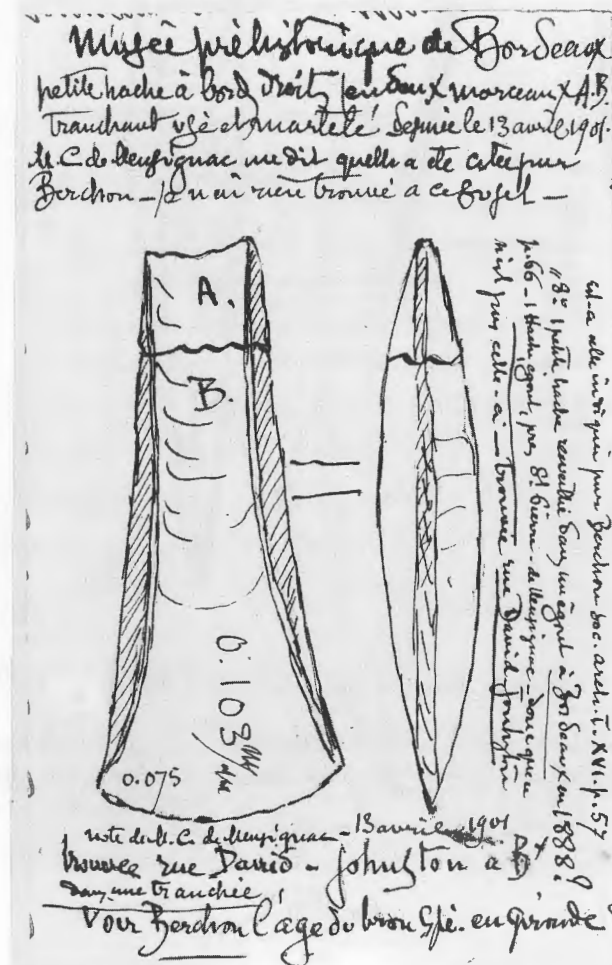


FIG. 8.

Bordeaux, rue Terre-Nègre. Coll. Coudol (fig. 9).

Dessinés eux aussi par Daleau durant une séance de notre société, ce sont deux objets de bronze, « une hache armoricaine et une pendeloque » trouvés en faisant une tranchée entre les rues Terre-Nègre et Hériard-Dubreuilh ». (Soc. Archéol. de Bordeaux, t. 23, 1898-99, p. XLIX). La « pendeloque » est en réalité un rasoir hallstattien à un anneau. La petite hache à douille, du type armoricain de Couville, appartient à l'extrême fin de l'âge du Bronze ou au début de l'époque de Hallstatt. Nous l'avons retrouvée récemment dans la collection Percot (Roussot-Larroque et Mormone, l.c.).

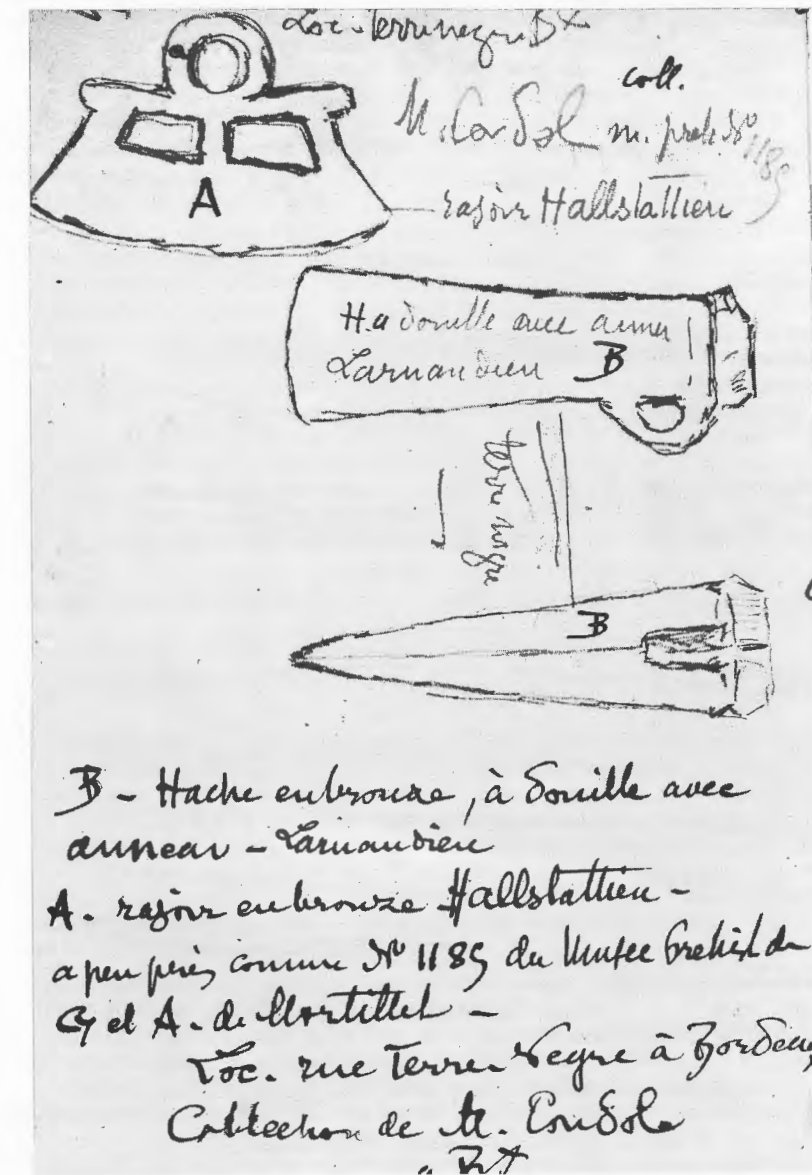


FIG. 9.

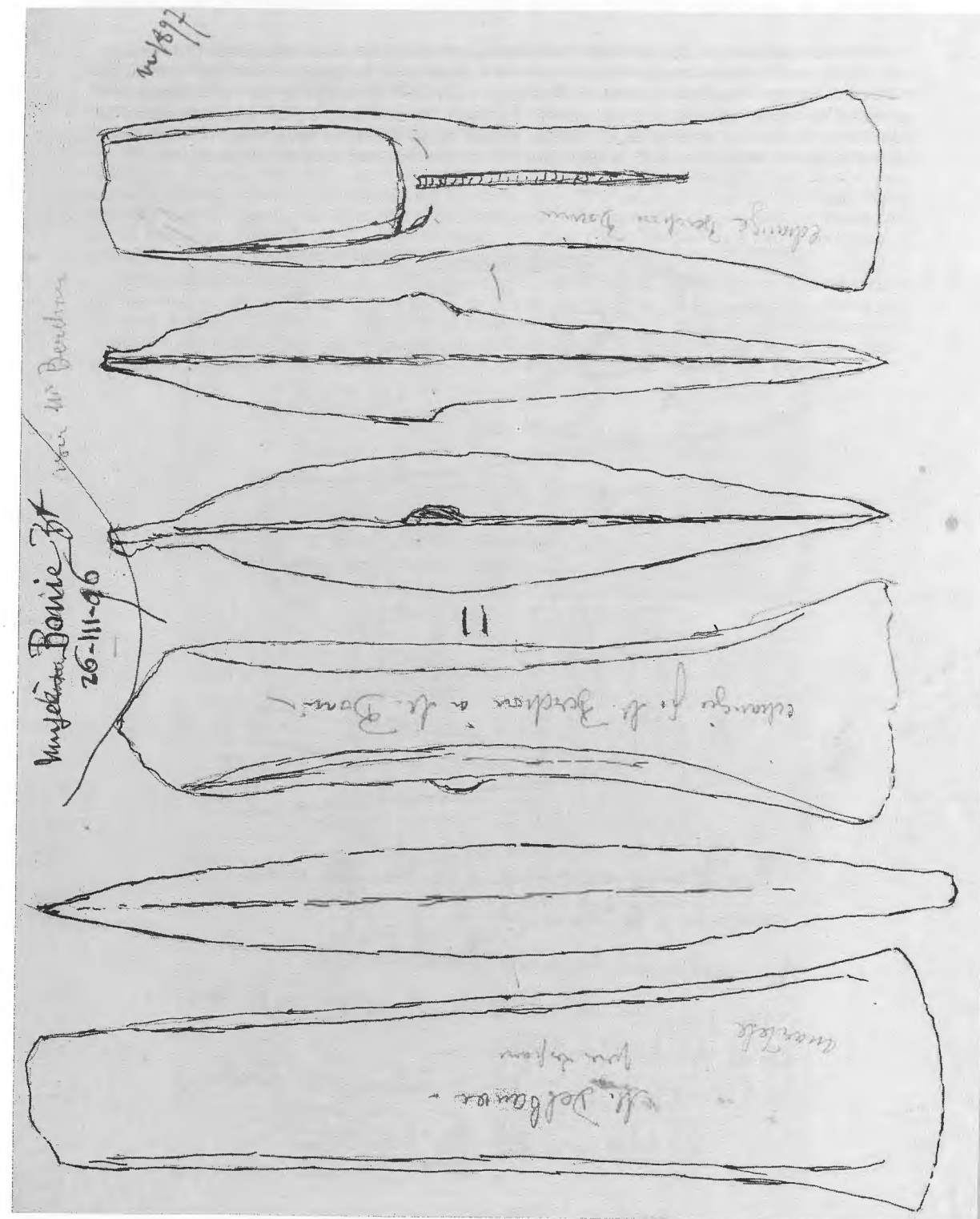


FIG. 10.

Cissac ? Musée Bonie (fig. 10).

Un autre dessin de Daleau, au crayon repassé à l'encre, figure trois haches de bronze, deux à rebords, une à talon sans anneau, sans indication de provenance, avec pour légende « Musée Bonie, Bordeaux, 26-III-96 » et ce commentaire « vu 1897, voir M. Berchon ».

La première hache, grande médocaine à bords droits, sommet écorné et tranchant martelé, porte l'indication « M. Delbouve, près Lesparre ». La seconde, à rebords plus élevés, sommet ogival ébréché, corps très cintré, tranchant endommagé, porte : « échangée par M. Berchon à M. Bonie ». La troisième hache, à talon court, butée rectiligne, corps cintré, lame décorée d'une nervure en relief et tranchant étroit, est de type atlantique. Elle porte : « échange Berchon-Bonie ».

La grande médocaine mesure environ 200 mm de long, pour 28 au sommet, écorné, et 58 au tranchant martelé; son épaisseur maximum serait de 24 mm. La seconde hache à rebords, de type vendéen, mesure 172 mm de long, 31 de large à la naissance des rebords, sous un sommet actuellement triangulaire, sans doute fortement ébréché, 29 de largeur minimum et 55 au tranchant. L'épaisseur maximum serait de 30 mm. Les bavures latérales semblent entièrement conservées. Au décor près, cette hache ressemble à celle du Château Léoville-Las Cases des collections de notre société. La troisième mesure 170 mm de long dont 105 pour la lame. Largeur au sommet, 25, largeur maximum au talon : 34; à la butée, à peine arrondie, 32; largeur minimum de la lame : 25; au tranchant : 44. Epaisseur maximum (à la butée) 28.

Comme le suggérait Daleau, l'étude du texte de Berchon fournit quelques renseignements complémentaires. Dans le tome 16, p. 70, nous apprenons que Berchon tenait de M. d'Elbauwe trois haches de bronze : une hache à rebords trouvée au Château Lamothe à Cissac, dans une « habitation gallo-romaine ». La hache mesurait 175 mm de long et pesait 600 grammes. Il pourrait s'agir de la seconde hache du dessin de Daleau. D'un tumulus situé à 150 m de là provenait une autre hache très belle, donnée d'abord par d'Elbauwe au conseiller Bonie, puis échangée à Berchon par ce dernier. Celle-ci nous est connue par un dessin de Charles Berchon; il ne s'agit d'aucune des nôtres, ce qui est normal, puisque Bonie l'avait cédée à Berchon. La première hache, donnée à Bonie par d'Elbauwe, qui demeurerait à Cissac, provenait-elle de cette localité, ou d'une trouvaille « près de Lesparre » non précisée (mais Cissac n'est pas loin de cette ville)? Quant à la troisième, il nous est impossible de trancher. Signalons seulement que notre regretté collègue R. Coulon avait trouvé dans l'inventaire du Musée Bonie la mention suivante, qu'il avait eu l'amabilité de nous communiquer : « 1193 : hachette en bronze trouvée dans un vieux château du Médoc (M. Delbove) ». Cet objet ne figure pas actuellement au Musée d'Aquitaine et nous ne savons ce qu'il est devenu.

Génissac, propriété Recapet. Coll. ? (fig. 11-13).

Trois excellents dessins au crayon représentent trois des haches de bronze trouvées en avril 1889 à Génissac dans la propriété Recapet. Le dépôt, contenu dans un vase en terre, fut découvert lors de travaux dans une vigne. Il comptait 11 haches dont 3 furent présentées le 10 mai 1889 à la Société archéologique, c'est-à-dire 8 à 10 jours seulement après la découverte, par Emilien Piganeau (*Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 14, 1889, p. LX-LXI). Ce sont ces mêmes haches dont parle Berchon dans son ouvrage : « j'ai pu examiner trois de ces haches, deux étaient du type médocain, une à talon » (Berchon, l.c., t. 16, 1891, p. 62, n. 3). Les dessins, d'excellente facture, sont probablement de la main de Piganeau, professeur aux Beaux-Arts et grand amateur d'archéologie, dont le *Répertoire archéologique* fut publié dans notre bulletin.

La première hache est une grande médocaine, relativement étroite, longue de 205 mm, large de 25 au sommet et 56 au tranchant, pour une épaisseur maximum de 27 mm. Les bords sont rectilignes, les rebords commencent assez bas sous le talon mais vont pratiquement jusqu'au tranchant. La seconde hache, à bords droits, présente un contour moins rigide; plus étroite au sommet, elle a des bords qui s'incurvent légèrement vers le tranchant. De profil, elle a des flancs qui s'élargissent nettement vers le tranchant. Des haches de ce type figurent assez fréquemment dans les dépôts du Bronze moyen, en Aquitaine comme dans le Centre-Ouest. Il s'agit d'un groupe légèrement différent du type médocain quoique probablement influencé par lui, et que certains auteurs pensent un peu plus tardif, sans que les arguments avancés emportent totalement la conviction. Cette hache mesure 165 mm de long pour 20 de largeur au sommet et 48 au tranchant. La largeur maximum,

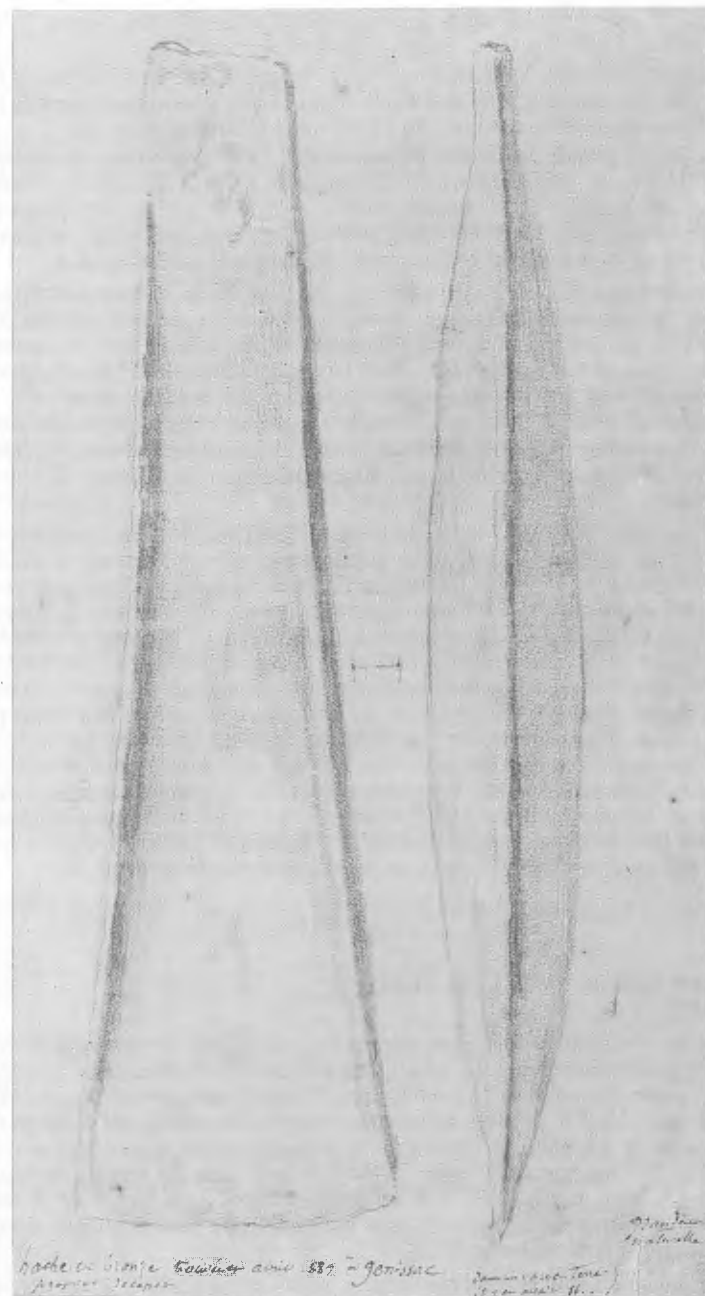


FIG. 11.

située vers les deux-tiers de la hauteur, est de 25 mm. La dernière hache, à talon sans anneau, possède un talon court, probablement tronqué, et assez large, une butée rectiligne, une lame cintrée à nervure centrale, encadrée de deux nervures latérales fines. Le tranchant paraît abîmé et la hache assez corrodée. Il s'agit d'un type atlantique classique, fréquent dans les dépôts du Bronze moyen en Aquitaine. Longueur totale, 167 dont 108 pour la lame; largeur au sommet (actuel), 27; largeur maximum du talon: 34; à la butée, 33; largeur minimum de la lame, 27; au tranchant, 45; épaisseur maximum, 30 (à la butée). Les bavures de coulée paraissent conservées sur les haches 1 et 3.

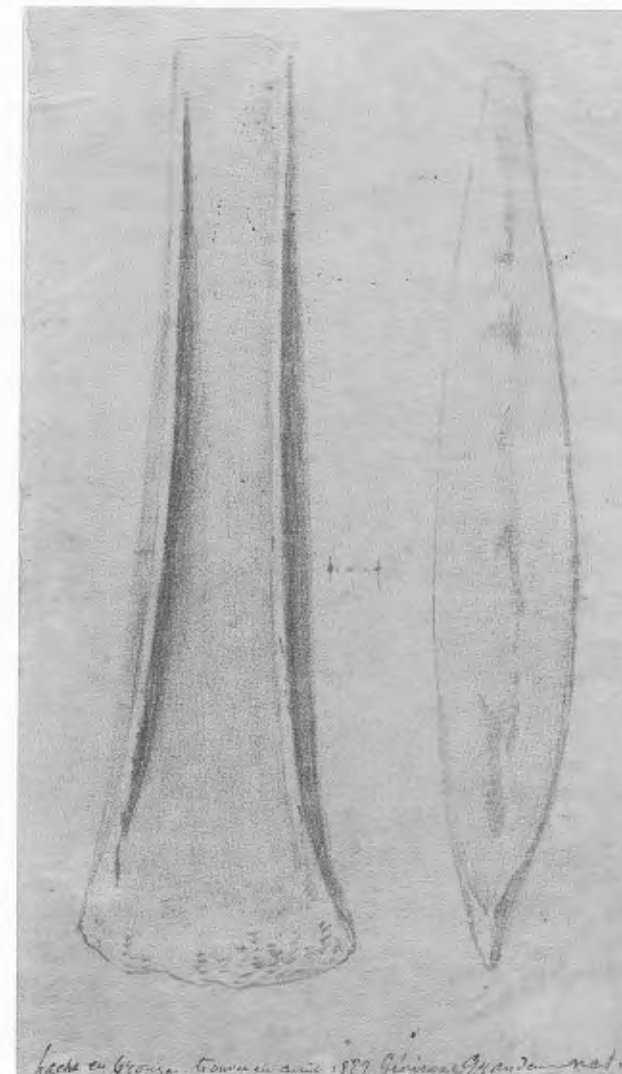


FIG. 12.

Après 1889, le dépôt de Génissac avait disparu et ce n'est qu'en mai 1944 qu'il fut redécouvert grâce à M. Robin qui offrit les 9 haches qu'il possédait à la Société historique et archéologique de Libourne. Cette redécouverte fut signalée par A.-H. Bastin, qui note alors que les trois haches jadis signalées par Piganeau n'y figuraient pas. Par la suite, le dépôt a été republié plusieurs fois, sous le nom de dépôt de la Landette (Coffyn, Ducasse, Garde et Riquet, 1960. Les dessins que nous publions ici complètent fort utilement l'ensemble, car si la hache n° 1 est probablement l'une de celles du Musée de Libourne (sinon, il faudrait admettre que le dépôt comptait plus de 11 haches); les deux autres paraissent avoir disparu.

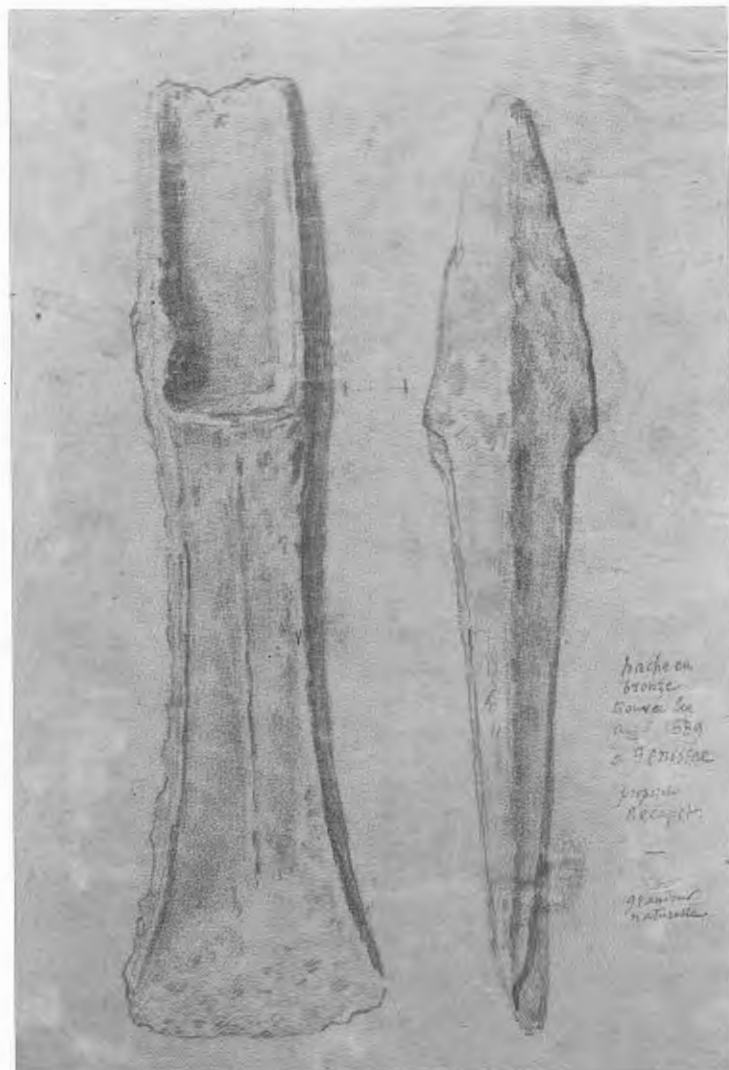
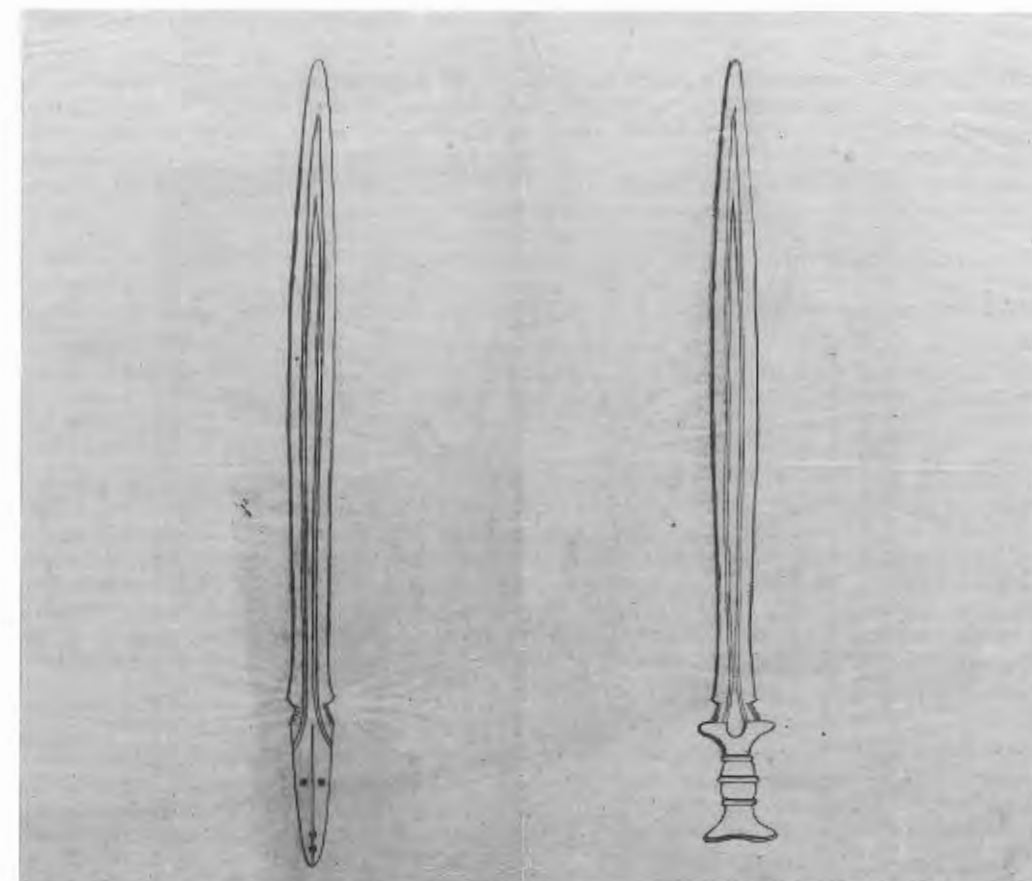


FIG. 13.

Rions, dans la Garonne. Coll. Souriaux (fig. 14).

Un dessin à la plume, signé E. Gaullieur, montre la réduction au 1/5^e d'une épée de bronze draguée dans la Garonne en décembre 1877 à Rions. Cette épée fut présentée à notre société durant la séance du 14 décembre 1877 (*Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. IV, p. XVI et t. V, p. 72), sans aucun détail.

Le dessin présente la particularité de nous montrer deux versions de l'épée, l'une avec, l'autre sans poignée métallique. Les deux figures ont en commun la lame légèrement pistilliforme, ornée d'un double filet gravé encadrant un probable renflement axial. La longueur devait avoisiner 700 mm. On remarque aussi un ricasso anguleux souligné de plusieurs lignes de pointillé. La première version munit cette lame d'une poignée à triple bourrelet de type Möriegen, la seconde lui attribue une languette étroite, ovale, à deux trous de rivets axiaux près de l'extrémité proximale et deux autres,



*Épée de bronze trouvée
dans la Garonne à Rions (1877 x 5)
réduction au 1/5^e de la grandeur naturelle.* E. Gaullieur

FIG. 14.

symétriquement disposés de part et d'autre de l'axe de la lame, ce qui évoque les épées de Rixheim. Paradoxalement, en outre, la seconde version (sans poignée) est plus longue que la première. Cette double représentation pose donc un sérieux problème. La poignée représentée dans la première version serait classique d'un Bronze très final, la languette de la seconde version évoquerait le Bronze final I ou II. On connaît certes des lames d'épées réemmanchées, souvent après cassure de la languette d'emmanchement, mais ces « bricolages » sont généralement peu décalés dans le temps. Reste à savoir si l'une des deux figures n'est pas une hypothèse de l'auteur, qui possédait probablement dans sa bibliothèque des reproductions d'épées des « stations lacustres » suisses, où l'épée de Möriegen figure toujours en bonne place. Cependant, la forme de la lame et surtout les ricassos parlent plutôt en faveur d'une véritable épée de Möriegen. D'après les caractères de la poignée, on aurait affaire au type 1 de la classification de Müller-Karpe. Si la première version, à poignée métallique, était la bonne, cette épée de Rions serait dans notre région le seul exemple de ce type, beaucoup plus fréquent dans le sud de l'Allemagne et la Suisse, déjà plus sporadique dans la moitié est de la France et franchement rare dans l'Ouest.

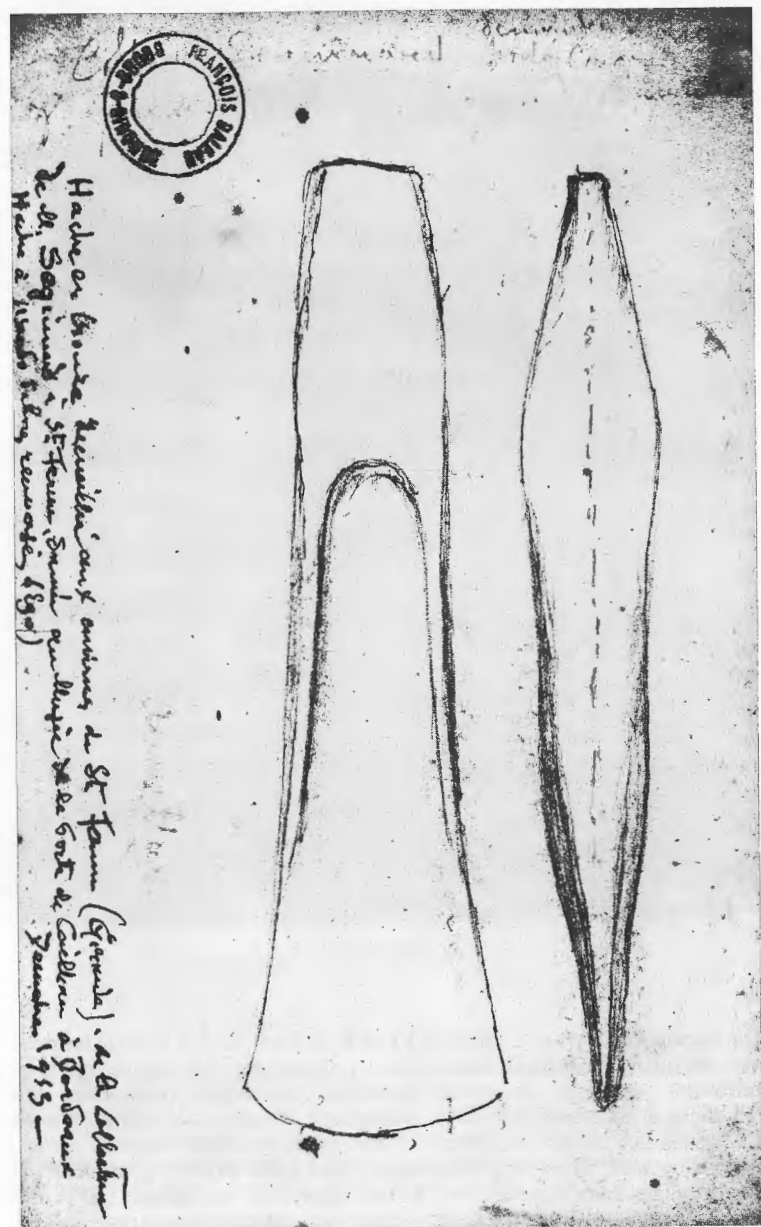


FIG. 15.

Saint-Ferme. Coll. Séguinard; anciennement au Musée de la Porte-Cailhau (fig. 15).

C'est de nouveau à Daleau qu'on doit le dessin au crayon d'une curieuse « hache en bronze recueillie aux environs de Saint-Ferme (Gironde) de la collection de M. Séguinard à Saint-Ferme, donnée au Musée de la Porte de Cailhau à Bordeaux. Hache à pseudo talons renversés (Ego). Décembre 1913 ». Cette hache avait été présentée par Marcel Charrol en 1913 à la Société archéologique (*Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. XXXV, 1913, 2-4, p. LVI; *ibid.*, p. LXX), sans aucun détail: « belle hache de bronze ». Une autre hache de bronze, à rebords, de type libournais, provenant aussi d'un don Séguinard, figure encore dans les collections de notre société (Roussot-Larroque, 1973). Il s'agit ici, avec la hache disparue, d'un type beaucoup plus rare, pour lequel manquent des pièces de comparaison probantes dans la région. Fort heureusement, pour compléter le dessin de Daleau, nous avons pu retrouver une photo ancienne, prise probablement à la Porte Cailhau, où figure cette hache.

Le sommet rectiligne est épais. Les rebords n'occupent que la partie centrale de la hache, marquée par une dépression médiane à sommet arrondi. Le tranchant élargi est légèrement courbe. Les rebords s'interrompent nettement au-dessus. Longueur, environ 172 mm; largeur au sommet, 20; au milieu, 29; au tranchant, 47; épaisseur au sommet, 7; épaisseur maximum, 25. D'après la photo, cette hache devait être très bien conservée.

Il s'agit là d'un type peu fréquent sur lequel J.-P. Millotte a attiré l'attention à propos d'une hache des Aumières-Soulobre à Millau (Aveyron). Ce sont des haches à rebords limités à la partie médiane ou encore à ailerons naissants. Plus proche de la nôtre paraît être une hache de Ricardelle à Narbonne (Aude); sa silhouette est plus élancée et son profil plus mince mais elle porte aussi une dépression médiane à sommet arrondi. Mais la seule pièce de comparaison probante est un « ciseau à rebords limités et dépression médiane », malheureusement de provenance inconnue, figuré par M.-B. Chardenoux et J.-C. Courtois sous le n° 373 pl. 24 de leur travail sur *Les Haches dans la France méridionale* (1979). Ce type rare et difficile à classer pourrait appartenir au Bronze moyen.

Nous aborderons à présent une série de dessins au fusain, signés J.-E.-W. Marty (il s'agit, pensons-nous, d'un ancien professeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux). Des 11 objets présentés sur ces 6 dessins, la moitié ne porte aucune indication de provenance et tous, sauf un, ne mentionnent pas non plus le nom du collectionneur. Par chance, la mention « coll. H. Ansbert », portée au bas de l'un des dessins, nous a indiqué la voie où chercher; par une chance encore plus grande, nous avons eu, de notre regretté collègue Jean Ferrier, communication de ses carnets où figurait un rapide inventaire de la collection des bronzes d'Hermann Ansbert, jadis instituteur à Saint-Seurin-de-Cadourne. Les dimensions des pièces, données par Ferrier, nous ont ainsi permis de retrouver la totalité des provenances des bronzes figurés, tous disparus aujourd'hui.

Saint-Estèphe, Bois de Lalande. Coll. Ansbert (fig. 16).

Grande hache médocaine « trouvée à Saint-Estèphe, le 8 février 1910 ». Sommet irrégulier portant encore des traces du bouton de coulée; bords rectilignes; tranchant droit paraissant écorné. Longueur: 200 mm; largeur au sommet: 23 sous le bouton de coulée; au tranchant: 52; largeur maximum: 28.

Les notes de J. Ferrier précisent que la hache provenait du Bois de Lalande. On ne sait s'il s'agissait d'un dépôt ou d'une trouvaille isolée. Plusieurs dépôts ont été découverts dans la commune. Le plus important, au Château Meyney, aurait compté 200 haches qui furent fondues. Un autre dépôt, de 7 haches à bords droits et à talon avec ou sans anneau, fut trouvé entre 1866 et 1869 tout près du bourg. L'une des haches se trouve au Musée d'Aquitaine. D'autres trouvailles encore ont eu lieu dans la commune, par exemple à Fonpetite.

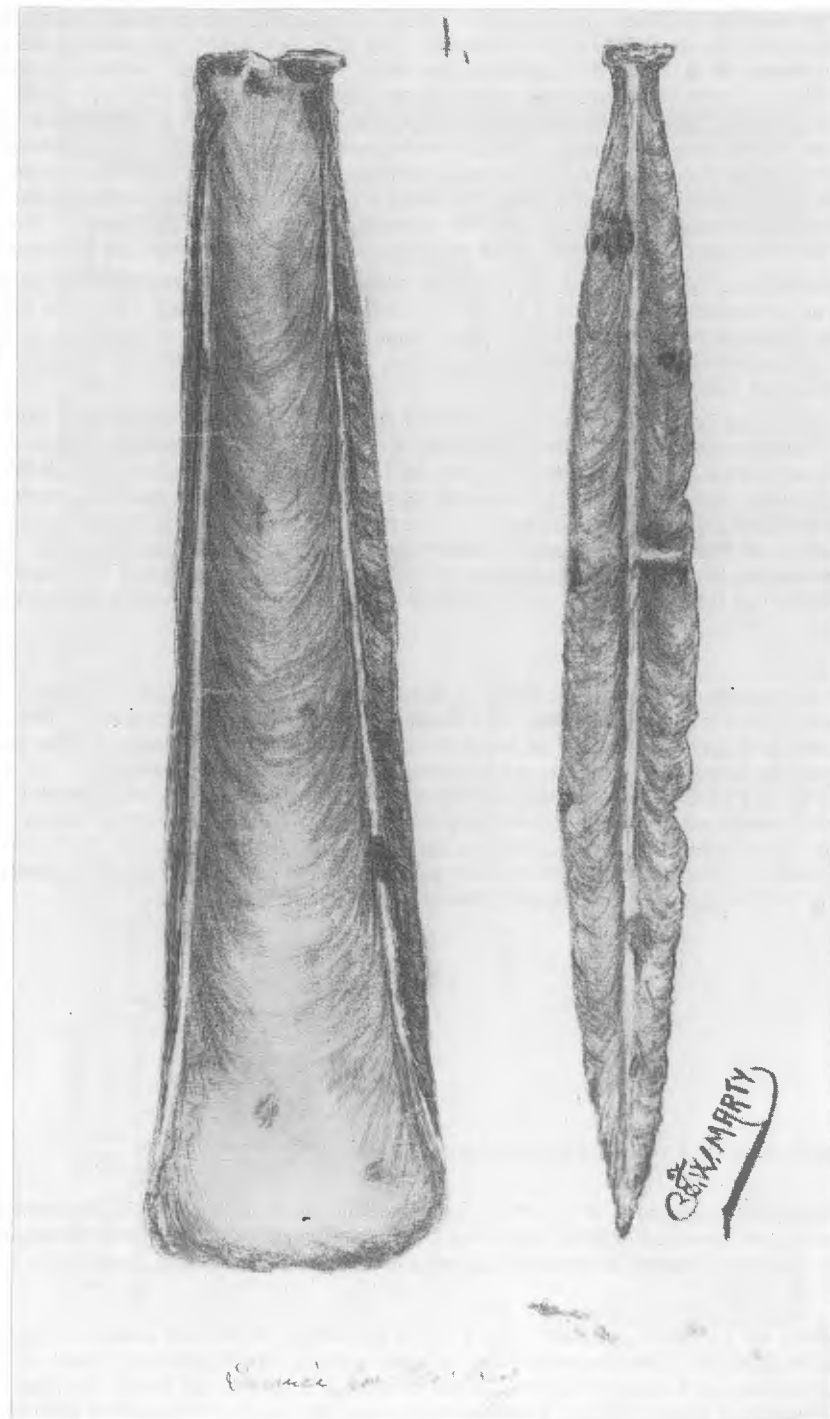


FIG. 16.

Saint-Estèphe, le Paluda. Coll. Ansbert (fig. 17, 1).

Dans la même collection et toujours de Saint-Estèphe, figurait une petite pointe de lance à douille très longue, percée à mi-hauteur de deux trous de goupille. Longueur : 100 mm dont 40 pour la partie libre de la douille. Le limbe est assez peu développé et la pointe est ogivale. Ce type apparaît dès le Bronze moyen et persiste au Bronze final I. Il est associé à des haches à bords droits médocaines et des haches à talon dans le dépôt du Temple à Saint-Vivien par exemple.

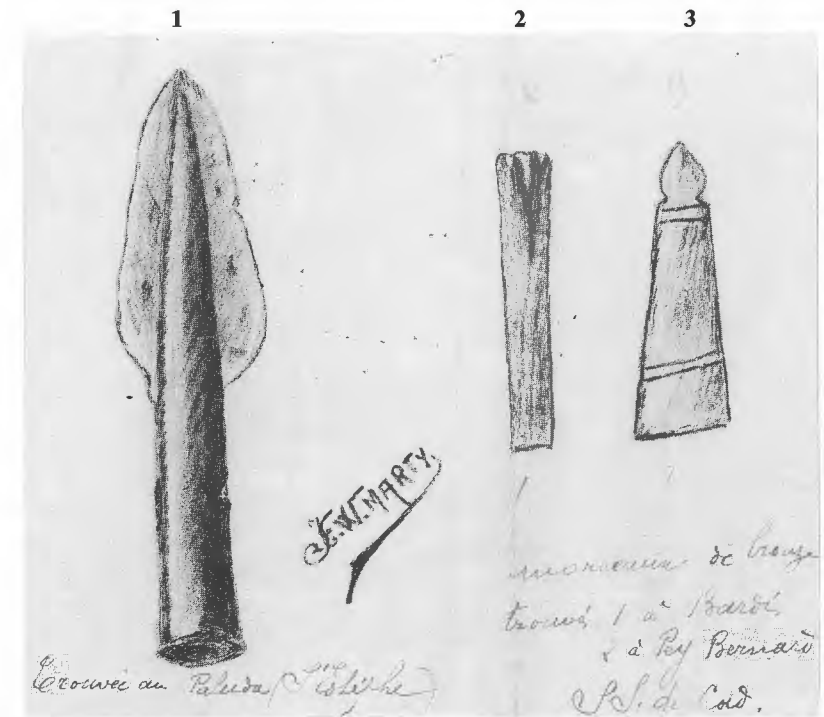


FIG. 17.

Saint-Germain-d'Esteuil, Reysson. Coll. Ansbert (fig. 19, 2).

Nous mentionnons seulement pour mémoire la fibule incomplète figurée auprès d'une des haches dont nous allons parler. Elle semble appartenir aux époques historiques. Selon M. Charrol et J. Ferrier, la collection Ansbert en comportait une autre, dont Ferrier nous a laissé un croquis.

Saint-Laurent-et-Benon, Corconnac. Coll. Ansbert (fig. 18; 19, 1; 20).

Les trois dessins suivants, toujours dûs à J.-E. W. Marty, ne portent aucune indication de provenance mais la seule mention « donnée par M. Rey ». Les notes manuscrites de J. Ferrier ainsi que l'ouvrage d'E. Berchon nous ont permis néanmoins de retrouver leur provenance vraisemblable. Le nom de M. Rey apparaît une fois dans le travail de Berchon à propos du dépôt de Corconnac à Saint-Laurent-Médoc : « on me présenta peu après un échantillon d'un lot de 14 haches du grand type médocain qui avait été trouvé à Corconnac, village du canton de Saint-Laurent... Cette hache avait été donnée à M. Rey, agent voyer ». Il était tentant de supposer que les haches de la collection Ansbert « données par M. Rey » pouvaient provenir du même endroit. Cette hypothèse a été confirmée par les notes de J. Ferrier qui signale l'existence, dans cette collection, de 3 haches trouvées à Saint-Laurent-Médoc. Selon Ferrier, deux de ces haches étaient à bord droit, la troisième à talon

sans anneau. L'une des haches à bords droits était grande (210 mm) pour une largeur au tranchant de 55 mm. Sur le dessin de Marty la hache, une médocaine classique, mesure 215 mm de long pour 25 de large au sommet et 54 au tranchant. L'épaisseur maximum est de 23 mm seulement. Le sommet conserve en partie le bouton de coulée; les bords sont rectilignes; le tranchant étroit paraît émoussé. La hache semble brute de coulée avec des bavures marquées sur le flanc et des coupures ou bulles.

La seconde hache à bords droits, plus petite, a des bords un peu plus concaves, un élargissement modéré vers le tranchant et des rebords peu élevés mais probablement très corrodés. Longueur, 154 mm; largeur au sommet, 28; au tranchant, 51; épaisseur maximum, 17. Elle paraît assez fortement attaquée par la corrosion.

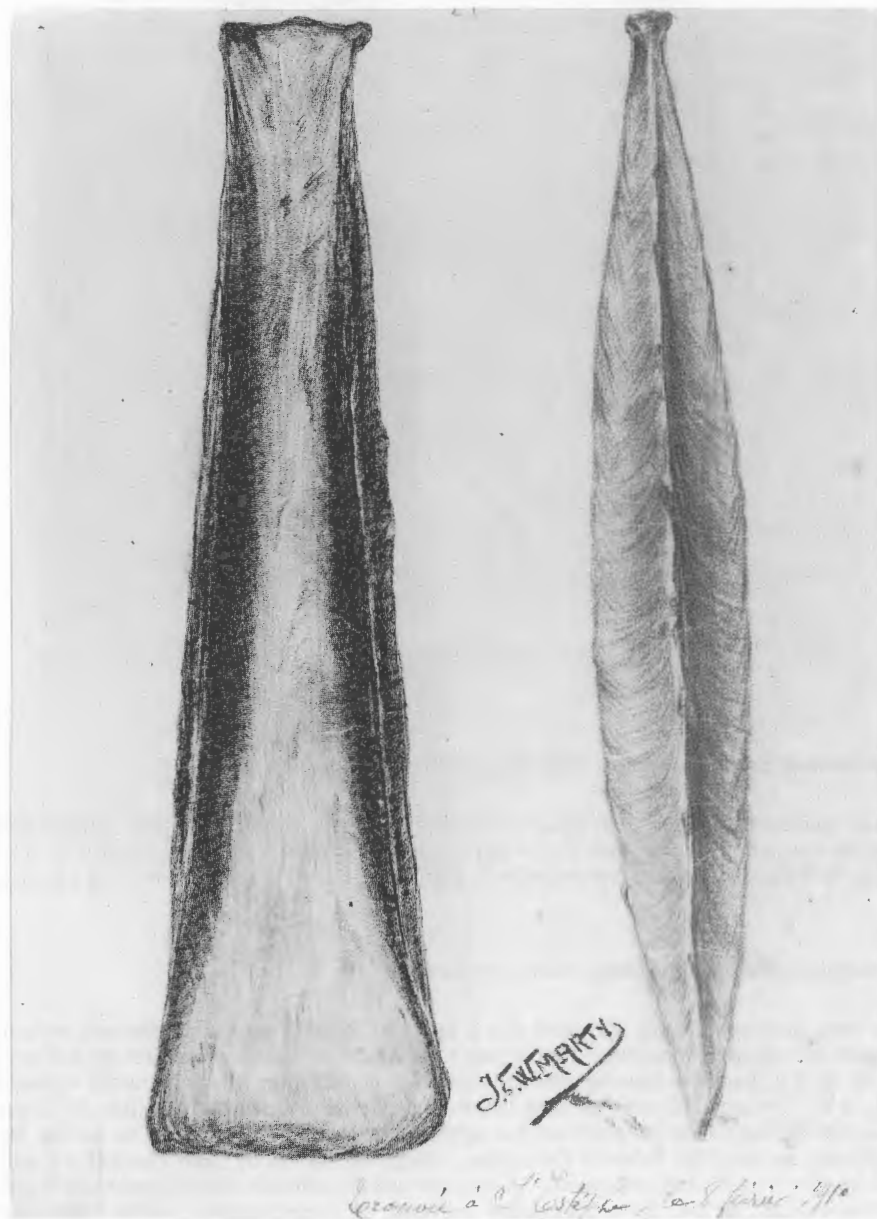


FIG. 18.

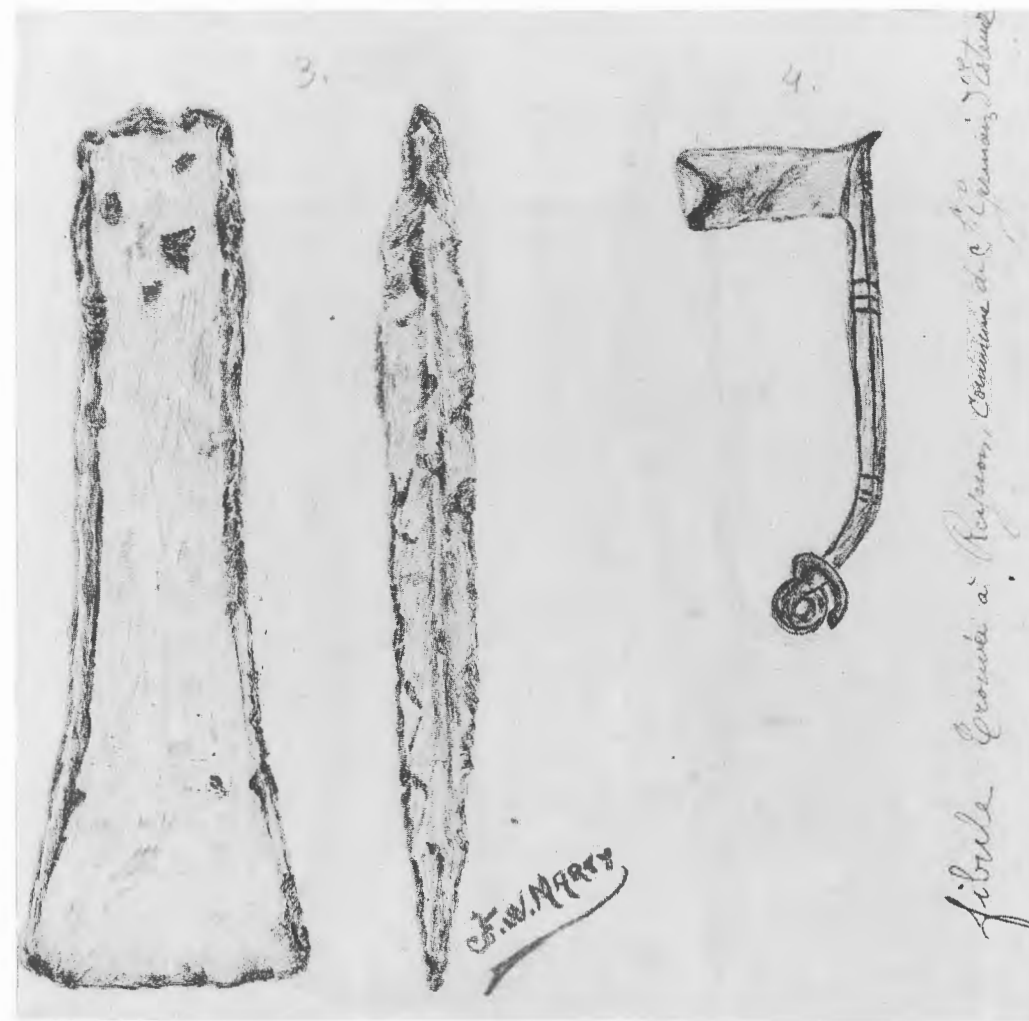


FIG. 19.

La troisième hache est à talon sans anneau. Le sommet paraît tronqué, le talon est large, la butée légèrement arrondie, la lame cintrée vers son milieu porte une longue nervure. Le flanc montre un décor latéral, sorte de bourrelet à double courbure prolongeant l'arête de la butée. Il s'agit ici encore d'un type atlantique. Longueur, 170; largeur au sommet, 25; largeur maximum du talon, 35; à la butée, 34; largeur minimum de la lame, 24; au tranchant, 43; l'épaisseur maximum à la butée, 24. La pièce paraît présenter des traces de corrosion. Les dimensions correspondent à celles de la hache de Saint-Laurent vue par J. Ferrier dans la collection Ansbert.

Un seul problème demeure: J. Ferrier indique la date de 1910 pour la trouvaille alors que Berchon donne 1861. On pourrait penser qu'il s'agit d'un dépôt différent de la même commune, où plusieurs découvertes ont eu lieu, dont une à Labat, en 1880 et une autre à Capdet ou Cap-Vert vers 1875. Ce dernier dépôt aurait comporté 60 haches, dispersées par la suite. Le renseignement est dû à M. Charrol (1912) qui ne parle pas, en revanche, d'une trouvaille en 1910 dans la commune, bien qu'il ait eu connaissance de la collection Ansbert qu'il mentionnera en 1934. Il nous paraît possible que les trois haches de la collection Ansbert proviennent plutôt de la trouvaille de Corconnac, dont M. Rey avait eu plusieurs haches, dont deux au moins cédées plus tard à Berchon. Il est assez fréquent que les dates attribuées aux découvertes de dépôts soient seulement celles où reparaissent sur le marché une partie des objets thésaurisés par leurs possesseurs.

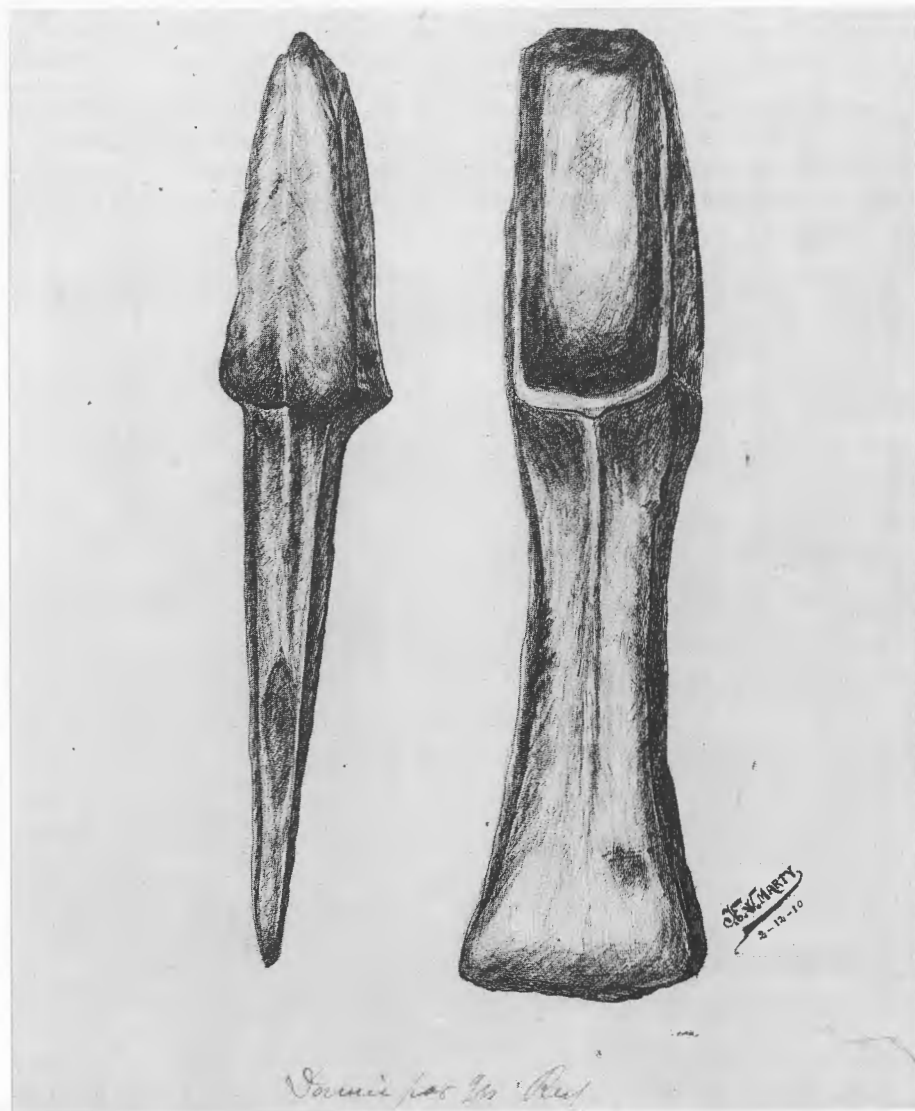


FIG. 20.

Saint-Seurin-de-Cadourne. Coll. Ansbert (fig. 21).

Hache à talon et anneau. Talon subrectangulaire, lame à bords concaves s'élargissant vers le tranchant arqué, ornée d'un trident en relief; anneau latéral. Longueur, 140 mm; largeur au sommet, 20; à la butée, 20; au tranchant, 53; épaisseur maximum, 30. Les bavures latérales semblent avoir été supprimées.

Il s'agit d'un type normand dont la diffusion dans l'Ouest de la France est assez large. En Gironde, on connaît des exemplaires assez proches ornés d'un trident, mais sans anneau, dans le dépôt de Roman à Gaillan, ou encore, avec un décor un peu différent, à Castelnau-de-Médoc ou à Margaux. Ce type de hache à talon et anneau apparaît vers le fin du Bronze moyen et persiste, semble-t-il, au début du Bronze final.

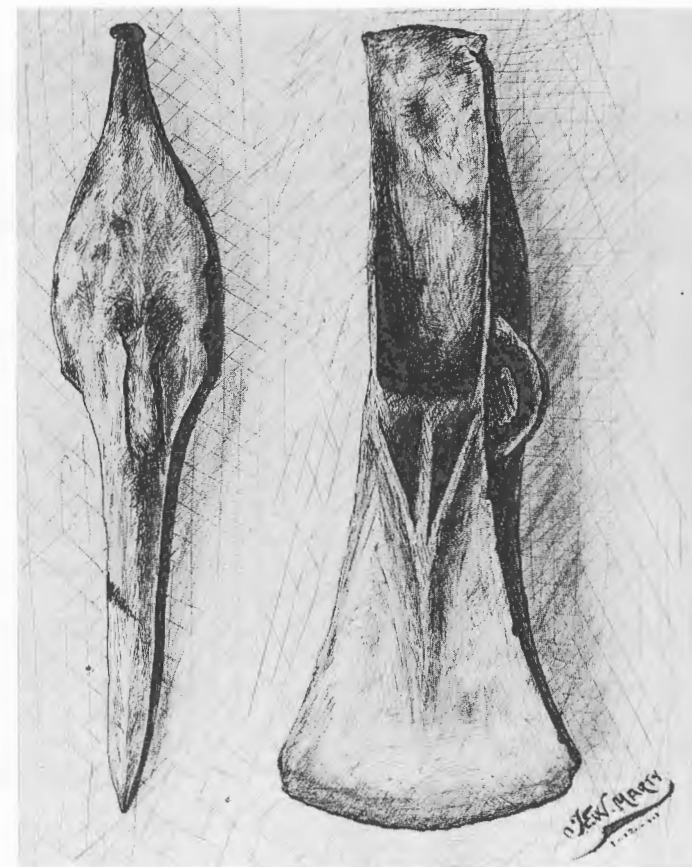


FIG. 21.

Saint-Seurin-de-Cadourne, au Haut. Coll. Ansbert (fig. 22, 1).

Pointe de lance à courte douille conique évasée à l'ouverture trouvée, selon J. Ferrier, lieu-dit au Haut, commune de Saint-Seurin-de-Cadourne vers 1912. La douille porte deux trous de goupille situés plus près de la base des ailerons. Le limbe est sublosangique. Longueur, 130 mm dont 25 pour la partie libre de la douille; diamètre à l'ouverture, 29; largeur maximum du limbe, 45. Ce type de pointe de lance est assez caractéristique du Bronze final II.

Rien ne permet d'affirmer que la hache et la pointe de lance de la collection Ansbert aient été associées dans un même dépôt. La commune de Saint-Seurin-de-Cadourne a livré d'autres objets de bronze. En 1891, Berchon signalait une hache à talon et anneau latéral « portant plusieurs saillies assez artistement disposées sur ses deux faces » (Berchon, 1891, p. 12), une hache de type non précisé au Musée Préhistorique, deux haches à bords droits de la collection de Lestrang. D'autres, à talon et anneau, « ornées de chaque côté de deux saillies en forme de V » avaient été trouvées « dans les marais de Reysson, commune de Saint-Seurin-de-Cadourne, situés à 500 m environ de la ville romaine de Brion ». La hache de la collection Ansbert pourrait avoir fait partie de cette trouvaille, sans qu'on puisse l'affirmer.

De Saint-Seurin-de-Cadourne proviennent également deux objets qui n'appartiennent pas à l'âge du Bronze, l'un trouvé à Bardis, l'autre à Pey Bernard; ils seraient peut-être à rapprocher des nombreuses traces d'occupation gallo-romaine relevées autour du marais de Reysson (fig. 23, 2 et 3).

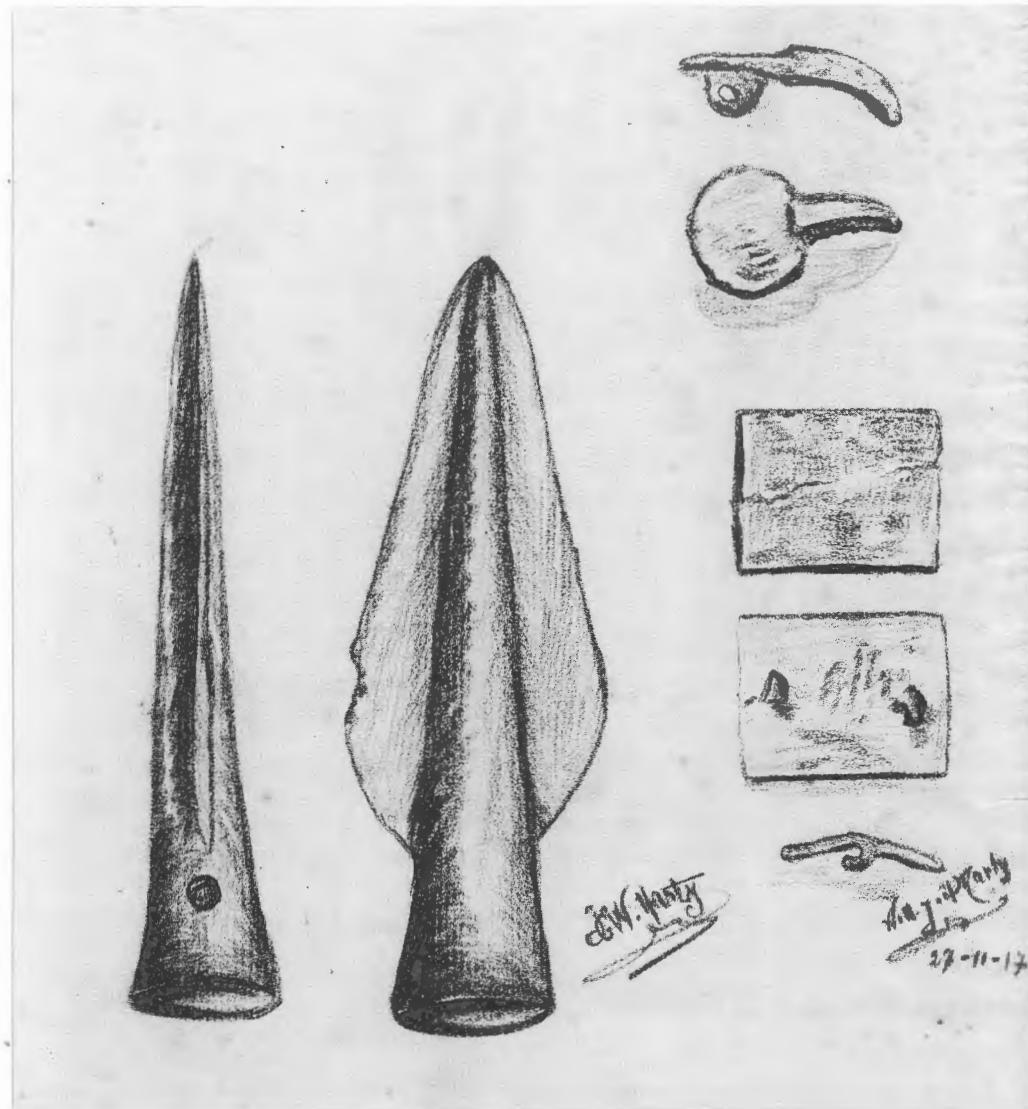


FIG. 22.

Avec 7 haches polies et surtout 23 objets de bronze, c'est bien un véritable musée imaginaire que nous restituons ces documents des archives de notre société. Plutôt que de déplorer que d'autres objets, plus nombreux, présentés aux séances, n'aient jamais eu l'honneur d'un dessin, voire d'un croquis rapide, avant de se perdre à tout jamais, nous préférons témoigner de notre gratitude envers tous ceux qui eurent le souci de nous laisser une trace de ces vestiges archéologiques promis — de nos jours comme alors — à disparaître, même dans les musées, et plus encore dans les collections privées vouées à la dispersion. L'âge du Bronze, pourtant brillant en Gironde, n'y peut être étudié dans toute son ampleur et nous estimons que moins du quart des trouvailles effectuées en un siècle nous est actuellement accessible. Espérons que la publication de ces documents permette quelque jour de redonner une identité à des objets devenus anonymes ou incite ceux qui rencontreraient, au hasard des collections, quelques objets analogues, à suivre l'exemple de nos collègues du passé.

Bibliographie

- BASTIN (A.-H.). — La redécouverte de la cachette de fondeur de Génissac (Gironde). *Bull. Soc. Préhist. Franç.*, t. 44, 1945, p. 13.
- BERCHON (E.). — Etudes paléo-archéologiques sur l'âge du Bronze, spécialement en Gironde. *Bull. Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 14-16, 1889-1891, 267 p., 13 pl.
- BERCHON (E.). — Archéologie girondine. Une station préhistorique et une habitation gallo-romaine au Château Lamotte près Cissac (Médoc). *Bull. Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 16, 1891, 4, p. 87-128, 5 pl.
- CHARDENOUX (M.-B.) et COURTOIS (J.-C.). — *Les Haches dans la France méridionale*. Munich, Beck, 1979, 187 p., 94 pl. (Prähistorische Bronzefunde, ab. IX, bd. 11).
- CHARROL (M.). — Haches en bronze de Saint-Laurent (Médoc). *Bull. Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 34, 1912, p. 146-152.
- CHARROL (M.). — L'âge du Bronze en Gironde. *Bull. Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 51, 1934, p. 61-74.
- COFFYN (A.), DUCASSE (B.), GARDE (J.-A.) et RIQUET (R.). — Les bronzes protohistoriques du Musée de Libourne. *Ogam*, t. 12, 1960, p. 405-427.
- FERRIER (J.). — *La Préhistoire en Gironde*. Le Mans, Monnoyer, 1938, 336 p., 31 fig., 85 pl.
- FIGANEAU (E.). — Essai de répertoire archéologique du département de la Gironde. *Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 22, 1897, p. 1-26; 65-114; 129-154.
- ROUSSOT-LARROQUE (J.). — Documents inédits sur quelques bronzes de Bordeaux. *Rev. Hist. de Bordeaux et du dép. de la Gironde*, 1970, p. 13-21, 4 fig.
- ROUSSOT-LARROQUE (J.). — L'âge du Bronze. *Soc. Archéol. de Bordeaux, exposition du Centenaire*, 1873-1973, p. 15-47, 19 fig., 3 pl.
- ROUSSOT-LARROQUE (J.). — La hachette-pendeloque perforée de Sadirac (Gironde) et les pièces similaires du nord de l'Aquitaine. *Rev. Hist. et Archéol. du Libournais*, t. 47, 1979, p. 154-158, 2 fig.
- ROUSSOT-LARROQUE (J.) et MORMONE (J.-M.). — Objets du Bronze girondin de la collection Percot. *Bull. Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 72, 1979-81, p. 53-60.

UNE FAMILLE D'ARCHITECTES : LES MARSAUDON

par Pierre COUDROY DE LILLE

Trois frères, originaires du Dorat en Limousin, maîtres maçons puis architectes, s'installèrent en Guyenne au début du XVIII^e siècle et y exercèrent leur métier avec succès ; l'un habitait Bordeaux, l'autre Casteljaloux, et le troisième Bazas. Ce fut le sort de bien d'autres Limousins, experts dans l'art de travailler la pierre. Dès le XV^e siècle Bordeaux et la magie de son port attirèrent nombre d'artisans des hauts pays, qui descendirent les rivières et se fixèrent en Bordelais.

Pierre Marsaudon, qui semble avoir été l'aîné, exerça son métier à Bordeaux entre les années 1708 et 1748, mais je ne sais encore quelles œuvres l'on peut lui attribuer. Michel Marsaudon, architecte de Casteljaloux, est quelque peu connu par sa participation en 1723 à la reconstruction de l'église Notre-Dame de cette ville (étude publiée dans la *Revue de l'Agenais*, tome 99, par le Professeur Roudié). Quant à Gabriel Marsaudon, architecte de Bazas entre 1708 et 1750, il fait l'objet principal de notre étude. Les archives de l'état-civil, interrogées, m'ont donné quelques précisions chronologiques.

Dans les registres paroissiaux de Saint-Seurin de Bordeaux nous trouvons les renseignements filiatifs. Le 31 décembre 1707, fiançailles entre Pierre Marsaudon, tailleur de pierre, natif du Dorat au diocèse de Limoges, fils de défunts Pierre Marsaudon et de Anne Peyroton, avec Pétronille Lamarque, de cette paroisse, fille de feu Jean Lamarque, menuisier, et d'Isabeau Fabeau. Ayant obtenu l'autorisation de l'Official de Limoges, le mariage se fit le 24 juin 1708 ; y assistaient : Michel Marsaudon, Gabriel Marsaudon (ses frères), Jacques Chassaing, maître maçon, Jean de Brou. De nombreux enfants naquirent ; l'un eut pour parrain Joseph Denis, maître architecte, puis l'épouse mourut le 3 octobre 1719, alors que la famille habitait sur la paroisse Saint-Seurin. Mais trois semaines après, notre veuf inconsolable se remariait, à Saint-Seurin, le 24 octobre 1719, avec Françoise Grignet, fille de Elie Grignet et de Marie Leglas. D'autres enfants naquirent.

D'abord tailleur de pierre, il est appelé en 1717 maître maçon, puis en 1719 maître architecte, comme s'il gravissait les degrés d'un *cursus*. Il habitait encore la paroisse de Saint-Seurin en 1748. D'ultérieures recherches me permettront de mieux connaître l'œuvre bordelaise de Pierre Marsaudon.

Michel Marsaudon, son frère, travaillait à Casteljaloux en 1723 ; en 1736 il était entrepreneur du moulin de Buzet pour M. de Grossolles-Flamarens ; en 1758 il était « âgé et infirme », lorsque d'autres travaux furent confiés à son fils Jean Marsaudon, architecte. Ce dernier eut plusieurs enfants de son épouse, Jeanne Sallegrand, dont un fils Michel, également architecte, qui fit en 1775 des réparations à l'hôtel de ville de Casteljaloux, et une fille épouse de Pierre Samazeuilh. Jean Marsaudon a travaillé, dans les années 1765, à la construction du château d'Aiguillon avec l'architecte André Mollié, de Barsac (renseignements fournis par M^{lle} Bourrachot, des Archives départementales d'Agen).

Le troisième frère, Gabriel Marsaudon, fit sa carrière à Bazas. Le 23 juillet 1725, alors maître architecte, il épousait à la Cathédrale de Bazas Marguerite Legrand, fille de feu Jean Legrand, maître vitrier, et de Marguerite Dufons, sœur d'Etienne Legrand, vitrier. Ils eurent au moins deux fils, Etienne et Jean, baptisés en 1725 et 1727. Marguerite Legrand, veuve de l'architecte, décéda le 26 décembre 1767, à 60 ans, à l'hôpital de Bazas où elle habitait depuis « plus d'un an ».

A Bazas, en ce XVIII^e siècle, il n'y avait guère qu'un seul architecte résidant, d'après mes recherches de l'état-civil, car il n'y eut que peu de chantiers privés ; l'aspiration de Bordeaux était trop forte ; ainsi les Richefort quittèrent Bazas. Mais il y eut deux gros chantiers : l'édification de la Cour présidiale, au-devant de la Mairie, en 1730, et la reconstruction de l'hôpital Saint-Antoine, vers 1740. Malgré des présomptions, je n'ai encore aucune preuve de la participation de Marsaudon à ces travaux.

Par contre, d'après les indications fournies par Roger d'Anglade dans son *Histoire du Bazadais*, publiée en 1913, on doit attribuer à Gabriel Marsaudon la construction du château des évêques de Bazas, à Gans, dont il ne reste plus que le pavillon central, bien mutilé.

Au chapitre relatif à l'évêque de Bazas, Edme Mongin, page 250, on lit : « il fit abattre le vieux château de Gans, demeure féodale avec tours et fossés, et pria l'architecte Marsaudon de construire un peu plus vers le midi un château moderne, largement ouvert. L'évêque mourut le 5 mai 1746 sans que ce soit fini ; le château fut achevé par son successeur Monseigneur de Saint-Sauveur. C'était un château riant, avec sa garenne, ses charmillles, son orangerie, sa fontaine. Monseigneur de Saint-Sauveur le préférait à la vieille demeure de Bazas, il y recevait ses hôtes ».

Dans une note, on lit : « d'après un dessin copié de M. Larré, de Castets, c'était un long rectangle à deux façades, à deux étages, un pavillon au centre à trois ouvertures, en avancée, des pilastres ioniques supportant un fronton grec. Il y avait une terrasse sur le corps de logis. Les deux pavillons carrés, à dômes brisés, recouverts de tuiles plates (en réalité d'ardoises) ; il y avait une porte à chaque pavillon, comme à l'entrée principale ».

Or ce dessin existe toujours au presbytère de Bazas. Il porte la légende : « Château de Gans. Reconstitution d'après les documents de la collection de Madame d'Anglade, née de Montfort-Delpech. Façade de 38 m 80 de longueur sur 10 m de profondeur ». Et au verso de l'encadrement : « Dessiné par Rémy Bordessoules, de Captieux, employé à la Préfecture de la Gironde. Offert au Presbytère de Bazas par J. Roger d'Anglade » (fig. 1).

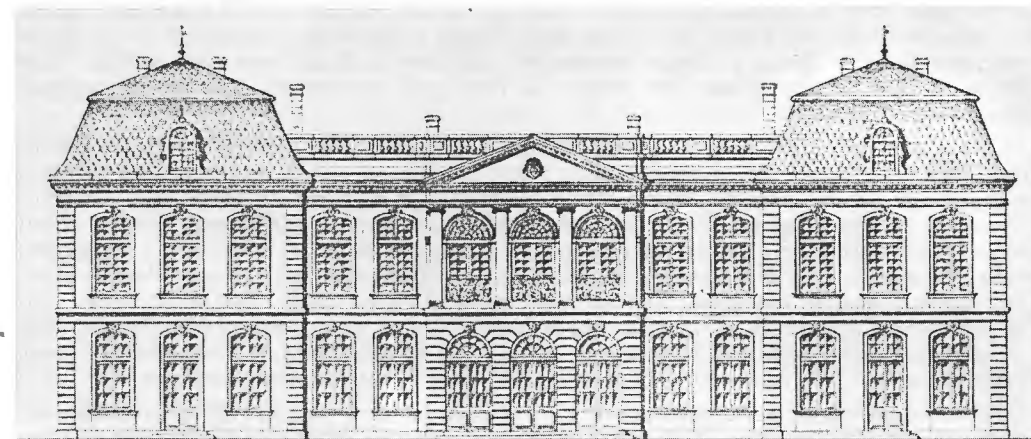


FIG. 1. — Château de Gans : Reconstitution.

On doit apprécier la qualité de l'architecture, l'élégance du rythme de la façade Est, le pittoresque des toitures. Manifestement l'architecte bazadais s'est inspiré des travaux de Jacques Gabriel à la Place Royale de Bordeaux, quoique en 1737 ne fût terminé que le pavillon de la Ferme générale, au Sud. Le pavillon central (fig. 2) ressemble comme un frère à ceux de Bordeaux, même rez-de-chaussée décoré de lignes de refends et de mascarons au sommet des arcades, étage rythmé de pilastres et non de colonnes rondes, mêmes grilles de fenêtres, même ordre ionique, même fronton triangulaire, mais sans allégorie. Il y avait deux travées de chaque côté de ce pavillon central.

Les pavillons d'angle, en avancée, sont à trois ouvertures régulières par étage, ils sont soulignés par des chaînages d'angle. Leur toiture est à la Mansart, avec des combles brisés qui sont exactement de même inclinaison que ceux de la Place de la Bourse, de Bordeaux. Une fenêtre médiane s'ouvre sur la corniche.

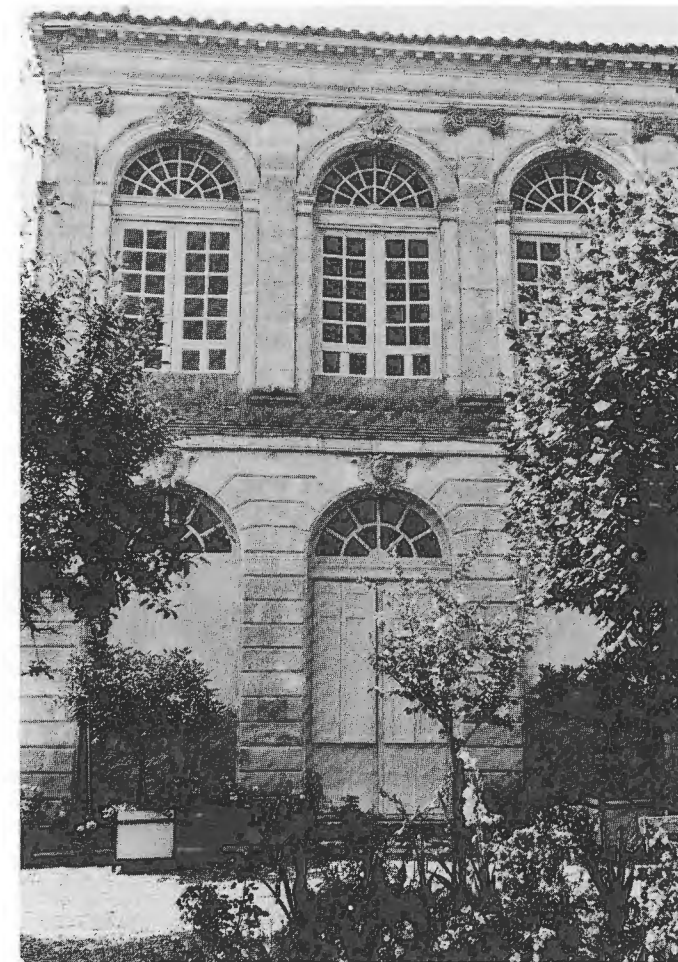


FIG. 2. — Château de Gans : pavillon central, état actuel.

Ce véritable palais, dont on vantait les charmes, n'est plus qu'une ferme agricole bien déchuée de son ancienne splendeur. Le pavillon central, seul élément conservé, a perdu son fronton d'ornement, une laide toiture plate en tuiles modifie complètement la joliesse des proportions. Des fenêtres de la façade Ouest ont été bouchées. Néanmoins, les propriétaires actuels, M. et M^{me} Belloc, entretiennent ce qui reste, et font aimablement les honneurs de la visite aux curieux de passage. La destruction fut faite avant 1840.

Roger d'Anglade ne mentionne pas ses sources et ses preuves ; on peut cependant lui faire crédit. Les archives familiales des d'Anglade sont au château d'Abzac et au château de Génis, en Périgord. L'examen des minutes notariales de M^e Pierre Destrilles, notaire à Gans de 1720 à 1745 ne m'a donné aucun résultat.

Par contre, à défaut du nom de l'architecte, j'ai trouvé à la lecture des actes de l'état-civil de Gans les traces des deux campagnes de travaux, dans les années 1737-1738, et en 1768.

Gans n'est qu'une petite commune du paysage bazadais, qui n'eut jamais plus de 500 habitants. Il n'y avait guère en permanence qu'un seul artisan maçon, capable d'assurer les travaux courants. Or, il y a à ces périodes un afflux d'artisans, employés dans la construction ou la décoration, qui signent des actes comme témoins ou participants.

Ainsi, Jean Rivière, maître peintre, est témoin d'actes en 1737 et 1738, et semble faire partie de l'entourage de l'évêque :

— *1^{er} septembre 1737* : Bénédiction nuptiale de Pierre Faures, jardinier de Monseigneur l'évêque, et Marie Gourgues. Présents : 2 valets de chambre de Monseigneur, Jean Rivière, peintre, Latapy, prêtre, secrétaire de Monseigneur l'évêque.

— *6 février 1738* : Baptême de Jean Pouvereau, fils de Bernard, maître maçon, et de Peyronne Vignoles. Présent, Jean Jautan, valet de chambre de Monseigneur, Jean Rivière, maître peintre, Léonard Mauvoisin, menuisier.

Le peintre Rivière habitait Fontet, près de La Réole, et faisait partie d'une lignée de peintres qui, aux ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècle, décoraient les églises de tableaux et fresques.

— *16 juillet 1743* : Bénédiction nuptiale de Jean Doux, maître charpentier, de Bazas, et Jeanne Feugas, domestique de Monseigneur. Présents : Etienne Delas et Bernard Delas, officiers de Monseigneur.

— Plus tard, le *20 mai 1768* : Bénédiction nuptiale de Jean Pouvereau, maçon de Gans, fils de Bernard, et Catherine Bouché. Présent : Pierre Jautan, officier de Monseigneur.

— *28 janvier 1769* : Bénédiction nuptiale de Clément Melon, maçon, fils de Jean Melon et de Marie Gourgues, de Gans, avec Jeanne Marquet, de Lados.

Jean Latrille est charpentier à Gans en 1768-1769 ; Jacques Cachau, de Gans, est également charpentier en 1771.

Ainsi, on pourrait imaginer l'équipe d'artisans travaillant au château sous la direction d'un architecte. Quelques noms indiqués ci-dessus peuvent servir de références. En tous cas, il est un artisan que j'ai rencontré souvent dans des actes à Bazas et à Gans dans les années 1725-1736 : Jean Turson, maître maçon, habitant Gans qui devait faire partie de l'équipe de Marsaudon.

Quant aux jardins de l'évêque, ils devaient être bien tenus, car le personnel y est nombreux : Pierre Faures en 1737, Etienne Carrasset, jardinier en 1758, Joseph Labrèze en 1763-1765, Félix Labrèze en 1767.

De l'hébergement de la veuve de Marsaudon à l'hôpital de Bazas « depuis plus d'un an » jusqu'à son décès en 1767, on pourrait peut-être déduire un indice présumant la participation de son mari à la reconstruction du bâtiment, qui se fit aux alentours de 1740, mais nous hésitons à franchir ce pas en l'absence de documents d'archives.

VASE PROVENANT DE LA MANUFACTURE J. VIEILLARD, ÉMAILLÉ PAR AMÉDÉE DE CARANZA

par le D^r L.-R. CASTÉRA

J'avais remarqué dans l'antichambre d'une maison amie, sur un guéridon, un bouquet de fougères masquant un vase servant de cache-pot. Il présentait des médaillons d'émail bleu aux petites fleurs blanches qui rappelaient les émaux de Caranza présentés devant notre société assemblée. Seuls les caractères arabes allongés me posaient une énigme, car j'avais oublié les rudiments d'écriture arabe appris depuis longtemps.

En examinant attentivement ce vase, j'ai lu sur la partie périphérique de la face externe du fond : « Vieillard, Bordeaux », imprimé en creux et également marqué en creux : le nombre 380 puis une lettre B couchée suivie du chiffre 3 (sans doute le n° de série de fabrication). Deux autres marques tracées au pinceau et recouvertes par l'émail portent au centre du fond : D 135 et 124.

Ce fut pour moi une agréable surprise, car je venais de découvrir une céramique de Vieillard, datant de plus de cent ans. Je l'ai étudiée et je vais vous la décrire.

Ce vase de forme tronconique à sa base, puis sphérique en sa partie moyenne et cylindrique en sa partie supérieure, mesure 150 mm de haut ; à la base le diamètre de sa circonférence est de 120 mm ; à la partie la plus renflée : 230 mm, et à la partie supérieure : 200 mm.

M. Nicolaï, ancien Président de notre société et qui fit autorité en la matière, écrit ceci, dans son *Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIX^e siècle*, p. 95 : « Venu de Longwy, Amédée de Caranza se spécialisa à Bacalan dans la production d'œuvres inspirées de l'art mauresque, de l'art persan, du Rhodes et ses émaux en relief sont d'une superbe richesse de couleurs et d'une exécution impeccable. Il a également composé une série de perroquets et d'aras sur des plats de toutes dimensions, justement recherchés des amateurs, dont on dirait de vrais cloisonnés du Japon ».

Caranza travailla chez Vieillard de 1875 à 1885.

Examinons ce vase : une teinte bleu azur pâli colore sa partie intérieure. Il est fêlé... donc très fragile.

La paroi extérieure peut se décrire rapidement ainsi. Quatre zones parallèles se superposent :

a) La zone inférieure montre des feuilles verts lancéolées à nervures d'émail bleu. Elles s'élancent vers le haut où l'émail est de couleur rubis et elles sont accostées de crossettes d'émail blanc. J'y vois des feuilles et des fleurs de muguet stylisées. Hauteur de cette bande : 50 mm.

b) La seconde zone inférieure et qui aboutit en hauteur à l'équateur du vase présente sur un fond d'émail noir la répétition de trois bouquets opposés de fleurs blanches (genre rosacées, probablement d'aubépine) séparés par une grande fleur bleue à trois pétales avec nervure rouge et pistil d'or. Hauteur de cette zone : 29 mm. Des lignes d'émail blanc, sortes de parallèles, séparent les quatre zones émaillées de la surface externe du vase.

c) La zone moyenne au-dessus de la panse du vase attire les regards ; sur fond d'émail rubis, nous voyons des caractères allongés et gracieux de style arabe ; or, cette couleur rubis reproduit bien



FIG. 1.



FIG. 2.

la couleur du bon vin de Bordeaux lorsqu'on examine ce dernier en le faisant tourner dans le verre avant de le humer et de le goûter. Cette teinte s'appelle couleur bordeaux et elle est unanimement reconnue, ce qui est le véritable panache de notre région d'Aquitaine. J'ai eu recours à l'obligeance et à la grande amabilité de M. le Consul de la République algérienne, qui, en tant qu'érudit islamique, m'a déclaré que ces caractères étaient iraniens et que leur sens était à la fois ésotérique et poétique. Littéralement, l'inscription que nous avons numérotée 1 signifie : « Cette céramique est la réalisation d'un art national (bordelais ?) ». L'inscription n° 2 signifie : « Le monde actuel va à sa perte ». La n° 3 : « Cette jarre est rayonnante », ce qui veut dire qu'elle est radieuse comme celle du Paradis autour de laquelle les élus avancent leurs bras et y puisent leur récompense céleste.

Cette inscription est l'évocation d'une sourate du Coran. Les trois inscriptions sont séparées par trois médaillons circulaires de 86 mm de diamètre ; sur fond d'émail bleu cobalt, sont disposées des petites fleurs blanches, typiquement de Caranza. Ces petites fleurs d'aubépine à trois pétales forment trois bouquets qui encadrent une fleur centrale jaune à pistil violet.

d) La zone supérieure (29 mm) sur fond d'émail noir est composée du même décor répété trois fois. Ce sont deux bouquets de quatre fleurs et de trois fleurs d'aubépine réunies par des tiges d'émail vert qui encadrent la grande fleur bleue à trois pétales (la même que celle de la zone inférieure).

La symétrie dans la répartition de fleurs dans chaque zone ainsi que l'équilibre entre les trois inscriptions persanes font de ce vase un chef d'œuvre où se retrouve la palette de l'artiste A. de Caranza.

RECHERCHES SUR LES COUSTANS POTIERS D'ÉTAIN A BORDEAUX

par B. VENOT

M. Burguburu, dans une étude parue dans la *Revue Historique de Bordeaux* d'avril-juin 1938, a analysé un étain. Il s'agit du beau plat rond à bordure godronnée, conservé au Musée des Arts Décoratifs de Bordeaux. Ce plat (fig. 1) porte les poinçons suivants (fig. 2) :

— *Poinçon du maître potier d'étain*. Forme circulaire, au centre, une hermine coiffée d'une couronne de comte et accostée de quatre étoiles. En exergue dans la partie supérieure : P. Coustans, et dans la partie inférieure, deux palmes.



FIG. 1.



FIG. 2.

- *Poinçon de contrôle.* Curciforme avec au centre la lettre F signifiant étain fin, coiffée d'une couronne royale stylisée. De part et d'autre du F un 9 et un 4 pour 1965 et en dessous la lettre B pour Bordeaux ¹.
- *Poinçon de qualité du métal.* Dans une cartouche rectangulaire, l'inscription en trois lignes superposées Estain-Ra-Fine. Ce poinçon facultatif répond davantage à un esprit de « publicité » du maître potier qui notifiât par ce poinçon ses recherches pour un alliage plus affiné.

Les poinçons de maître potier d'étain sont composés d'un sigle distinctif avec de part et d'autre, le nom du maître ou ses initiales avec quelquefois en exergue la qualité de l'étain employé. Soit : fin, raffiné, antimoine, sonnante, d'Angleterre... ou commun quand il était un peu plus chargé en plomb ².

A partir du nom de P. Coustans et de la date 1694, M. Burguburu, grâce aux registres d'état-civil conservés aux archives, a retrouvé trace de la naissance de quatre de ses enfants :

Antoine Coustans, né en 1653, devint potier d'étain,
Etienne, né en 1655,
Marguerite, née en 1656,
Marie, née en 1659.

Le plat portant P. Coustans sur son poinçon, il était logique de l'attribuer au père, Pierre. Pour ma part, au travers des recherches effectuées sur le terrain en tant qu'antiquaire et collectionneur, j'ai examiné de nombreux étains qui, d'après leur forme ou leurs poinçons, avaient une origine bordelaise.

Actuellement, mes recherches pour le XVII^e et le XVIII^e siècle se limitent à la découverte d'une vingtaine de poinçons de maîtres ³, alors que nous connaissons le nom d'environ 80 par l'étude des textes anciens.

Si j'entreprends de superposer une courte étude sur celle de M. Burguburu, c'est pour apporter des précisions sur les Coustans ⁴ et leurs poinçons. A la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle, nous connaissons comme maîtres potiers d'étain dont le nom commence par la lettre C et le prénom par la lettre P :

Pierre Coustans, 2^e moitié du XVII^e siècle,
Pierre Courtin, baillie ⁵ en 1725,

et éventuellement Cigoigne, actif en 1675, dont le prénom inconnu à ce jour pourrait commencer par la lettre P.

Or, nous avons reproduit quatre poinçons de maîtres relevés sur des étains bordelais de cette époque, dont trois ont comme caractéristique commune leur sigle : une petite croix à base élargie appelée hermine avec P.C. de part et d'autre (fig. 2, 3, 4).

Le sigle du quatrième figure deux clefs croisées surmontées d'une tiare avec également les initiales P.C. (fig. 5).

Si jusqu'à présent, nous n'avons pas rencontré de variantes du poinçon à la tiare, il n'en est pas de même pour les poinçons à l'hermine des Coustans, dont nous connaissons cinq variantes, dont quatre pour l'étain fin, et dans ces quatre, deux portent l'inscription « antimoine » en exergue du nom, toujours avec une différence. Il est encore trop tôt pour l'affirmer, mais nous pensons que tous les Coustans avaient dans leurs poinçons cette petite hermine. Il faudrait alors attribuer le poinçon à la tiare à Cigoigne ou P. Courtin.

1. L'édit de 1691 prévoyait que le poinçon de contrôle de qualité du métal fin ou commun serait marqué d'un double F ou d'un double C couronné entouré du nom de la ville avec la date de l'apposition de ladite marque. A Bordeaux, les poinçons de contrôle sont beaucoup plus petits que dans les autres villes et le nom de Bordeaux dans la plupart des cas ne figure que par la lettre B.

2. L'étain fin comportait environ 90 % d'étain pur plus pour les 10 % restant, du cuivre, du bismuth, de l'antimoine. L'étain commun comportait 15 à 20 % de plomb plus un peu d'antimoine et de bismuth.

3. Je remercie au passage M. Philippe Boucaud et M. Richard, grands collectionneurs, chez qui j'ai pu voir et apprendre beaucoup.

4. Nous rencontrons dans les textes et sur les poinçons le nom de Coustans orthographié avec un S ou un T comme dernière lettre. Nous employons ici l'orthographe la plus courante.

5. Baillie ou Bayle. S. Palay, sans son *Dictionnaire du Béarnais et du Gascon* (AD. G C 57), donne comme définition : huissier baillie, officier de justice seigneuriale, mandataire. Ce mot est tombé en désuétude par suppression de la fonction. Dans le Haut-Adour, il désigne encore les porteurs de cierges dans les cérémonies.



FIG. 3.



FIG. 4.



FIG. 5.

Mais revenons à Coustans avec cette découverte d'archive : « Supplique d'Antoine Coustans, bourgeois maître potier de la présente ville à M. le Lieutenant Général Conservateur des privilèges Royaux de l'Université de Bordeaux » :

« 1687... le suppliant ne comprend pas à quelle fin ses adversaires lui reprochent qu'il tient la boutique de sa mère, et se sert de la marque de feu Pierre Constans, son père ; si c'est pour amoindrir les dommages et intérêts que le suppliant leur demande, ils prennent fort mal leurs mesures ; le suppliant se fait l'honneur d'être dans la compagnie de sa mère et de se servir de ses armes et de son cachet. Ce qui se pratique toujours de donner à la mémoire des défunts quelque chose à leur avantage, ce que toutes sortes de personnes ne peuvent pas faire, particulièrement ceux qui ont le malheur de sortir d'une famille fugitive... »

Ainsi, à la mort de Pierre Coustans, sa veuve, Catherine Lupien, tient la boutique avec l'aide de son fils Antoine ⁷, et la production continue à être marquée P. Coustans.

Le deuxième fait inédit important, c'est l'existence de Pierre Coustans II, fils de Pierre I, dont M. Burguburu n'a pas eu la chance de trouver la trace. Dans une lettre du 11 octobre 1701, Catherine Lupien notifie qu'Anne Lande, sa belle-fille, est veuve de feu Pierre Coustans, son fils aîné ⁸.

Tout s'éclaire, le prénom du père donné au fils a créé la confusion ! De par ces faits, nous pouvons corriger l'attribution faite à Pierre Coustans I du plat du musée. Compte tenu de son poinçon de contrôle de Bordeaux pour l'étain fin année 1694, ce plat est l'œuvre de Pierre II ou de son frère Antoine, travaillant dans l'atelier de sa mère et qui utilisait, nous le savons maintenant, la marque de son père.

De P. Coustans I et II, nous n'avons pas encore trouvé ni les dates de leur naissance, ni celles de leur mort. Mais nous savons de P. Coustans I qu'il était mort au mariage de sa fille Marguerite, en 1676 ⁹, et que P. Coustans II était mort en 1702 ¹⁰. Antoine, lui, mourut célibataire en 1709 ¹¹. Par contre, nous connaissons la date de mariage de Pierre II et de Marguerite Coustans, sa sœur. Ils firent une double alliance. Marguerite épousa François Lande, maître apothicaire de Langon, et son frère Pierre épousa, la même année 1676, Anne Lande, sœur de François.

De P. Coustans II et Anne Lande, nous connaissons deux enfants :

- Catherine Coustans, née le 19 novembre 1677 (parrain Jean Lande, son grand-père) et
 - Antoine Coustans II, né le 21 octobre 1679 (parrain Antoine Coustans, son oncle).
- Exemple bien développé du goût des prénoms familiaux.

6. A.D. 6 E 108.

7. Situation prévue dans les statuts et privilèges des potiers d'étain.

8. Sac à Procès A.D. 4377.

9. A.M., registre des mariages Sainte-Colombe, GG 172, acte 16.

10. Factum du procès Coustans-Landé A.D. 4377.

11. Burguburu, « Un étain Bordelais du XVII^e au musée d'art ancien », *Revue historique de Bordeaux*, 1938, n° 2.

Nous ne savons rien de cet Antoine II. Par contre, sa sœur, Catherine Coustans, épouse de Durand Doumerc, est donnée comme unique héritière de son père, Pierre II, le 27 janvier 1709 dans un acte passé devant Maître Lenfume, notaire royal¹². Cet acte, une vente d'office, attribue au bénéfice de Joseph Taudin, Antoine Coustans, Jean Graves, et Daniel Perrinet, pour un cinquième chacun et Jean Begue et Pierre Sarrade pour l'autre cinquième, tous bourgeois et maîtres potiers d'étain de Bordeaux, les trois offices d'essayeurs, contrôleurs et marqueurs des ouvrages d'étain de la ville et faubourg de Bordeaux, pour la somme de 1.565 livres.

Avant la parution de l'édit du Roi de mai 1691, qui créa dans toutes les villes du royaume ces charges d'essayeur¹³, les potiers d'étain au sein de leur corporation nommaient deux bailles qui étaient chargés de veiller à l'application des statuts¹⁴, lesquels prévoyaient entre autre :

- Deux bailles seront élus tous les ans pour veiller aux contrevenants.
- Le chef d'œuvre de l'aspirant voulant accéder à la maîtrise sera fait sous la surveillance des deux bailles dans la maison de l'un d'eux.
- Ce sont les bailles qui choisissent l'objet à réaliser pour le chef d'œuvre.
- Tous les maîtres potiers d'étain travaillant dans le ressort du Parlement seront obligés de porter et remettre leurs marques en la présente ville dans les mains des bailles pour qu'elles soient inscrites sur une platine. Ils devront également donner leur nom, leur prénom et leur lieu de domicile.
- Il sera fait deux platines, une sera détenue par Monsieur le Procureur du Roy, l'autre par les bailles.
- Les maîtres ne pourront participer aux foires qu'en ayant préalablement averti les bailles qui doivent visiter leurs ouvrages.
- Les bailles peuvent visiter les maîtres de la ville, et du ressort du Parlement quand bon leur semble, mais une fois l'an au moins pour vérifier la qualité de l'étain. La marchandise des contrevenants sera saisie et rompue au profit de la confrérie et les contrevenants condamnés à trente livres d'amende.
- Les bailles qui seront employés à faire les visites hors de la présente ville auront pour leur vacation la somme de trois livres par jour aux dépens de la compagnie s'ils ne sont pas payés par les contrevenants.
- Aucun maître ni compagnon étainier ne pourront travailler dans une ville, un bourg ou un village qu'ils n'y soient domiciliés, qu'ils aient portés leurs poinçons sur les platines et que leurs ouvrages soient de bon et loyal étain, sous peine de trois cents livres d'amende et confiscation de chevaux, charettes et outils servant au métier, le tout payable un tiers au Roy, un tiers à l'hôpital, l'autre tiers à la confrérie.
- Aucune personne autre que les maîtres dudit métier ne pourront exposer à la vente des ouvrages d'étain sous peine de confiscation et de cent livres d'amende applicable comme ci-dessus.
- Aucun fripiers, regretiers, revendeurs ni autres ne pourront acheter ni faire acheter pour revendre, aucun vieil étain en vente public ni ailleurs, sous peine de dix livres d'amende applicable comme ci-dessus.

Nous voyons, dans ces textes, combien la corporation se protégeait des abus de toutes sortes en infligeant des amendes parfois très fortes, dont une partie revenait au Roi.

Malgré cela, Louis XIV, par son édit de 1691, renforce l'impôt, mais cette fois au détriment du potier d'étain qui devra payer 6 deniers par livre de métal ouvré. Cette mesure avait déjà été prise en 1674 et elle avait soulevé un tollé général, notamment en 1675 à Bordeaux, où une émeute fit plusieurs morts, alors que les traitants de la marque¹⁵ officiaient dans la boutique de Cigoigne, rue du Loup. Un attroupement se forma aux cris de « Vive le Roy sans gabelle », qui dégénéra en bagarre. La foule sonna le tocsin, et assiégea l'Hôtel de Ville, un des jurats, M. de Tarneau, fut tué¹⁶.

Il faut rappeler que l'étain, avant que se généralise l'usage de la faïence, avait une place prépondérante sur toutes les tables qui n'étaient pas dressées avec de l'argenterie. Si nous n'en

12. Vente d'office, A.D., 3 E 12675, 12694.

13. Imprimé, A.D., C 850.

14. Imprimé, A.D., C 1807.

15. Qui n'étaient pas encore des potiers d'étain.

16. A.M. Registre de la jurade année 1675.

trouvons plus que peu d'exemplaires, c'est qu'à l'inverse de la faïence, il avait une valeur intrinsèque. Le potier d'étain refondait le pichet ou le plat usagé de son client après en avoir pesé le métal, puis il vendait à ce même client un pichet ou un plat neuf qui pouvait affecter une modification dans sa forme, ce qui explique en partie la rareté des productions de la Renaissance et du XVII^e siècle. Sur facture, le potier décomptait le prix du vieil étain de son client¹⁷.

Plus près de nous, l'étain métal recherché pour la fabrication du bronze a été collecté par les ferrailleurs. Rares sont les belles pièces de cet artisanat qu'il nous soit permis d'admirer.

En voici quelques exemples, tous bordelais :

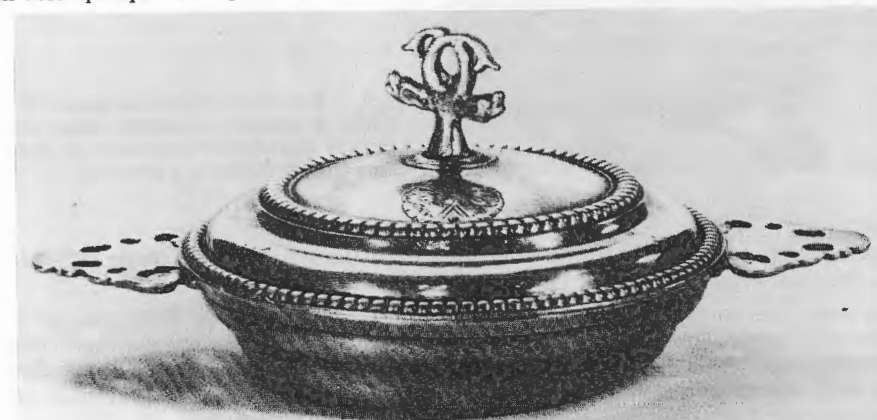


FIG. 6. — Ecuelle couverte à panse rentrée, oreilles découpées et ajourées, couvercle à toit plat présentant deux registres en étain uni séparés par une mouluration godronnée concentrique qui se répète en bordure. Prise du couvercle fixe figurant deux dauphins imbriqués dos à dos. Armoirie gravée sur la panse et le couvercle ; non identifiée. Poinçon de maître potier d'étain : Coustans, avec poinçon de contrôle et poinçon de qualité de métal identiques à ceux figurant sur le plat du musée (fig. 2). (Collection Richard).



FIG. 7. — Rare aiguière à mi-chemin entre le modèle à col plat et le modèle en casque. Nous ne connaissons pas un deuxième exemplaire de ce type, qui porte un poinçon de P. Coustans et un poinçon de propriétaire en haut du col, près de l'attache de l'anse. (Collection Richard).



FIG. 8. — Aiguière casque, modèle bordelais typique, avec des crochets ou croissants surmontant les godrons qui ornent le culot en alternance avec des points. Exemplaire au poinçon de Taudin, autre dynastie d'étaigniers bordelais. (Collection Boucaud).



FIG. 9. — Boîte à épices à double rabat avec compartiment à muscade au centre. Panse moulurée, pieds à enroulements, poinçon de maître à la tiare (fig. 5). (Collection Boucaud).

Tous les étains que nous venons de voir, fabriqués à Bordeaux entre la fin du xvii^e siècle et le début du xviii^e siècle, sont inspirés de l'orfèvrerie d'argent.

Ci-dessous, une suite de quatre pichets à vin conservés depuis le xviii^e siècle dans un domaine aux environs de Bordeaux. Ces pichets étaient les mesures d'avant le système métrique. Ils sont de forme identique et de contenances différentes avec des poinçons de potiers d'étain divers. Ce modèle de pichet est le modèle bordelais qui a été fabriqué également dans tous les petits centres alentour.



FIG. 10.

Chaque région de France a un pichet d'une ou deux formes qui lui est propre. Le pichet d'étain se dégage de toute inspiration d'orfèvrerie; il est une création originale du maître potier.

Particularités du pichet bordelais: *pied*, en quart de rond; *panse*, en tronc de cône renversé; *col*, étranglé; *gobelet*, très marqué, débordant largement le col; *couvercle*, toujours séparé en deux par un filet en relief joignant l'attache à la pointe du couvercle; *poncier*, à deux glands de chêne.

Cette étude s'insérant dans des recherches en cours sur la production des potiers d'étain en Aquitaine, nous remercions vivement toutes personnes qui accepteraient de nous communiquer des éléments à partir d'archives ou d'objets en étain conservés dans des fonds publics ou privés, particulièrement des poinçons aquitains. (B. Venot, 20, rue Notre-Dame, 33000 Bordeaux).

DEUX CROIX DE PROCESSION BORDELAISES

par Paul ROUDIÉ

Deux croix ont été acquises en même temps en 1979 chez un antiquaire bordelais. L'une a été donnée au Musée d'Aquitaine, où elle figure sous le n° 79-7-1, (fig. 1), l'autre est dans une collection privée (fig. 2).

Toutes deux sont faites de lames de laiton estampées clouées sur une âme de bois¹, et les extrémités de la hampe et des bras sont taillées en forme de fleurs de lys précédées de renflements symétriques. A l'intersection des deux pièces figure un carré. Elles ne sont cependant pas identiques.

Les dimensions de la première sont les suivantes: hauteur totale, 620 mm, hauteur de la croix proprement dite 435 mm, largeur totale 323 mm, les bras mesurant chacun 131 mm, tandis que la branche supérieure mesure 160 mm et la branche inférieure 215 mm, le carré d'intersection ayant 57 mm de côté.

Les proportions de la seconde sont nettement différentes, les quatre branches étant égales (160 mm) les fleurs de lys des extrémités plus larges, le carré d'intersection plus développé (75 mm de côté).

La première a conservé la douille qui permettait de la fixer sur un bâton, surmontée d'un pommeau. Sur chacune de ses faces sont plaquées cinq pièces de métal, une pour chaque branche et une pour le carré. Les côtés sont garnis chacun d'un long ruban de métal. Les pièces de métal sont fixées sur l'âme de bois par de petits clous de cuivre dont la tête forme une petite rose. Le décor estampé se présente ainsi: les fonds sont criblés; un grénétis suit les contours; sur les faces des branches, un décor végétal axé est traité de façon assez naturaliste, en particulier les petites fleurs; avant les fleurs de lys des extrémités, au centre de quadrilobes, des croix grecques sont inscrites dans un cercle, les lobes étant occupés par des couronnes; le carré d'intersection est décoré par un motif végétal axé et non centré analogue à celui des branches, mais plus gros; le ruban des côtés est orné de rosettes dans des losanges. Sur l'une des faces de la croix, à la partie supérieure, a été cloué sur le décor estampé un titulus fondu et il y a eu certainement un Christ également fondu: il a disparu mais les traces des clous qui le fixaient sont très visibles. Au revers, figure une Vierge à l'Enfant fondue sur un culot godronné et sous un petit dais. Elle est maintenue par des clous très grossiers.

Le décor estampé de la seconde croix comporte sur le carré d'intersection une croix grecque, donc un motif centré et pas seulement axé. Sur les branches se développent des motifs axés d'un type beaucoup plus nettement Renaissance que ceux de la croix n° 1: aux éléments végétaux, se mêlent des dauphins et des cornes d'abondance. Dans les quadrilobes les croix grecques sont d'un type différent que dans les quadrilobes de l'autre croix. Les rubans de métal qui garnissent les côtés n'ont comme décor que les têtes de clous en forme de fleurettes. Sur l'une des faces, des traces de clous montrent qu'il y eut autrefois un Christ rapporté surmonté du titulus. Il subsiste dans trois quadrilobes sur quatre des images fondues, d'ailleurs très grossières, des symboles des Évangélistes.

1. D'après un technicien du Musée d'Aquitaine, la partie verticale de la croix n° 1 est en hêtre, les bras étant en châtaignier et l'âme de la croix n° 2 est en ormeau.



FIG. 1. — Croix de procession. Musée d'Aquitaine (cliché J.-M. Arnaud, Musée d'Aquitaine).



FIG. 2. — Croix de procession. Collection particulière (cliché J.-M. Arnaud, Musée d'Aquitaine).

J'ai déjà signalé ailleurs ² que la fabrication de croix processionnelles fut une des occupations essentielles des ateliers d'orfèvres bordelais dans la première moitié du xvi^e siècle, puisque j'en ai dénombré soixante deux commandes entre 1510 et 1547, soit presque la totalité des contrats d'orfèvrerie retrouvés pour la période. M. Auzas ³ a fait la même remarque au sujet de la Bretagne. Paroisses, couvents, confréries voulaient absolument avoir une grande croix. Les plus riches se faisaient faire une croix d'argent et ce sont les prix-faits de ces pièces qui étaient passés devant notaire et que, par conséquent, l'on retrouve. Malheureusement, la valeur du métal a fait que la totalité de ces œuvres a disparu dans notre région. Il existe cependant à Londres, au British Museum, une croix d'argent qui porte le poinçon « BORD » et sort donc d'un atelier de notre ville. D'après le style de son décor, il est possible de la dater de la première moitié du xvi^e siècle. Elle a figuré à l'exposition *Bordeaux 2000 ans d'histoire* ⁴. Ce qui est très important, c'est qu'elle est du même type que ces croix de laiton sur âme de bois, conservées encore en assez grand nombre dans les églises, les musées

2. *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux, Bière-Sobodi, 1975, p. 476, 490, 492.

3. *L'orfèvrerie religieuse bretonne*, Paris, 1955.

4. *Catalogue*, 2^e édition, 1973, p. 314, reproduction p. 315.

ou les collections privées de Bordeaux et du Sud-Ouest, déjà repérées⁵, auxquelles viennent s'ajouter les deux que nous venons de présenter. Il paraît donc évident que ces œuvres de moindre prix étaient fabriquées à Bordeaux, et probablement dans les mêmes ateliers qui produisaient les croix d'argent. La différence de valeur faisait que la commande n'était pas passée devant notaire et qu'aucun poinçon n'était apposé sur les œuvres.

Pour en revenir aux croix qui font le sujet de cette note, nous hésitons d'autant moins à les attribuer à des artisans bordelais que nous pouvons les comparer de façon précise à d'autres.

Le décor estampé de la croix n° 1, celle du Musée d'Aquitaine, est extrêmement proche de celui qui orne la croix d'argent du British Museum, sûrement bordelaise, que l'on retrouve d'ailleurs sur deux croix de laiton, l'une conservée en l'église d'Abet, commune de Lahontan (Pyrénées-Atlantiques⁶), l'autre au Musée des Arts Décoratifs de Bordeaux, venant de l'église de Montagnier (Dordogne⁷). Le fait que de ces deux pièces, l'une se trouve en Béarn et l'autre ait été trouvée en Périgord, n'est pas un argument contre leur origine bordelaise, car les textes nous montrent que les ateliers d'orfèvres de notre ville diffusaient leur production bien au-delà des limites du Bordelais.

Un rapprochement encore plus probant peut être fait avec une croix que nous avons étudiée, il y a une vingtaine d'années, dans une collection privée. Les dimensions étaient les mêmes, le décor estampé identique et la Vierge fixée au revers semblable. Il est plus que probable que ces croix sont sorties du même atelier et même fort possible que les mêmes matrices et les mêmes moules aient été utilisés.

La croix n° 2, quant à elle, est presque la sœur de celle qui est conservée en l'église de Saint-Pierre-de-Mons, près de Langon, à ceci près que la branche inférieure de cette dernière est plus longue, ce qui n'exclut pas l'utilisation des mêmes matrices, car les motifs qui décorent les branches peuvent être répétés. Par ailleurs, elle est en bien meilleur état, ayant conservé en particulier sa douille, son pommeau et les figures fondues appliquées.

Reste la question de la datation. Elle est difficile, car il s'agit d'œuvres d'art semi-industriel plutôt qu'artisanal, le décor étant obtenu à partir de matrices et de moules dont la durée d'utilisation peut être longue. Il serait donc risqué d'avancer une chronologie précise. Ce qui est possible, c'est de situer à peu près la conception de ces décors. Celui de la croix du Musée d'Aquitaine est d'un type moins nettement Renaissance que celui de la croix n° 2 et devrait donc être antérieur. De toute façon, les matrices et moules qui ont servi pour l'une et l'autre remontent au XVI^e siècle et même à la première partie de ce siècle. Ce fut, nous l'avons vu, la grande époque de la production des croix processionnelles à Bordeaux et le culot à godrons de la Vierge n° 1, qui est du type le plus ancien, ne peut être du XV^e siècle.

5. Il en reste ou restait récemment dans des églises du Sud-Ouest quatre que nous croyons de fabrication bordelaise (à Saint-Pierre-de-Mons et Sainte-Hélène-de-Lalande en Gironde, à Bias-en-Born dans les Landes, à Lahontan dans les Pyrénées-Atlantiques). Six autres au moins ont été signalées au XIX^e siècle dans des édifices du culte, d'autres dans des collections privées. (L. DROUYN, *Croix de procession de cimetières et de carrefours*, Bordeaux, s.d.). La Société Archéologique en conserve une et le Musée des Arts Décoratifs six. Au total, nous en connaissons une vingtaine directement ou par des documents écrits ou figurés.

6. *L'art religieux en Pays Basque, Béarn et Bigorre*, Pau, Musée des Beaux-Arts, 1958, p. 24 et *Reliquaires et croix de procession du Béarn*, Pau, 1977, n° 1 et pl. I.

7. L. DROUYN, *op. cit.*, p. 8 et pl. VII.

COMPTES RENDUS DES SÉANCES DU GROUPE JULES-DELPIT

SÉANCE DU 24 JANVIER 1982

Le Dr CASTÉRA présente des lettres d'un jeune homme engagé en 1779 (voir p. 73).

M. ROUDIÉ analyse l'inventaire après décès de Jacques Millanges, fils de Simon Millanges (à paraître dans la *Revue du Livre*).

SÉANCE DU 27 FÉVRIER 1982

M. RÊCHE analyse et commente l'inventaire après décès de Jean Morel, propriétaire de l'hôtel sis 9, rue Poquelin-Molière (voir p. 71).

SÉANCE DU 27 MARS 1982

M. LIÉBEL étudie d'après un inventaire de 1445 inédit l'armement du château de Calan, près de Dijon, appartenant à la famille de Laigle, où le duc de Bourgogne fit porter en 1357 puis en 1430 un grand nombre d'armes variées, canons, espingoles, arbalètes à tour, etc. M. Liébel ne se contente pas d'énumérer ces différentes pièces mais il en donne les caractéristiques.

SÉANCE DU 24 AVRIL 1982

Le Dr CASTÉRA présente un important dossier tiré de ses archives familiales concernant les démêlés opposant à la fin du XVIII^e siècle les habitants de Mant (Landes) à la baronne de Monget. Celle-ci voulut faire revivre des droits féodaux remontant à 1496 et exiger le paiement annuel d'une redevance pour les coupes de tuye sur un tènement appelé Baillé. Le procès commencé en 1757 devant le Parlement de Bordeaux durait encore en 1790 avec toutes les sortes de péripéties et rebondissements habituels en des affaires de ce genre. Les huit principaux habitants de Mant furent condamnés en 1777 à payer la somme exorbitante de 50.363 livres 5 sols 1 denier comprenant les dépens. Il fut fait appel. Il semble qu'il y ait eu collusion des nobles de robe contre les manants, le mari de M^{me} de Monget étant conseiller au Parlement de Pau.

M. DIZEST, seigneur de Brassempouy, Samadet, Mant et Monségur voulut, lui aussi, faire valoir des droits sur la communauté de Mant en 1786, mais une délégation ayant fait valoir auprès du seigneur que ces droits prétendus étaient inconnus de la communauté et n'avaient jamais été exigés, M. Dizest renonça à ses prétentions.

SÉANCE DU 22 MAI 1982

M. ROUDIÉ présente le journal, en grande partie inédit, d'un voyage fait en 1638, de Toulouse à Amboise en passant par Bordeaux, par un jeune homme nommé Léon Godefroy. Il insiste en particulier sur la description de Bordeaux (ce document sera publié ultérieurement).

M^{me} MULLER expose comment les Filles de la Charité s'installèrent à Bordeaux en 1867-1868

SÉANCE DU 26 JUIN 1982

M. ROUDIÉ évoque la mémoire du D^r LASSERRE et le rôle qu'il a joué au groupe Jules-Delpit.

M^{me} LACQUE-LABARTHE présente et commente l'inventaire après décès du conseiller Duplessy, fils de l'architecte Pierre Michel Duplessy (voir p. 87). A l'issue de cette communication, les propriétaires de l'immeubles, qui occupe en partie l'emplacement du jardin de l'hôtel Duplessy, ont permis aux membres du groupe de visiter la fontaine qui est le seul reste de ces aménagements.

SÉANCE DU 23 OCTOBRE 1982

M. COUDROY DE LILLE présente et commente le cahier de cours d'un élève de l'école d'hydrographie de Bordeaux du XVIII^e siècle (voir p. 81).

SÉANCE DU 27 NOVEMBRE 1982

M. COUSTET étudie des immeubles bordelais qu'il attribue à Victor Louis (voir p. 101).

SÉANCE DU 18 DÉCEMBRE 1982

M^{me} BERCÉ présente un supplément illustré à un journal de la monarchie de juillet représentant un certain nombre de personnalités contemporaines et de monuments.

M^{me} THÉRON présente le testament de Monseigneur de Gourgue, évêque de Bazas (voir p. 75).

L'HÔTEL MOREL CONSTRUIT SUR LE JEU DE PAUME OÙ JOUA MOLIERE

par Albert RÈCHE

L'inventaire après décès, le 7 juin 1778, de Jean Morel, receveur des tailles pour le Condomois et le Bazadais est un document important (M^e Chalu, notaire) d'une part parce que, particulièrement minutieux et détaillé, il est en quelque sorte une véritable « photographie » de l'hôtel situé 9, rue Poquelin-Molière, ainsi que du domaine de Canolle, aujourd'hui inclus dans l'ensemble hospitalier Pellegrin-Canolle-Tondu ; d'autre part parce qu'il a permis d'identifier le personnage pour lequel a été construite cette belle demeure du centre de Bordeaux connue, on ne sait trop pourquoi, sous le nom d'hôtel Monméjean et qui avait été datée de la fin du XVII^e siècle.

En effet, dans cet inventaire, effectué du 20 juillet 1778 au 6 mai 1779, figure parmi de nombreux papiers de famille, un contrat d'échange en date du 20 septembre 1729 par devant Grégoire, notaire, et par lequel « sieur Hyacinthe Barberin donna en échange à Monsieur Morel l'emplacement sur lequel est actuellement bâti le présente hôtel en contre-échange de maison rue de la Devise ».

Le Morel en question n'est autre que le père de J. Morel, décédé en 1778. Lui-même receveur des tailles et conseiller du roi, il a fait construire sur le terrain de H. Barberin l'hôtel qu'il va occuper dès 1730. Comme eut l'occasion de le faire remarquer le professeur Pariset, qui avait daté cet immeuble de 1690-1700, ce document confirme le propos tenu par Tourny, se plaignant de voir les architectes bordelais construire « dans le style ancien »...

Cet inventaire offre un autre intérêt, historique celui-ci, car il permet de situer, enfin, l'emplacement longtemps controversé, du jeu de paume dans lequel Molière a joué durant l'été de 1656.

Dans son « Histoire des jeux de paume bordelais », Albert de Luze avait fort bien démontré qu'il s'agissait, non point comme certains l'avaient cru, du jeu de paume d'Ibarrola, mais bien de celui que Nicolas Barberin avait fait construire en 1616. Utilisé fréquemment pour des représentations de spectacles divers (comédie, opéra, course de taureaux), le jeu de Barberin était détruit par un incendie (dont on conserve le procès-verbal) en juillet 1716. Toutefois, A. de Luze le situait entre les rues de Grassi et du Temple, c'est-à-dire là où se trouvent, de nos jours, les bâtiments de la Régie du gaz.

Or, l'inventaire de 1778 apporte la preuve qu'en réalité le jeu de paume de Barberin était plus loin, 9, rue Poquelin-Molière, sur l'emplacement de l'hôtel Morel. Resté nu après l'incendie de 1716, le terrain a été cédé à Jean Morel père, par Hyacinthe Barberin, petit-fils de Nicolas. L'acte d'échange du 20 septembre 1727 (et non de 1729, le scribe de l'inventaire ayant commis une erreur) le prouve : il indique que Barberin a, ce jour, « baillé et délaissé à Morel... un grand emplacement qui composait autres fois une maison où était auparavant un jeu de paulme qui a depuis servy de lieu de spectacle pour l'opéra et la comédie et une autre portion de maison attenant qui sont maintenant en mazure qui restent de l'incendie arrivé en l'année 1716 ».

Cet acte ne se contente pas de préciser le lieu, en vain recherché depuis plus de cent ans, où se trouvait la salle qui accueillit Molière et la troupe des comédiens du prince de Conti. Il apporte une autre correction à l'étude d'A. de Luze sur les jeux de paume bordelais, car cet historien avait cru déceler la présence de l'un d'entre eux rue Castillon. Il s'appuyait, pour cela, sur une simple mention dans un acte du 16 février 1623 concernant une maison de M. de Gascq sise dans cette rue et

« confrontant par derrière au jeu de paume bâti à neuf ». Il suffit de regarder maintenant un plan pour s'apercevoir que le jeu de paume en question n'est autre que celui de Barberin construit sept ans plus tôt et dont l'extrémité nord est, d'après l'acte de 1727, « mitoyenne du jardin de M. de Gascoq », rue Castillon.

Outre son intérêt historique, cet inventaire offre l'occasion de prendre connaissance de la comptabilité du receveur des tailles — dont les bureaux occupaient l'aile droite de l'hôtel — du nombre des prêts effectués par celui-ci à maintes personnalités de la région, mais encore de l'importance du mobilier et de la décoration de cette riche demeure de la rue Poquelin-Molière décrite en détail avec sa trentaine de pièces. Sans compter la remise avec son cabriolet et son vis-à-vis « peint en vert, garni de velours d'Utrecht cramoisi », les caves emplies de vingt-six barriques de vins de Canolle, de Sauternes et de Jurançon ainsi que de quelque sept cents bouteilles de Saint-Emilion, Malaga, Madère et Malvoisie (pas un flacon d'armagnac chez ce receveur des tailles du Condomois !). Quatre pages détaillent encore le vestiaire de Jean Morel, quatre autres, le linge de maison — de célibataire ! — avec 130 paires de draps, plus de 830 serviettes en tous genres...

Il faut noter l'importance de la bibliothèque — 1189 volumes — et le choix des ouvrages qui témoignent du goût de ce vrai fils du « siècle des lumières » : peu d'ouvrages religieux, mais en revanche les dix-sept volumes de l'*Encyclopédie* de Diderot, le *Dictionnaire* de Bayle, les œuvres de J.-J. Rousseau et Voltaire, Molière et Racine, Rabelais et Marot, Scarron et Destouches, Boileau et Bussy-Rabutin, l'*Esprit des Lois* et les *Lettres persanes*, la *Princesse de Clèves* et *Don Quichotte* en espagnol, les *Mille et une nuits* et les *Contes* de La Fontaine, l'*Arioste* et le *Paradis perdu*, beaucoup de livres d'histoire et de mémoires fort bien choisis, ouvrages de droit, traités de commerce, d'agriculture, de médecine et de chimie (il y a même un traité de chiromancie), des auteurs classiques, latins et grecs, pas mal d'ouvrages sur les voyages et l'art.

A remarquer encore que, dans l'hôtel Morel, si l'on trouve peu de tableaux, en dehors d'un portait à l'huile du comte de Toulouse et de petits tableaux dans la bibliothèque (représentant « différentes espèces d'oiseaux »), il y a, en revanche, des estampes dont quatre de Vernet (ports de Marseille et de Toulon) et nombre de tapisseries d'Aubusson — dont quatre verdure et une importante pièce, historiée, en sept parties d'une vingtaine de mètres — trois tapisseries flamandes, quatre de Pergame et une autre tenture en Aubusson à personnages, d'une dimension identique.

SÉJOUR A L'ILE DE RÉ EN 1779 D'UN ENGAGÉ VOLONTAIRE CANONNIER DE LA MARINE

par le Docteur L.-R. CASTÉRA

Un de mes aïeux, cadet, s'est enrôlé en 1779. Quatre lettres adressées à son père nous révèlent ses états d'âme, ses remords, et les projets de campagne de la flotte.

Cinq ans après le début du règne de Louis XVI, voici comment se présentait pour un jeune paysan la réalité de la vie et sa vision de l'avenir dans un coin de Chalosse en Sénéchaussée des Lannes, à la limite du Béarn. La terre était lourde, argileuse, abondant en cailloux roulés, demandant beaucoup d'efforts et d'engrais. Or, la thuyè utilisée pour la litière des animaux et devenant ensuite un engrais animal indispensable, venait à manquer. La population de Mant était aigrie contre la noblesse de robe. Un procès très long et très onéreux au sujet des landes de Baillée qui fournissait la thuyè venait d'être perdu et la communauté était condamnée à payer plus de cinquante mille livres de dépens. La population était divisée en deux clans. Ce jeune homme, appelé Petit Jean, avait un oncle aux îles. Déjà, la magie des paradis lointains, Saint-Domingue, le faisait rêver de vie plus facile. Le droit d'aînesse lui interdisait de devenir un jour le maître de la maison familiale. Un jour de marché à Hagetemaù, il se laissa prendre aux beaux discours d'un sergent recruteur du corps des fusiliers de la Marine. Il quitta la maison natale (vienne ferme, prébende de l'Abbaye de Pontaut) dans la nuit du mois de février en se cachant comme un voleur. Ce qu'il était réellement. La honte que j'ai ressentie en lisant ses aveux dans ses lettres m'a fait retarder longtemps leur publication. Elles sont intéressantes et c'est ce qui m'a fait revenir sur mes scrupules, car je crois qu'il a expié et fut pardonné.

Ses parents furent non seulement inquiets lorsqu'ils constatèrent l'absence de leur fils, mais encore plus indignés lorsqu'ils se rendirent compte qu'il avait pris de l'or et de l'argent dans le bas de laine.

En mars 1779, le facteur (à l'époque, c'était un planton venant de faire à pied six lieues depuis Saint-Sever) leur porta une lettre arrivant de l'île de Ré. Il réclama le port : 15 sols. Cette somme, trois quarts d'une livre, fut ressentie par le père comme un nouveau coup au cœur, car il était avare comme tout paysan. Il paya, car il allait savoir ce qu'était devenu ce mauvais fils.

La lettre portait la marque postale de « l'Isle de Rhé » avec deux fleurs de lis. Datée du 13 mars 1779, elle est écrite de la main de Petit Jean, dans un langage mêlé de français et de gascon, d'une orthographe phonétique difficile à déchiffrer. C'est un mélange de pathos et de redites. Vu l'indigence de ce texte, ainsi que celui des lettres suivantes, nous les résumerons et ne reproduirons textuellement que les phrases essentielles.

Voici : « Je vous demande pardon de ce que je vous ai quittés sans rien dire, ni à vous, ni à personne... Je vous demande pardon à vous mon cher père et ma chère mère et à toute la famille, mes oncles et mes frères de ce que j'ai pris dans votre maison en or et en argent... je me prosterne à genoux... » Je vous demande pardon est répété cinq fois. Il dit qu'il est à l'île de Ré et qu'il va partir le 18 du mois de mars pour le Cap François. Il est en bonne santé. Après avoir signé, il ajoute qu'il va partir pour faire dix huit cent cinquante lieues sur l'eau (distance qui fait 3995 milles marins et paraît correcte) et qu'il écrira quand il sera arrivé. Il écrit : « Je sais bien que je vous ai pris de l'or et de l'argent, mais je ne l'ai pas encore mal employé. Souvenez-vous de moi, je me souviendrai de vous. »

La seconde lettre du 17 août 1779 accuse réception d'une lettre de son père datée du 30 juillet. Il dit avoir écrit trois lettres dont une du 26 mars et une du 26 juin. Il est dans un dépôt de son régiment et doit aller le rejoindre à Port-au-Prince. Il constate que son père lui a pardonné de bon cœur tout ce qu'il a fait. Il avait demandé dans la lettre précédente qu'on lui envoie de l'argent, mais il prévoit qu'il n'aura pas le temps de le recevoir, car il doit embarquer dans huit jours. Il raconte qu'après avoir été embarqué le 26 mars, les Anglais les ont obligés à retourner à l'île de Ré où il a débarqué le 10 juin.

Il reconnaît ses torts d'avoir pris de l'argent et d'avoir quitté ses parents sans raison, « je suis bien fâché de vous avoir donné du chagrin, dit-il, mais j'en ai bien aussi parce que je l'ai mérité ».

Son père lui ayant reproché son style : « qu'il n'avait pas bien mis les mots comme il faut » il répond : « Vous savez bien que je n'ai jamais écrit comme il faut, et encore quand j'ai écrit le 26 de juin, j'étais à l'hôpital, dont il y a huit jours que je suis sorti ». (Il a dû être hospitalisé du 26 juin au 18 août). Il est en bonne santé et souhaite que ses parents le soient aussi. C'est là qu'il nous apprend qu'il est parti d'Hagetmau avec un nommé Pédeutour, canonnier comme lui. Ce dernier est parti embarqué sur une frégate pour aller rejoindre le Comte d'Estaing. Petit Jean est tombé malade alors qu'il faisait l'exercice du canon et a été hospitalisé. Pédeutour était parti quand une lettre de son père est arrivée et ne lui a pas été remise. Il ne sait pas ce que Pédeutour est devenu. Il envoie ses compliments à Jeanton de Pichon, à son oncle de Couèche et à toute la famille. Il demande qu'on ne lui écrive pas, parce qu'il ne sait pas combien de temps il va rester à l'île de Ré. Il écrira quand il sera arrivé dans les îles. Son père lui ayant demandé combien il y a de Bordeaux à l'île de Ré, il dit être arrivé au bout de deux jours et une nuit.

Troisième lettre du 5 décembre 1779. Après ses souhaits de bonne santé, il remercie ses parents de lui avoir pardonné ses torts et d'avoir toujours la même bonté qu'ils lui avaient témoignée dans leur dernière lettre du 30 juillet. Il avoue son cafard : « J'y suis, il m'y faut rester ; ce n'est pas vous qui m'y avez mis, c'est moi-même qui m'y suis mis et je veux m'en sortir. Il est vrai que vous m'avez marqué, que si vous aviez la commodité de m'en tirer, vous m'en auriez tiré, mais je vois que vos affaires ne le permettent pas. » Ceci est une allusion à la possibilité de recourir aux tribunaux pour faire résilier l'engagement ; Petit Jean ne devait pas encore avoir atteint l'âge de 25 ans, l'âge légal de la majorité. Son père, premier jurat, avait de grandes difficultés à collecter le montant d'une très forte amende que devait verser la communauté de Mant.

Il annonce qu'il est à présent dans les volontaires de l'Afrique. C'est un corps qui a été formé le 1^{er} novembre 1779 pour aller au Sénégal. Il espère y finir son temps et « peut-être, dit-il, huit ans ne me sembleront pas aussi longs que quatre dans la colonie (Saint-Domingue), en attendant ». L'île de Saint-Louis du Sénégal, les forts et les comptoirs avaient été repris aux Anglais le 31 janvier 1779.

En post-cryptum, il demande qu'on lui fasse connaître où se trouve son oncle qui est parti pour les îles. Il donne son adresse : volontaire de l'Afrique, compagnie de Gantine (Gâtinais).

Quatrième lettre, 2 mars 1780. Elle est longue : quatre pages d'une écriture appliquée et suivant des lignes régulières. Elle répond à une lettre de son père du 19 février, qui lui a appris la maladie de ses deux frères et le décès de parents ou de voisins. Il répond par de pieuses paroles de consolation : « Ceux qui sont décédés, Dieu les placera au rang des élus et prions le Sauveur tout puissant qu'il nous fasse miséricorde. » Il avoue son remords d'avoir quitté ses parents et il a du chagrin, et il reconnaît que s'il avait suivi l'exemple de ses parents, il ne se serait pas engagé, « mais à présent, cela est fait et il faut se consoler de tout ça puisque nous y sommes ».

Il demande des nouvelles de l'affaire de la communauté de Mant avec le baron de Monget ; il dit qu'il est canonnier et ajoute : « Comme il y a une grande guerre entre les Français et les Anglais, j'y suis déjà été en course pour les combattre... les Français ont fait une prise de douze bâtiments de ligne et ont capturé le fils du roi d'Angleterre. » Ceci nous semble avoir été un fait d'armes imaginé pour maintenir le moral des soldats bien isolés dans l'île de Ré. Il va partir ainsi que tous ses camarades pour rejoindre le Comte d'Estaing à Brest. Il est toujours dans les volontaires de l'Afrique et dans la même compagnie.

Il prie qu'on lui envoie quelques sous pour embarquer, « ne serait-ce que six ou douze livres, vous me donnerez la vie... Je sais bien que vos affaires ne le permettent pas, ni moi, je ne le mérite... Je suis votre très humble et très obéissant serviteur de tout mon cœur, votre fils ». En post-scriptum, il adresse ses compliments à tous les membres de la famille et en particulier à celle de son oncle Couèche. « Je vous prie de me répondre de ce que je vous demande. »

Par la suite, la famille n'a plus reçu aucune nouvelle de lui. Embarqué sur un navire dont nous ignorons le nom, Petit Jean devait rejoindre l'escadre du Comte d'Estaing à Brest, et de là, rejoindre le régiment du Gâtinais qui se trouvait en 1780 au Cap François.

Ce régiment avec celui de Touraine, sous les ordres du Marquis de Saint-Simon, vint renforcer l'armée de Rochambeau dans la baie de Chesapeake. L'amiral de Grasse, le 30 août 1781, entra dans la baie de Chesapeake et y débarqua trois mille hommes de troupe fournis par Saint-Domingue.

Quoiqu'il en soit, Petit Jean, canonnier et non fusilier, a dû périr lors d'un combat naval sur sa frégate.

C'était une tête un peu folle, témoignant d'un bon cœur, ses remords le prouvent. Que le Sauveur tout puissant lui ait accordé miséricorde, comme il nous en priait.

TESTAMENT DE MONSEIGNEUR JACQUES JOSEPH DE GOURGUE, ÉVÊQUE DE BAZAS (1684-1724)

Document transcrit et présenté par Bernard THÉRON

Jacques Joseph de Gourgue, fils de Jean Jacques de Gourgue, président à mortier au Parlement de Bordeaux, et de Marie l'Archer de Bojacourt, est né à Bordeaux, le 16 novembre 1646 et a été baptisé le 19 décembre, en l'église Saint-André ¹.

Ordonné prêtre, docteur en théologie de la faculté de Paris, il reçut la consécration épiscopale dans l'église des Jésuites de la rue Saint-Antoine, à Paris, en 1684. Nommé évêque de Bazas la même année, il ne prit possession de son siège qu'en 1693, en raison des différends opposant la cour de Rome et celle de France.

Etant dans l'hôtel de Gourgue, rue de Gourgue ², à Bordeaux, il dicta son testament le 7 mai 1724. Il mourut le 9 septembre de la même année; son corps fut transporté dans le château épiscopal de Bazas où il resta exposé pendant 48 heures; il fut enseveli le 13 dans la cathédrale au-dessous du trône qui est dans le chœur du côté de l'évangile ³.

7 mai 1724 (A.D.Gironde 3 E 14974) ⁴

« Au nom de Dieu soit, sachent tous que aujourd'hui septième du mois de may mil sept cent vingt quatre avant midy pardevant le notaire royal à Bordeaux soussigné, feut présent illustrissime révérendissime Monseigneur Jacques Joseph de Gourgue conseiller du roy en ses conseils seigneur évêque de Bazas, estant de présent à Bordeaux dans l'hôtel de Gourgue rue de Gourgue paroisse Saint Eloi, lequel estant indisposé, en ses bon sens, mémoire et entendement et voulant prévenir les accidens quy pourroient survenir, a vouleu faire son testament et disposition de dernière volonté comme suit. Premièrement après avoir recommandé son âme à dieu, luy avoir demandé les lumières nécessaires pour disposer chrétiennement des biens qu'il luy a pleu donner, à la sainte trinité, à Jésus Christ notre rédempteur, à la très Sainte Vierge sa mère qu'il a toujours reconnue pour sa protectrice et à Saint Joseph son patron, déclare ledit seigneur testateur vouloir mourir dans la religion catholique apostolique romaine suivant l'exemple de ses ancêtres, hors laquelle il ny a point de salut, pour reconoitre la grace et l'honneur que Dieu luy a fait de l'appeler au sacerdoce de son divin fils et au caractère de l'épiscopat pour la conduite du diocèse de Bazas que ledit seigneur avoit trouvé en assez mauvais estat pour le spirituel et le temporel, auxquels ledit seigneur avoit donné tous ses soins pour le rétablir, ayant creu que pour y réussir il faloit commencer par l'establissement d'un séminaire dont il a confié la conduite aux pères bernabittes quy s'en sont bien acquittés jusques à présent, pour la batisse duquel ledit seigneur a contribué autant qu'il luy a esté possible ayant fait plusieurs dons considérables et au cas que la chapelle quy doit estre bâtie sur l'aile à côté du pavillon où elle est à présent ne soit faite durant le vivant dudit seigneur testateur, icelluy seigneur testateur donne et lègue au séminaire la somme de mille livres une fois payée pour être employée à eyder à construire et batir ladite chapelle sans intérêt jusqu'au dit temps.

1. A.M. de Bordeaux, GG 30 - Paroisse Saint-André (1644-1648).

2. Actuellement rue Pierre de Coubertin, près du marché Victor-Hugo.

3. A.M. de Bazas, GG 12 (1700-1724).

4. Sous la même cote se trouve l'inventaire après décès dressé à partir du 11 septembre 1724.

« Veut ledit seigneur testateur qu'après son décès et lorsque notre seigneur aura disposé de son ame son corps soit inhumé, porté et ensevely dans l'église cathédrale de Bazas et dans le lieu ordinaire où ont esté ensevelis ses prédécesseurs éveques de Bazas. Veut aussi ledit testateur que son cœur soit porté dans l'église des carmes déchaussés du Virou⁵ fondée par feu Monseigneur le président de Gourgue son père, auquel ledit seigneur testateur a donné en plusieurs fois la somme de quatre mil livres pour achever ledit bâtiment suivant l'antien dessein à la charge par lesd. R.P. du Désert de dire à perpétuité trois messes par semaine pour le repos de l'âme dudit seigneur testateur et de celles de sa famille, outre celles que ledit seigneur testateur a fondé tous les premiers vendredis des mois de chaque année, pour le fonds desquelles ledit seigneur testateur a payé auxdits religieux la somme de trois cens livres le vingt huit octobre 1704. Veut et entend ledit seigneur testateur que son décès arrivé il soit dit deux cens messe à dix sols par messe dans les églises que ses exécuteurs testamentaires trouveront appropos. Donne et lègue ledit seigneur testateur aux capucins de Bazas cent livres pour dire cent messes, aux cordeliers de Bazas cinquante livres pour dire cinquante messes. Donne et lègue ledit seigneur testateur aux religieuses de Bazas cinquante livres pour dire une messe le jour de son décès et à la fin de chaque année à perpétuité, donne et lègue ledit seigneur testateur aux religieuses de Langon les deux cens livres qu'elles lui doivent à la charge de faire dire une grande messe au jour de son décès et à la fin de chaque année à perpétuité. Donne et lègue ledit seigneur testateur aux prieurés de La Solière⁶ et de Cambes⁷ cent livres à chaque église principale une fois payée, déclarant led. seigneur testateur avoir donné et remis aux dites églises aussi bien qu'à celle de la mance épiscopale des ornemens pour servir dans lesdites églises. Donne et lègue led. seigneur testateur aux pauvres des églises dépendantes de Saint Crapazy d'Agen a concurrence de la somme de quatre cent livres et autant aux pauvres du prieuré de Moutierneuf a prandre sur ce qu'y ce trouvera deu audit seigneur testateur de ses revenus ou pantions des prieurés de Saint Crapazy d'Agen et de Moutierneuf. Donne et lègue led. seigneur testateur aux pauvres honteux de Bazas la maison aluy appartenante située dans la ville de Bazas rue Bragous, sur laquelle ledit seigneur testateur doit encore la somme de quatre cent livres laquelle il charge son héritier de payer, pour les loyers en provenans estre employés à l'entretien desdits pauvres, voulant que lesdits sieurs Meillan et Gauvan puissent la prandre, sy bon leur semble, a loyer pour y faire leur résidence, soubz quatre vingt dix livres de loyer annuellement sans qu'on puisse leur augementer ledit loyer pour quelque cauze ny prétexte que ce soit. Donne et lègue ledit seigneur testateur à l'église cathédrale Saint Jean de Bazas, outre ce qu'il a donné pour la construction du jubé, chayre et pour la réparation de l'église, avec l'ornement complet de damas blanc couvert de galon d'or, les six chandeliers de vermeil doré avec la croix aussy de vermeil doré qu'y appartiennent aud. seigneur testateur, une chasuble avec son étolle, manipule, bource et voile en broderie d'or et d'argent à deux rends blanc et rouge, à la charge par led. chapitre de célébrer une grande messe ou assistera tout le chapitre à perpétuité à chaque jour de l'an du décès dud. seigneur testateur; comme aussy donne et lègue led. seigneur testateur aud. chapitre de Bazas la somme de mil livres à la charge par led. chapitre de dire une grande messe annuellement et a perpétuité pour le repos de l'âme de feu M. l'Abbé de Gourgne archidiacre de Bazas son neveu chaque jour vingt septième juillet de chaque année. Déclarant led. seigneur testateur avoir cy devant donné et payé à l'hôpital Saint Anthoine de Bazas trois mil livres pour l'entretien de la troisième sœur de la charité que led. seigneur testateur a étably dans led. hôpital voulant led. seigneur testateur qu'en cas que cet établissement des trois sœurs de la Charité ne subsistat pas, par la mauvaise conduite des administrateurs ou quelque autre raison que ce puisse estre, que lesd. trois mil livres reviennent a son séminaire de Bazas auquel dans ce cas il fait don et legs de lad. somme de trois mil livres à la charge par led. séminaire d'entretenir un curé dud. diocèse qui ayant bien servy led. diocèse sera hors d'état dy continuer ses services et, à défaut de curé, tel séminariste enfant du diocèse qui ne pourra payer sa pension, aux choix des seigneurs évêques de Bazas successeurs dud. seigneur testateur. Déclarant aussi led. seigneur testateur avoir cy devant donné et payé à l'hôpital de la Réolle pour l'entretien de la troisième sœur de la charité des trois qu'il y a estably la somme de trois mil livres, voulant aussy led. seigneur testateur qu'en cas que lesd.

5. Le Désert du Virou, sur la paroisse de Saint-Girons, en Blayais, a été établi en 1638 par Marie du Vigneau et Jacques de Gourgue. Voir : « Abbayes et couvents du Blayais », dans *Les Cahiers du Vitrezaïs*, 1982, p. 103 à 111.

6. La Saulière. Sainte-Madeleine. Prieuré des Augustins de l'Artige, uni aux Jésuites, diocèse de Limoges, aujourd'hui Tulle, commune Ussac, canton et arrondissement de Brive. (Dom. Cottineau, *Répertoire des Abbayes et Prieurés*, t. 2, p. 2957).

7. Saint-Christophe-de-Cambes, à Pujols, canton de Villeneuve-sur-Lot, en Lot-et-Garonne, prieuré de la Chaise-Dieu. Voir A.D. Gironde, G 817, fol. 20 : procuration de Jacques Joseph de Gourgue, évêque de Bazas pour prendre possession en son nom du prieuré de Cambes, 1709.

sœurs de la charité en sortissent lesd. trois mil livres reviennent au chapitre de La Réolle, auquel dans ce cas il en fait don et legs à la charge par led. chapitre de La Réolle de dire une grande messe pour le repos de l'âme dud. seigneur testateur chaque année à perpétuité. Déclare pareillement led. seigneur testateur avoir donné et payé aux directeurs et administrateurs de l'hôpital de Casteljalous la somme de trois mil livres pour partie de l'établissement de trois sœurs de la Charité dans led. hôpital et, en cas que l'établissement ne puisse s'en faire, led. seigneur testateur veut et entend que la susd. somme de trois mil livres revienne en faveur des filles de l'enfant Jésus établies dans lad. ville de Casteljalous de laquelle led. seigneur testateur leur en fait don et legs, à la charge de faire dire une grande messe pour le repos et le salut de l'âme dud. seigneur testateur chaque année et à perpétuité, sans qu'on puisse divertir le fonds a autre uzage. Donne et lègue led. seigneur testateur à l'église de Saint Crapazy entre deux mers la somme de ving cinq livres de rente au capital de cinq cents livres à prendre sur le revenu de la maison noble dud. seigneur testateur située dans ladite paroisse, pour estre employée lad. somme de ving cinq livres annuellement pour l'entretien de la lampe devant le saint sacrement, et pour dire une messe tous les premiers jeudis du mois annuellement et à perpétuité, de laquelle somme l'héritier dud. seigneur testateur pourra ce libérer quand bon lui samblera, en employant lad. somme de cinq cens livres du capital en fonds ou rente constituée qu'y puisse produire ving cinq livres annuellement. Donne et lègue led. seigneur testateur à la chapelle de Saint Pardon paroisse de Vayres la somme de quinze cens livres dont fue Madame de Gourgue luy avoit fait présent par son testament à la charge par le sieur curé de Vayres et s'il ne le peut par son vicaire, aux choix du seigneur de Vayres, de dire deux messes chaque mois et à perpétuité dans lad. chapelle à raison de dix sols chacune, le surplus de la rente desd. quinze cent livres voulant estre distribués aux pauvres du prieuré de Saint Pardon et de Vayres par les soins desd. seigneur et curé dud. Vayres le tout pour et a l'intantion de lad. fue dame de Gourgue, de toute la famille et pour l'expiration des pèches dud. seigneur testateur. Donne et lègue led. seigneur testateur à l'œuvre de la fabrique Saint Eloi de Bordeaux, en faveur de la confrérie notre dame des agonizans, la somme de trois cens livres et la plus belle aube dud. seigneur testateur qui ce trouvera au jour de son décès, à la charge par ladite fabrique de faire dire une grande messe annuellement et à perpétuité pendant l'octave des agonizans pour le repos et le salut de son âme et de toute sa famille, a la charge par les ouvriers de faire advertir la famille de Gourgue établie a Bordeaux du jour et heure quelle ce dira. Donne et lègue led. seigneur testateur à la confrérie du cœur de Jésus, qu'il a établie à Bazas, une aube des plus belles de celles qui resteront aud. seigneur testateur, recommandant son âme aux prières desd. confrères. Donne et lègue led. seigneur testateur aux pères jésuites du noviciat de Bordeaux le rochet de point de France appartenant audit seigneur testateur. Donne et lègue led. seigneur testateur au chapitre de l'église collégiale Saint Crapazy de la ville d'Agen, dont il a été prieur, la somme de quatre mil livres une fois payée, à la charge par led. chapitre de dire une messe haute où tout le chapitre assistera à pareil jour de son décès chaque année et à perpétuité. Prie led. seigneur testateur madame la présidente de Gourgue sa belle sœur de continuer au Révérend père de Gourgue son frère lesd. trois cent trente trois livres six solz huit deniers pour le tiers de celle de mil livres de pantion annuelle et viagère qui luy est faite pour ses besoins sur sa simple quittance, sans que le supérieur de la maison professe ou autres puissent les divertir ailleurs ny l'exiger de Madame de Gourgue. Prie led. seigneur testateur le révérend père de Gourgue d'agréer la croix des reliques que led. seigneur testateur porte ordinairement pour une marque de son amitié et de sa considération. Donne et lègue aussi au R.P. jésuites de la maison professe sa belle chasuble et son pluvial à condition qu'on laissera led. Révérend père de Gourgue sa vie durand dans lad. maison et qu'il ce souviendront de luy dans leurs prières. Donne et lègue led. seigneur testateur à Monsieur l'abbé Sauvage archidiacre et son vicaire général une pendule d'ebesne à son choix. Donne et lègue led. seigneur testateur à Monsieur Meilhan archidiacre le meuble de drap rouge et chezes avec la tapisserie de la chambre de l'alcove de la maison épiscopale de Bazas. Donne et lègue led. seigneur testateur à Monsieur Gauvan chanoine et ouvrier de Bazas tous les meubles et effets de la chambre qu'il occupe à Bazas en quoy qu'ils puissent consister, comme aussy lui donne et lègue tout ledit ornements à la réserve de ceux qu'il a cy dessus donné, priant lesd. Sieur Sauvage, Meilhan et Gauvan de continuer leur attachement pour la famille et de prier dieu pour led. seigneur testateur. Donne et lègue led. seigneur testateur à Brocas son homme de chambre la somme de quinze cent livres une fois payée, payable dans l'an de son décès sans intérêt, luy donne et lègue aussy tous ses habits et chemises sans en ce comprendre les gages qu'y peuvent luy estre deus. Donne et lègue led. seigneur testateur à picard son premier laquais la somme de quatre cents livres une fois payée, sans en ce comprendre les gages qu'y pourroient lui estre deus. Donne et lègue ledit seigneur testateur à chacun de ses autres domestiques qu'y seront à son service au jour de son décès une année de gages au delà de ceux qui pourront leur estre deus, prie ledit seigneur testateur Madame de Gourgue de nourrir pendant sa vie Lapiere son portier qu'y a esté son cocher pour les services qu'il luy a randeu. Donne et lègue led. seigneur testateur à haut et puissant seigneur messire Arnaud Jacques de Gourgue

conseiller du roy en ses conseils, maitre des requettes ordinaires de son hotel, seigneur Marquis de Vayres, Aulnay et autres places, son frère aîné la somme de seze mil livres de celle de vingt mil livres quy est due par le clergé de Bazas, les quatre mil livres restantes appartenant à feu M. le président de Gourgue son frère. Comme aussi donne et lègue led. seigneur testateur audit seigneur maitre des requettes son frère la somme de vingt mil livres qu'il luy doit, provenant de la vente des biens que ledit seigneur avoit eu par succession de sa grand-mère en champaigne, avec les arrérages de rente quy pourroient lui estre deus, en outre lui donne et lègue la rente de quinze boisseaux d'avoine qu'il a aussy levée en champaigne, la chapelle de vermeil à la réserve des six chandeliers et de la croix de vermeil cy dessus légué au chapitre de Bazas, la moitié de la vaisselle d'argent, les meubles meublans que led. seigneur testateur a dans sa maison de Bazas seulement à la réserve de ceux déjà légués ou quy le seront cy après; lesquels meubles meublans led. seigneur testateur prohibe de vendre et de les transporter ailleurs qu'à Vayres, à la charge par led. seigneur maitre des requettes de donner à Mademoiselle de Gourgue sa petite nièce et filleulle la somme de dix mille livres payables après le décès dud. seigneur maitre des requettes et, au cas que lad. demoiselle vint à décéder ou à ce faire religieuse, veut que ladite somme de dix mille livres revienne au profit de M. de Gourgue son petit neveu et second fils de M. de Gourgue d'Aulnay maitre des requettes son neveu et à la charge de donner autres dix mil livres audit sieur de Gourgue sond. petit neveu et second fils dud. sieur de Gourgue d'Aulnay son neveu et en cas que ledit sieur de Gourgue son petit neveu vienne à ce faire prêtre ou s'engager dans l'église ou décéder sans enfant de légitime mariage veut et entend led. seigneur testateur que les deux legs de dix mil livres chacun reviennent en faveur du troisième fils né ou à naître dud. sieur de Gourgue d'Aulnay et à défaut d'un troisième enfant en faveur du fils aîné dud. sieur de Gourgue d'Aulnay. Et en ce fait ledit seigneur de Gourgue maitre des requettes son frère, son héritier particulier sans qu'il puisse prétendre autre chose, le priant de s'en contanter.

« Donne et lègue led. seigneur testateur aud. sieur de Gourgue d'Aulnay son neveu, maitre des requettes, le saphir et la croix dont il se sert en pontifiant et en ce le fait son héritier particulier sans qu'il puisse rien plus prétendre en son hérédité, le priant de s'en contanter. Donne et lègue led. seigneur testateur à Madame la présidente de Gourgue sa belle sœur une pandulle de celles que led. seigneur testateur a, au choix et obtion de ladite dame, le tableau de l'adoration des roys sur du marbre qui est dans sa chambre à Bazas, la croix d'or que feu M. le président de Gourgue son frère luy donna, l'amétiste où il y a la figure du Christ, le diamant en brillant quelle a en son pouvoir, tous ses cheveux et un carrosse à son choix et obtion, priant ladite dame d'accepter ledit legs pour marque de son estime et de son amitié. Donne et lègue ledit seigneur testateur a messire Michel Joseph de Gourgue chevalier et fils cadet dudit feu seigneur président de Gourgue les predz appartenant audit seigneur testateur appelés communément les predz de Virelade avec les rentes et autres appartenances et dépendances et, outre ce, luy donne et lègue la somme de dix mil livres pour l'eyder a acheter une charge dans la robe ou dans l'épée ainsi qu'il sera le plus convenable pour son avantage et honneur de la famille et en ce le fait aussy son héritier particulier voulant que moyenant ledit legs particulier il ne puisse rien plus prétendre à son hérédité. Donne et lègue ledit seigneur testateur à tous autres prétendants a son hérédité a chacun cinq sols et en ce les fait ses héritiers particuliers sans qu'ils puissent rien plus prétendre à son hérédité. Et au résideu et restant de tous ses autres biens meubles immeubles presans et a venir, droitz, noms, raisons et actions, en quoy que le tout puisse concister sans autre réservation ny exception ledit seigneur testateur a fait et institué son héritier général et universel messire Laurans Marc Anthoine de Gourgue son neveu, fils aîné de feu M. le président de Gourgue son frère et de dame Marie Demons, voulant et entendant qu'il soit et demeure compris dans ladite institution héréditaire et appartienne audit sieur Laurans Marc Anthoine de Gourgue son héritier sa bibliothèque et livres quy la composent en quels lieux qu'ils soient et puissent être, en deffandant et prohibant la vente du tout ny en partie, l'autre moitié de sa vaisselle d'argent, la tapisserie de l'histoire de Jacob qui est tandue dans la grand chambre de l'appartement neuf de Bazas, son lit bleu avec la tapisserie de même couleur et tout ce qui se trouvera dans le cabinet près de sa chambre à Bazas et en cas que ledit sieur Laurans Marc Anthoine de Gourgue son héritier vienne à mourir sans enfant de légitime mariage ledit seigneur testateur luy substitue, pour ladite maison noble de Saint Crapazy et biens en dépendant seulement, ledit sieur Michel Joseph de Gourgue son frère puisné et cadet et en cas que ledit sieur Michel Joseph de Gourgue vienne à mourir sans enfans mâles de légitime mariage ledit seigneur testateur lui substitue les enfans mâles dessandant dudit seigneur de Gourgue maitre des requettes son frère, suivant l'ordre de primogéniture et à deffaut de mâles il substitue les filles dessandantes dudit feu seigneur président de Gourgue son frère et de la dame Demons gardant le même ordre. Et d'autant que lesdits sieurs Lorans Marc Anthoine de Gourgue et Michel Joseph de Gourgue sont impubères et que madame de Gourgue leur mère est leur tutrice et curatrice, en conséquence du testament dudit feu seigneur président de Gourgue dont elle

a prêté le serement, ledit seigneur testateur donne à la dame présidente de Gourgue l'usufruit et jouissance desdits legs et institutions faits auxdits Laurans Marc Anthoine et Michel Joseph de Gourgue ses enfans jusqu'à leur majorité, sans qu'elle soit tenue ny obligée de rendre aucun conte dont ledit seigneur testateur la décharge, le tout suivant et conformément à sa tutelle et au testament dudit feu seigneur président de Gourgue, priant au surplus ledit seigneur de Gourgue maitre des requettes son frère et ladite dame présidente de Gourgue sa belle sœur de faire exécuter le présent testament, les nommant à tous les deux ses exécuteurs testamentaires. Casse, révoque et annulle led. seigneur testateur tous autres testamans codicilles et donations qu'il pourroit avoir cy devant fait, même ceux ou il pourroit avoir mis quelque clauze dérogoire, déclarant ne se souvenir d'aucune, que s'il se souvenait d'en avoir mis il les répeteroit mot pour mot. Veut et entend que celui cy soit le sien dernier et disposition de dernière volonté et que, s'il ne peut valoir par testament, qu'il vaille par codicille ou donation à cauze de mort, en la meilleure forme que faire ce pourra, le tout suivant la coutume de Bordeaux et droit des lieux ou les biens se trouveront sis et sittués. De quoy ledit seigneur testateur a requis acte testamentaire octroyé. Fait à Bordeaux dans l'hotel de Gourgue et dans l'appartement dud. seigneur testateur en présence de M^e Pierre Degalz avocat en la cour, M^{es} Jean Gorry, Jean de Villemayan, Jean Tajet, Michel Guitet, Jean Barros praticien, Jean Boucher et Jean Vergnes chirurgien, habitans dudit Bordeaux témoins a ce appellés et requis.

J. G. ev. de Bazas.

Ledit seigneur testateur a déclaré ne pouvoir mieux signer attendeu sa grande faiblesse et tremblement de ce interpellé. »

UN CAHIER DE L'ÉCOLE D'HYDROGRAPHIE DE BORDEAUX

présenté par Pierre COUDROY DE LILLE

Il y a 200 ans, le 20 mai 1782, le frère de mon quadrisaïeul entra à l'Ecole d'hydrographie de Bordeaux pour y suivre le cours de pilotage.

Il s'appelait Bernard-Théodore Fournier, il était né le 1^{er} juin 1764, à Monclar-d'Agenais, où son père était médecin.

Les études duraient moins d'un an, puisque le 20 mars 1783, alors qu'il n'avait pas encore 19 ans, il partait comme pilotin sur le navire *le Cassius*, dont le Bordelais Colisson était capitaine. Il allait sans doute vers les Antilles. Au bout d'une dizaine d'années de navigation, notre pilote s'installa à Saint-Domingue ; il habitait au Petit Goave à la fin 1792, dernière mention de son existence.

Ces événements seraient d'une faible importance générale si la famille Fournier n'avait pieusement conservé le cahier de ce cours de pilotage, enseigné par Jean-Antoine Blanc à ce moment, et si je ne l'avais retrouvé dans un stock d'archives familiales. C'est ce cahier, soigneusement recopié, probablement à la suite d'un « brouillard », fort bien illustré de dessins géométriques à la plume, que j'ai eu le plaisir de présenter à la Société Archéologique de Bordeaux, devant le Groupe Jules Delpit.

Ce livre est émouvant ; on imagine l'écolier penché sur les feuillets, soignant ses paraphes, ses croquis. Mais il dut plus tard l'emporter au cours de ses voyages pour se référer à ses notations, par exemple, pour faire le point en haute mer, car les bords des feuillets sont usés, écornés, irréguliers comme ceux d'un livre souvent feuilleté. Ce jeune homme avait en effet bien des responsabilités à bord, à 20 ans, puisque son travail était le guidage du bateau selon le vent. Ce précieux cahier lui servit peut-être de recours ou d'assistance dans des situations difficiles.

Voici les préceptes généraux donnés par le professeur lors du premier cours de cette école, en introduction :

« ... La navigation est l'art de conduire un vaisseau sur mer pour le faire arriver partout où l'on veut. La navigation a deux parties, savoir le pilotage et la manœuvre.

« — Le *pilotage* est l'art de tracer la route au vaisseau et de nous faire connaître chaque jour le point de la mer où nous sommes arrivés. L'usage des cartes marines et de la boussole sont les éléments nécessaires pour remplir ces deux objets.

« — La *manœuvre* est l'art de donner aux voiles et au gouvernail les situations les plus avantageuses pour faire filer ou marcher le vaisseau avec la plus grande vitesse possible et dresser sa proue ou son avant sur la route qu'on veut tenir.

« On distingue la navigation côtière et hauturière.

« — La navigation *côtière* qu'on appelle aussi le cabotage est celle qui se pratique (au long) des côtes, de proche en proche d'un cap à un autre et d'un port à un autre port... Ce genre de navigation est fondé sur une bonne connaissance des côtes, des ports, des marées des courants, des mouillages ou ancrages.

« — La navigation *hauturière* ou de long cours est celle qui se pratique loin des côtes, de manière qu'on est privé de la vue des terres pendant plusieurs jours et même pendant plusieurs mois. On l'appelle hauturière parce que le pilote n'étant plus guidé par la vue des terres est obligé d'observer les astres et de prendre hauteur pour découvrir sur les cartes le lieu où il est arrivé et la route qu'il doit tenir pour achever son cours.

« Voilà ce que l'ordonnance de la marine prescrit à ceux qui veulent parvenir au grade de Capitaine de navire. Elle exige :

- « 1° 60 mois de navigation sur le vaisseau du commerce,
- « 2° deux campagnes de 3 mois chacune sur les vaisseaux du Roi,
- « 3° l'âge de vingt et cinq ans accomplis,
- « 4° un examen de pilotage et de manœuvre en présence des officiers de l'amirauté, du professeur d'hydrographie et de quatre anciens capitaines de navire. »

Il serait fastidieux de reproduire des pages entières. Voici comment est articulé le plan de travail, présenté de façon très pédagogique en chapitres et en paragraphes, avec de nombreux exemples de calculs. Sept chapitres regroupent le programme tout au long des 90 feuillets grand format.

- 1) Des principes de géométrie ; tracés d'arcs et d'angles.
- 2) La sphère terrestre et ses lignes et points ; le mouvement des astres, de la lune ; les années bissextiles ; le nombre d'or, l'épacte ; connaître l'âge de la lune pour un jour proposé.
- 3) Les marées sur les côtes d'Europe ; trouver l'heure de la pleine mer dans les ports et les marées connaissant l'âge de la lune.
- 4) Des cercles de la terre ; la latitude, la longitude ; connaissant la latitude partie et la latitude arrivée, trouver la différence de latitude ; de même pour la longitude.
- 5) Usage de la latitude et de la longitude ; la boussole ; le quartier de réduction ; calcul de lieues, de changement de latitude et de longitude pour une route oblique ; réduire des lieues en degré de grand cercle, et réciproquement ; trouver le moyen parallèle.
- 6) De la déclinaison des astres, du soleil, des étoiles ; de la latitude d'un lieu mesuré dans le ciel, le déterminer ; connaissant le chemin fait par le navire et la différence en latitude, cherche le rumb de vent de la route et la longitude arrivée, et réciproquement.
- 7) De la variation de l'aiguille aimantée ; connaître l'amplitude vraie du soleil par le calcul en se servant de la table des sinus logarithmes ; l'amplitude du soleil observée.

Il semble donc que ce cours de pilotage était bien progressif, qu'il s'appuyait sur de bonnes notions de géométrie, de cosmographie, d'arithmétique. Il enseignait le maniement des appareils de navigation usuels, la boussole, le compas de route, le quartier de réduction. Mais il s'agissait d'un enseignement traditionnel, archaïque même, car au milieu du XVIII^e siècle on fit des découvertes prodigieuses dans le domaine de la navigation.

Le rôle de Newton fut important. Le chronomètre de marine, inventé en 1736 par l'Anglais Harrison, fut introduit en France et perfectionné peu de temps après par Leroi. Le sextant et l'octant, mis au point par Halley en 1731, s'étaient répandus. Or, il n'est pas du tout question de ces appareils dans le cours professé à Bordeaux en cette année 1782.

Avant la généralisation de ces instruments, si le calcul de la latitude, c'est-à-dire la position par rapport à l'équateur, était facile à faire et pouvait être exact, par contre, le calcul de la longitude n'était qu'approximatif : situer le méridien où l'on se trouve par rapport au premier méridien ne peut être qu'une estime. Or, le professeur Blanc enseignait ceci à ses élèves : « la navigation recevrait donc une grande perfection si on pouvait observer la longitude sur mer aussi commodément et aussi exactement que la latitude. C'est pourquoi les puissances maritimes ont promis une récompense considérable à celui qui fera cette importante découverte ».

Précisément le chronomètre de marine, réglé sur l'heure du premier méridien, permet la connaissance de la longitude exacte ; et cet instrument se propageait en Europe vers les années 1750. Le cours de pilotage n'en fait aucune mention, pas plus que du sextant ou de l'octant.

Il est intéressant de retracer l'histoire de l'Ecole d'hydrographie de Bordeaux, qui n'a pas fait encore l'objet d'une étude générale depuis les éléments fournis par Gouron dans son ouvrage sur *L'Amirauté de Guyenne*, paru en 1938.

Ce fut la Grande Ordonnance de Colbert sur la Marine en 1681 qui institua dans les principaux ports français des écoles d'hydrographie ; l'une existait à Nantes dès 1671. Le Roi nomma à Bordeaux Charles Fortin. Mais si l'école était sous la tutelle de l'Amirauté, les honoraires du professeur et les frais étaient à la charge de la municipalité.

Le 15 avril 1682, la jurade passe un contrat avec le professeur Fortin, qui enseignera son art pour 900 livres de gages annuels, payables par quartier et d'avance. « Il lui sera donné aussi 122 livres pour les cartes, globes et autres instruments, et la ville payera 120 livres pour le loyer de son logement

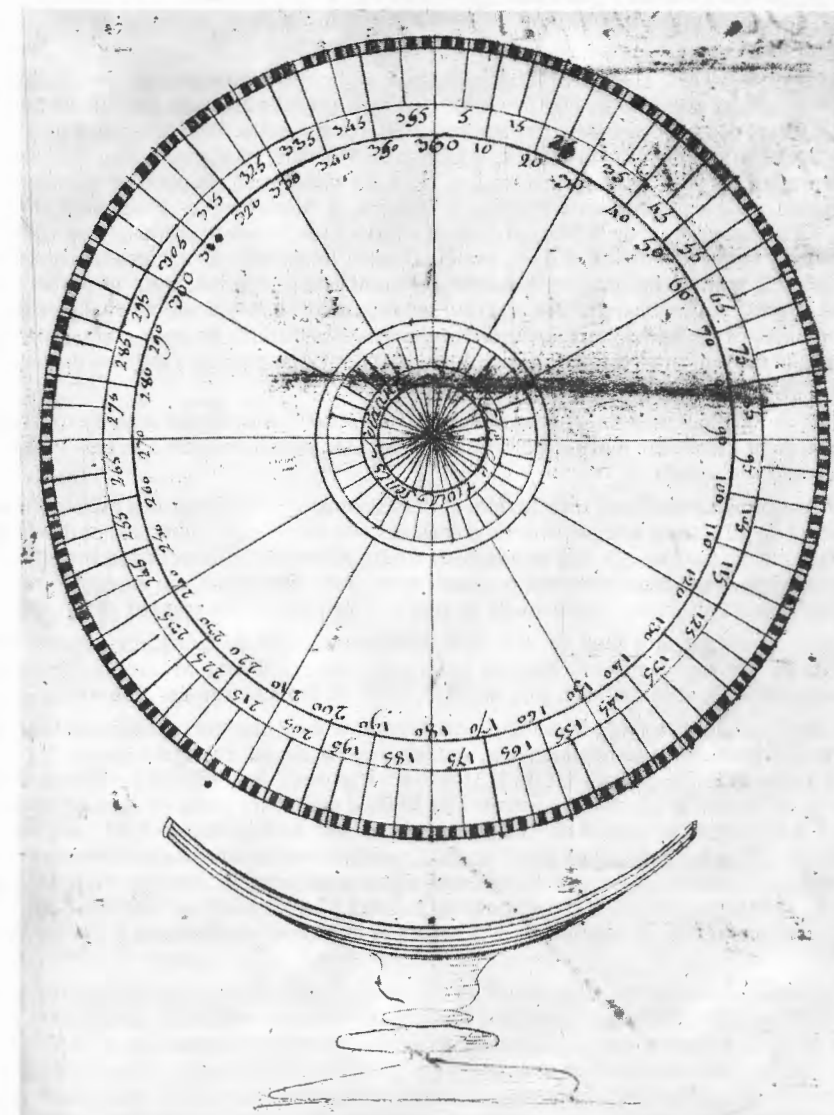


FIG. 1. — Illustrations du cahier.

fourni par le jurat Léglise qui y installera des bancs de table de sapin. » Puis le loyer fut porté à 300 livres. Mais les jurats de Bordeaux étaient de mauvais payeurs. Fortin fut contesté dans ses compétences ; les gages auraient été supprimés, le professeur aurait continué d'enseigner gratis. En 1717, le Régent ordonne le rétablissement des gages et d'un enseignement normal. Alors les jurats baissent les appointements qui sont portés à 600 livres annuels, et les 600 livres retranchés servirent à « gratifier l'écuyer qui enseigne l'Académie du manège, établissement de peu d'effet ». En plus il a la charge « d'enseigner gratis aux enfants de navigateurs, lui laissant la liberté de retirer quelque rétribution des autres ».

En 1719, Fortin meurt ; il est remplacé quelques mois après, le 9 décembre, par Joseph-Michel Gamichon, aux mêmes conditions, 600 livres par an, et la gratuité réservée aux fils de navigateurs bordelais. Le fonds des Archives Départementales de Bordeaux conserve une requête de 1723 écrite par Gamichon au Surintendant de la Marine, le Comte de Morville, où il exprime ses doléances sur sa misère. Son traitement n'est pas plus élevé que celui du professeur du port de Marennes, qui a beaucoup moins d'élèves, alors qu'à Nantes, à Toulon, à Marseille, les gages sont de 1.000 et 1.200 livres. « La classe royale de la Marine dans Bordeaux qui n'accorde gratis qu'aux enfants de la ville, et ainsi les pauvres enfants du dehors, principalement les enfants de navigateurs comme fils de capitaines, pilotes, maîtres de barques et autres personnes de la Marine, dont la plupart d'iceux, pères, oncles, frères et autres parents ont servi sur les vaisseaux du Roy et même plusieurs de ce rang sont morts au service de Sa Majesté, néanmoins ces pauvres enfants en sont comme privés faute de n'avoir pas le moyen de payer cette éducation... pendant que plusieurs enfants de familles très riches profitent de cette faveur... »

Ce placet de Gamichon serait à reproduire en entier car il montre un état d'esprit bordelais encore réticent pour l'aventure maritime en cette année 1723. Mais la requête n'eut aucun succès ; les honoraires furent maintenus.

Gamichon donnait cependant satisfaction. Il démissionna en 1731 pour des raisons de santé, et la jurade décida de lui assurer une pension viagère de ces 600 livres, en reconnaissance de ses services. Il fut remplacé par un personnage très intéressant, André Montégut, qui reçut son brevet le 3 juillet 1731. Les conditions financières n'étaient pas meilleures, mais il cumulait son enseignement avec les fonctions plus rémunératrices d'ingénieur de la ville et d'inspecteur des travaux de la ville.

La famille Montégut, qui joua un rôle dans la modernisation de Bordeaux, sous la direction de Boucher et de Tourny, mériterait bien un biographe diligent. Pierre Montégut, l'ancêtre, était maître écrivain en 1710, arithméticien juré en 1713, 1737. Il habitait rue des Bahutiers.

Un de ses fils, André-Arnaud Montégut, eut la notoriété en plusieurs domaines. Il est qualifié de « bon géomètre et bon mathématicien », matières qu'il devait enseigner avant d'exercer les fonctions de professeur d'hydrographie de 1731 à 1742. Ingénieur de la ville, il participa aux travaux de la Place de la Bourse et en reçut paiement ; en 1738, il établit les plans de la salle de spectacle, construite dans les jardins de l'Hôtel de Ville, qui disparut dans les flammes en 1755 ; en 1744, il traça sous les ordres de Tourny le nouveau quartier des Capucins avec ses rues rayonnantes, et il dessina la Porte Neuve. Son œuvre fut reconnue d'ailleurs, puisque les jurats lui octroyèrent le 13 mars 1745 « la somme de 2.400 livres de gratification pour les travaux exceptionnels par lui faits pour la ville ». Il avait laissé le professorat à son fils en 1742 pour se consacrer entièrement à l'urbanisation de Bordeaux.

De son épouse, Claudine Sarcelier, il eut un fils, Adrien Montégut, qui succéda à son père pour enseigner l'hydrographie. On peut croire que l'infatigable Tourny veilla à la qualité de l'enseignement, car si en 1752, le professeur de l'Ecole de dessin Bazemont se plaignait que « les hydrographes partent aujourd'hui sans certificat de capacité dans le dessin, le professeur n'étant pas dessinateur breveté et les écoliers rechignant à apprendre le dessin », par contre, en 1763, on accusait Montégut d'éloigner les jeunes gens par l'ordre qu'il pratiquait dans son école. Il semble d'ailleurs que cette école ait été souvent l'objet de cabales.

Adrien Montégut enseigna trente-six ans, jusqu'à son décès, le 1^{er} mars 1778. De son épouse, Jeanne Montaigu, qui était sa cousine germaine, il eut une fille, qui épousa à Talence, en 1769, Jean Lafiteau, chirurgien-major de la marine, originaire de Tonneins, et un fils, Jean Baptiste Montégut, qui lui succéda à son décès. Mais la troisième génération eut une brève carrière puisque Jean Baptiste mourut au bout de 3 ans, le 6 août 1781, âgé de 30 ans.

Le successeur fut Jean-Antoine Blanc, dont le cours de pilotage fait l'objet de notre exposé. En 1787, les gages sont portés à 3.000 livres par an, avec une prime de 24 livres par élève « le traitement de la municipalité étant suffisant pour rendre la place de professeur digne de la recherche d'hommes

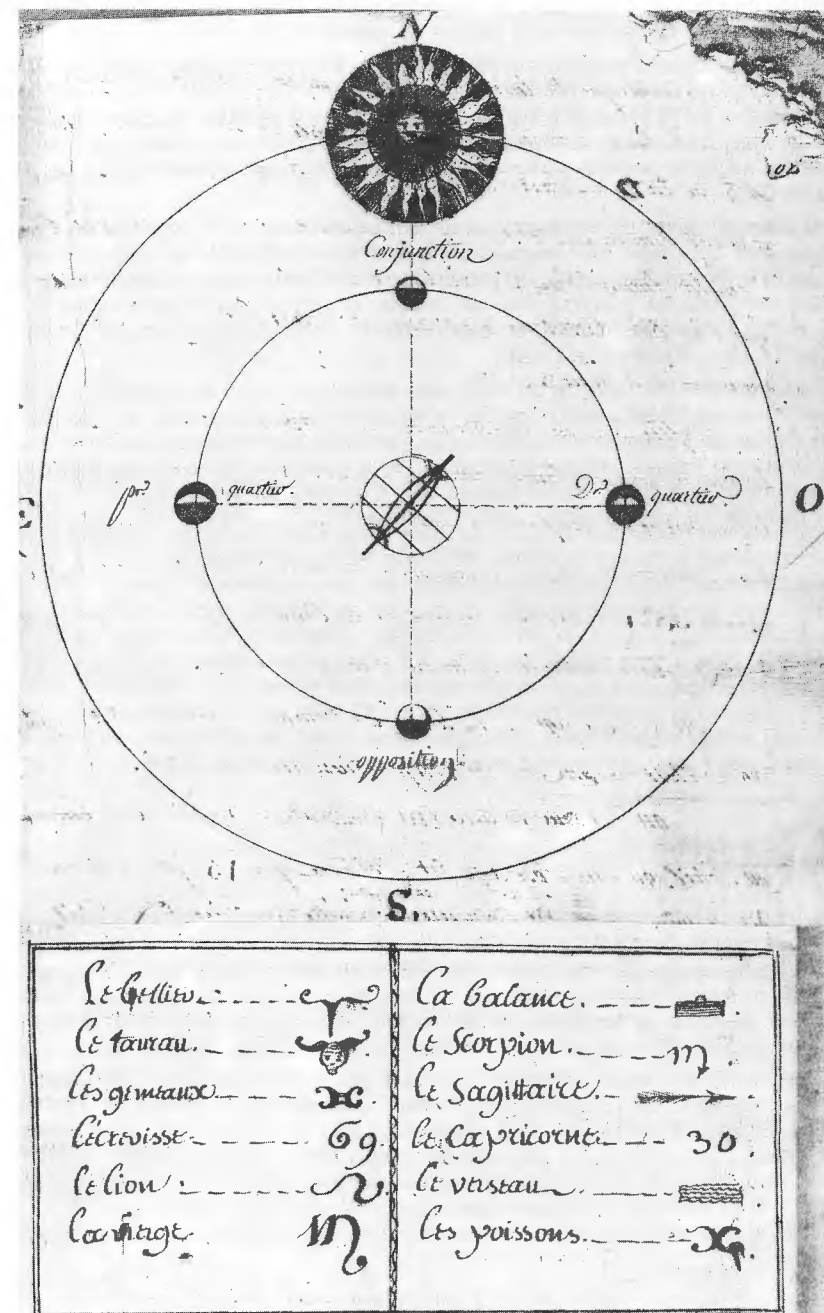


Fig. 2.

capables d'en bien remplir les fonctions». Il enseigna jusqu'en 1791 où il devint lieutenant-particulier de l'Amirauté de Guyenne, et l'école fut agrégée à l'école nationale d'hydrographie, à Bordeaux, sous la direction de Lescaut. Cette école fut supprimée dans notre ville dans les années 1970, ayant formé un grand nombre de capitaines de navires de valeur.

Les locaux de l'école déménagèrent plusieurs fois. Elle fut quelque temps installée dans les bâtiments du Collège de Guyenne, près de l'ancien Hôtel de Ville. La ville « remboursa à Montégut, en 1740, la somme de 4.477 livres qu'il avait avancée pour la construction du logement au-dessus du grand corps de logis du Collège de Guyenne ». Après l'expulsion des Jésuites en 1764, l'école fut transférée dans l'ancienne maison-professe des Jésuites, bâtiments détruits quand on perça la rue Ravez, vers 1860.

Le service des Archives Départementales de Bordeaux conserve les registres du XVIII^e siècle de l'Amirauté où sont consignés les brevets délivrés aux élèves, après avoir réussi l'examen devant l'aéropage des officiers de l'Amirauté, du professeur et des quatre anciens capitaines de navire. Il y avait plusieurs catégories de brevets : celui de « maître et patron pour le petit cabotage », celui de « capitaine, maître patron et pilote », et aussi celui de « chirurgien de marine » pour les élèves de l'Ecole Saint-Côme, fondée par Tourny.

Ces registres presque complets sur un siècle nous donnent les noms de marins réputés qui sortirent de l'école de Bordeaux. Nous retrouvons des noms bordelais bien connus, les Oré, les Desse, les Guestier, les Darlan de Podensac (de la famille de l'amiral), Mignot-Delas, Caillavet, Bontemps de Mensignac, Desclaux, Tanays, Honoré Ganteaume, de la Ciotat en Provence, qui devint amiral sous l'Empire, Duranteau qui devint contre-amiral, etc. Certains, sur les bancs de l'école, furent les condisciples de notre pilote Bernard-Théodore Fournier.

A PROPOS DE LA FAMILLE DUPLESSY : LES ENSEIGNEMENTS D'UN INVENTAIRE APRÈS DÉCÈS

par Marie-France LACOUÉ-LABARTHE

Le conseiller du Roi au Parlement de Bordeaux Pierre Michel-Duplessy mourut le 11 avril 1708, âgé de 44 ans. En 1704, il avait rédigé son testament olographe, prévoyant que dans le cas où son héritier serait mineur, son frère Claude serait institué tuteur, et qu'on devrait alors procéder à un inventaire des biens. Celui-ci, commencé le 4 juin 1708, couvre quatre-vingt feuillets recto-verso¹ ; il n'est malheureusement pas complété par une estimation chiffrée, mais l'accumulation de détails donnés par le descriptif permet de préciser nos vues sur l'habitat et son décor, le mode de vie d'une famille bordelaise appartenant à un milieu aisé au début du XVIII^e siècle. L'intérêt s'accroît du fait qu'il ne s'agit pas d'une famille quelconque : Pierre Michel-Duplessy, qui porte le même nom que son père, n'est autre que le fils aîné de l'architecte et ingénieur du Roi, auquel on doit entre autres l'église Notre-Dame, décédé 15 ans plus tôt. A la génération suivante, la belle-fille du conseiller, Jeanne Marie Françoise de Chazot, personne remarquable, allait faire de l'hôtel Duplessy dans les années 1750 le rendez-vous des lettrés à Bordeaux, qui se retrouvaient dans son célèbre salon.

La famille

L'implantation bordelaise de la famille était récente. Ingénieur et architecte ordinaire du Roi depuis juin 1662, Pierre Michel-Duplessy² épousa Marie Belin à Paris, et sa première fille naquit à Blaye en mars 1663. Quatre garçons suivirent : Pierre en août 1664, Claude en 1666³, Jean-Baptiste et Joseph. En 1670, la famille se fixa à Bordeaux. La fille aînée entra au Carmel en 1681, et son père offrit alors 6000 livres d'aumône dotale, pension et ameublement au Couvent de Saint-Joseph. Joseph, le fils cadet, entra lui aussi en religion chez les Pères de Notre-Dame de la Mercy.

Le 30 août 1687, l'architecte obtint une « paire de lettres de bourgeoisie concédées par MM. les Maire et jurats » de Bordeaux. Le fils aîné, Pierre, devint conseiller au Parlement de Bordeaux en 1693 : son père racheta alors à son intention la charge de Jean Allain de la Vigerie. En 1695, il épousa une veuve, Jeanne Giron, fille de notaire, dont il eut deux fils⁴, Claude et Jean. Le conseiller Pierre Duplessy était un érudit : il possédait une abondante bibliothèque qui occupait deux grandes pièces de sa maison, outre son cabinet d'étude. Il avait d'ailleurs racheté en septembre 1707, moins d'un an avant sa mort, la bibliothèque du marquis de la Tresne ; celle-ci devait s'ajouter à la bibliothèque que

1. Archives départementales de la Gironde (A.D. 33), 3 E 6618, Notaire Giron, 1708, f°s 686 à 818.

2. Il est appelé tantôt Michel-Duplessy, tantôt Duplessy-Michel ; l'habitude se prendra d'abrégé en Duplessy, patronyme connu au Parlement de Bordeaux. Nous adopterons de préférence la graphie Michel-Duplessy, Michel étant vraisemblablement le patronyme d'origine de la famille.

3. Son parrain était le duc de Saint-Simon, gouverneur de la place de Blaye, et protecteur de l'architecte.

4. Elle avait épousé en premières noces en 1687 le secrétaire du premier président au Parlement, Labeyrie, dont elle avait eu un fils, étudiant en philosophie. Le contrat de mariage avec Duplessy prévoyait 6000 livres de gain de noces et 3000 livres de bagues et bijoux (A.D. 33, 3 E 15296, Notaire Belso, 1695, 11 mars).

son père avait dû laisser : faute du catalogue mentionné à l'inventaire, on ne peut que se demander s'il aurait été conforme au fond commun décrit par A. Blanchard⁵ : ouvrages d'architecture, de sciences mathématique et physique, et en quoi il eût été spécifique. Auteur lui-même, le conseiller avait rédigé deux ou trois cahiers du *Dictionnaire universel, géographique et historique, français, hébreu, grecq, latin, allemand, espagnol, italien et anglais*, qu'il voulait écrire, sans doute dans la tradition des traités du XVIII^e siècle, mais peut-être avec un souci déjà encyclopédique.

L'aîné de ses fils, Claude, conseiller comme lui, épousa le 16 juin 1724 Jeanne Marie Françoise de Chazot et mourut jeune, en 1736. Sa veuve mena une vie brillante et tint un salon apprécié ; mais, ruinée, elle dut vendre le domaine — environ 100 000 livres — pour doter ses filles.

Outre la maison de Saint-Seurin, qui est l'objet principal de l'inventaire, d'autres biens avaient été légués par son père au conseiller :

— La « grande maison » de la rue Saint-Projet, où mourut l'architecte⁶ ; la mention du « grand degré de pierre » indique qu'il s'agit d'un édifice important, où, dit-on, beaucoup de travaux avaient été faits.

— Deux maisons de rapport qu'il avait fait construire en 1692 (les retards du maître-serrurier René Hulin entravaient la location).

— Une maison rue Arnaud-Miqueu, achetée au notaire Caussade, en février 1693, plus de 3500 livres.

— Deux maisons rue d'Albret, louées à des teinturiers, et obtenues à la suite de l'opération d'urbanisme de 1673.

— Deux métairies ou bourdieux en Ambès au lieudit Le Fourat.

— La maison noble de Terrefort à Moulis, dans le Médoc, où se trouve actuellement le château Duplessis-Hauchecorne ; c'était alors une habitation simple, comprenant une salle basse et une chambre au rez-de-chaussée, deux chambres à l'étage. Aucune des constructions actuelles ne peut être attribuée à l'architecte.

Rappelons que ce n'était qu'une partie — certes la plus importante — de ses biens.

L'hôtel ou domaine Duplessy

C'était une propriété considérable, située faubourg Saint-Seurin, dont les limites étaient fixées telles qu'elles apparaissent sur les plans de Lattré (fig. 1) : le chemin du Médoc (rue Fondaudège), la rue Saint-Laurent au Nord, la rue des Pradets à l'Est, et l'actuelle rue Duplessy. On était alors tout à fait à la campagne. La construction de l'hôtel est généralement attribuée à l'architecte de Notre-Dame, sans qu'on ait à proprement parler de preuve, son testament ayant disparu ainsi que toutes les pièces se rapportant à l'héritage et au partage des biens entre ses enfants⁷. Néanmoins, on peut rassembler un faisceau de présomptions.

Si l'architecte est domicilié à sa mort dans sa grande maison de la rue Saint-Projet, son fils aîné, Pierre, habite la maison de Saint-Seurin dès 1695⁸, et qui plus est, sa mère y est domiciliée en janvier de la même année⁹.

La consultation des plans rassemblés aux Archives Municipales permet de déterminer une fourchette de dates, à l'intérieur de laquelle maison et domaine furent ordonnés : elle ne contredit pas la possibilité que l'architecte ait lui-même mis en forme son domaine. C'est en effet entre 1685 et 1705 que se produisirent des transformations. En 1683, comme en 1685¹⁰, des bâtiments longent ce qui sera la rue Duplessy ; une marque circulaire incluse dans une paroi sur jardin pourrait indiquer la place d'une fontaine ou d'un puits. Plus à l'Est, un bâtiment en L pourrait être l'amorce de la maison telle qu'elle apparaît sur les plans de 1705¹¹. A cette date, les bâtiments occidentaux perpendiculaires

5. A. BLANCHARD, *Les ingénieurs du Roy de Louis XIV à Louis XVI*, Montpellier, 1979, p. 315.

6. L. DESGRAVES, dans *Evocation du Vieux Bordeaux* (Ed. de Minuit, 1960), estime qu'elle se situerait au n° 102 actuel de la rue Sainte-Catherine. La maison de la rue Arnaud-Miqueu était-elle destinée à l'agrandir ?

7. Les références données sont les suivantes : testament Duplessy-Belin, Caussade, 2 et 4 février 1670 et 26 août 1693 ; testament Belin, Caussade, 31 août et 22 septembre 1697 ; partage entre les fils Duplessy, Decorbie-Laforêt, 2 janvier 1694. Les minutes ont disparu.

8. A.D. 33, 3 E 15296, Belso, 11 mars 1695.

9. A.D. 33, Decorbie-Laforêt, 12 janvier 1695 ; document communiqué par M^{me} Sarthoulet.

10. Archives municipales de Bordeaux, plans XL-A-291 (1683) et XL-A-309, recueil 80 (1685).

11. *Idem*, plans XL-A-18 et XL-A-310, rec. 80 (1705).

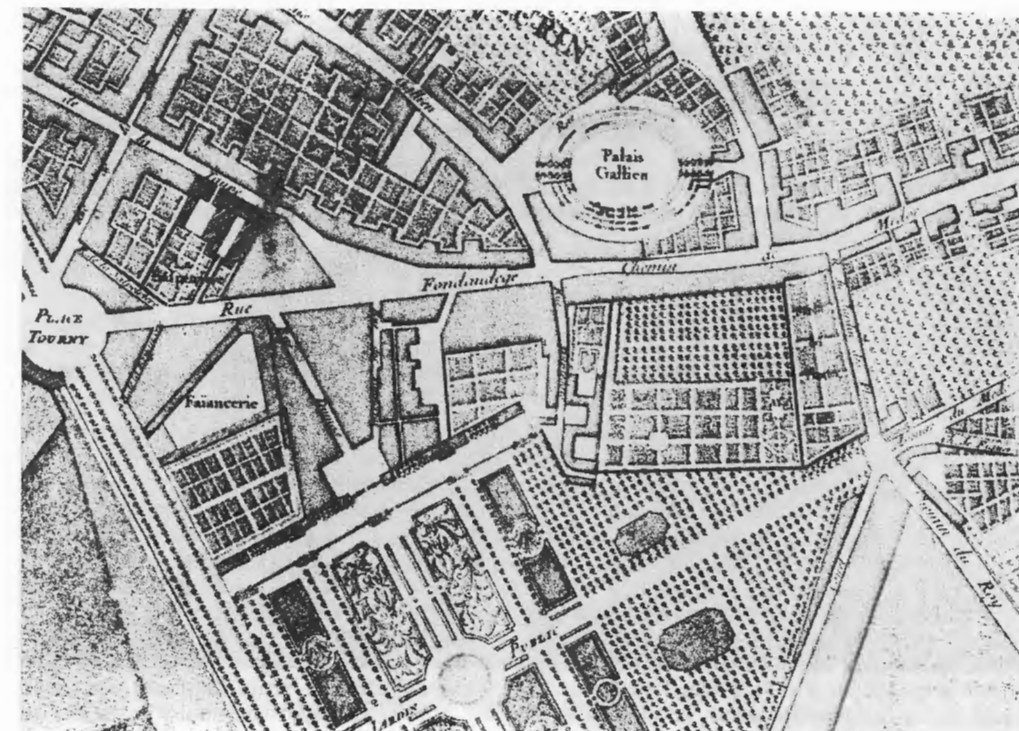


FIG. 1. — Détail du plan dit de Lattré, 1755
(Arch. munic. Bordeaux).

au chemin du Médoc ont disparu, remplacés par une petite construction à l'angle. De nouvelles bâtisses ont apparemment complété le bâtiment en L, constituant un ensemble tout à fait comparable à ce qui est représenté sur les plans de Lattré, et correspondant bien en tout cas aux descriptions données par l'inventaire et autres actes autour de 1708.

La veuve Giron-Duplessy eut hâte à la mort de son mari de retourner vivre à Bordeaux, et loua une partie de la maison de Saint-Seurin en décembre 1709, s'y réservant les appartements les plus agréables, sans doute pour y passer l'été selon une vieille habitude bordelaise. La maison et le domaine y sont ainsi décrits : « plusieurs cours, chambres, chaises, cuvier dans lequel est une cuve cerclée de fer et au-dessus une foulloire... cave à vin, greniers, écuries, lavoir couvert, parterres, vivier, fontaine, jardins, vergers, boccage ou labyrinthe, vigne, le tout clos et entouré de murailles¹² ». Le locataire devra faire travailler les vignes, entretenir les palissades qui sont le long des allées et autour de l'enclos, aura soin des arbres fruitiers, et aussi des allées du labyrinthe et des lauriers ; les parterres sont plantés de buis qu'il « faudra tailler plus petitement », ou arracher pour le replanter. Jeanne Giron, fille de notaire, connaît ses droits, et, chicanière dans l'âme, nous laisse ainsi une foule de détails qui complètent la lecture du plan et l'analyse de l'inventaire ; ce n'est pas toujours suffisant d'ailleurs.

La grande maison entourée de terres et de jardins s'ordonne autour de trois cours : celle du vivier et de la fontaine, plantée de quatre ormeaux, à l'ouest, la plus importante, sur laquelle donnent les appartements principaux ; celle de la remise des carrosses et des écuries, qui doit donner sur la rue et servir de cour d'entrée ; celle où est le mûrier, et où loge le jardinier. Le plan complexe pourrait effectivement faire penser à une succession de campagnes de constructions. La distribution se fait en une trentaine de pièces : les appartements principaux se trouvent à l'étage noble, et consistent en neuf grandes pièces, dont cinq chambres, une chambre d'étude, deux pièces occupées par la bibliothèque,

12. A.D. 33, 3 E 6618, Giron, 12 février 1709, f° 825.

enfin une galerie. Outre le vestibule, le rez-de-chaussée abrite les porteurs, laquais et filles de service ; divers communs, débarras, garde-meubles y trouvent place.

Une part des terres du domaine était destinée à la culture des vignes — on faisait du vin, et même de la distillation¹³ — et des arbres fruitiers ; l'autre était occupée par un jardin d'agrément. Celui-ci était donc aménagé dès le début du XVIII^e siècle ; un plan non daté, mais sans doute antérieur à 1700¹⁴, montre un dessin de parterre en forme de balustrade. On peut rappeler que Pierre Michel-Duplessy avait en bâtisseur enchâssé le jardin dessiné par Le Nôtre pour l'archevêque Monseigneur de Béthune dans les années 1680¹⁵ : le jardin Duplessy, pour avoir eu des précédents illustres, témoignait d'un haut niveau de vie.

Les parties essentielles étaient le labyrinthe, mentionné plus haut, et le parterre de buis et de fleurs qui dominait la fontaine « en plateforme », face à la galerie. L'inventaire énumère les fleurs : 48 pieds d'orangers¹⁶, 15 grands pots pleins de lauriers roses, 13 pots de jasmin d'Espagne, 6 pots d'œilleux, 14 pots de terre « à mettre des fleurs au bord du parterre qui fait le dessus de la fontaine » : l'été, on jouait avec les parfums forts et la fraîcheur de l'eau à la manière méditerranéenne, comme dans les jardins des châteaux royaux. Un lion ornait également le parterre.

Quant à la fontaine en contrebas, elle est le seul vestige de l'hôtel Duplessy. En sous-sol du n° 2, rue Albert de Mun, elle a sans doute dû d'échapper à la démolition au fait que les eaux qui l'alimentaient, et dont on ignore encore l'origine, ne se sont pas tarées avec la fortune (fig. 2, 3, 4). Le nom de rue du Réservoir semble en indiquer l'appropriation par le quartier après le démantèlement du domaine. Encore aujourd'hui, on sait que lors des grandes précipitations, la fontaine baigne dans les eaux usées qui s'y rassemblent, de même que les tuyaux d'écoulement qui s'enfoncent actuellement sous l'immeuble passent également sous le Museum et près de l'hôtel Bardineau, entraînant certains désagréments parfois ; enfin des résurgences inopinées apparurent autrefois dans le jardin public même. Un plan conservé aux Archives municipales montre bien l'emplacement de la descente de fuite de la fontaine canalisée en oblique sous l'actuelle rue Duplessy, à laquelle succédait un « fossé couvert en aqueduc » sous l'actuel jardin public : l'excès d'eau du jardin Duplessy était ainsi drainé¹⁸. La fontaine Duplessy, jalon dans la complexité du réseau hydrographique bordelais, est sans doute le dernier avatar de l'aménagement de ce point d'eau.

Car il semble bien difficile d'affirmer que ce que nous avons sous les yeux porte bien le même décor que celui mentionné à l'inventaire, et dont l'architecte Pierre Duplessy aurait pu être le dessinateur. En sens inverse, rien ne permet de l'infirmier... l'inventaire parle d'un aménagement assez considérable : grand parterre occidental, la fontaine se prolonge en un « vivier », c'est-à-dire un bassin à poissons comme on aimait à en avoir dans les châteaux, sur le modèle par exemple des bassins à carpes de Marly. A la suite, la cour aux quatre ormeaux pour « goûter l'ombre et le frais », longée par la galerie.

La fontaine encore en place correspond à un aménagement comparable, encore qu'il s'agisse plus à proprement parler d'un nymphée : au fond d'un puits de jour, la fontaine s'abrite sous une voûte profonde en arc surbaissé ; au contraire des deux petites niches latérales très, la grande niche concave centrale est ornée d'un décor couvrant très délicat : une guirlande ou baguette de roseaux court tout autour du chambranle, le fond est garni de concrétions sculptées ; une coquille orne le tympan, une seconde, plus petite, au bord délicatement ourlé, en console sous la crédence, repose sur une touffe de roseaux. C'est un très joli morceau que son style ne permet pas de dater avec précision. Il est étonnamment bien conservé. Les coquilles rappellent celles qu'on utilisait vers le milieu du XVII^e siècle (à Paris, Palais Cardinal, maisons proches le Palais Royal¹⁹). D'autre part, l'inventaire mentionne de « nombreuses coquilles pour servir d'ornements sur les cadres des cheminées », mais l'utilisation prévue inciterait à penser qu'elles étaient d'utilisation récente. Enfin la facture de la grande coquille est tout à fait comparable à celles qui ornent les niches de la façade de l'église Notre-Dame ; mais cette similitude tient-elle au dessinateur ou au sculpteur ? Le décor

13. L'inventaire mentionne « un distilloir au bain-marie de cuivre rouge sur son fourneau de fer ».

14. Archives municipales de Bordeaux, plan XL-A-319, rec. 80.

15. Voir notre article dans *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, tome LXXII, p. 145.

16. Il y a « un grand rachaut de fer qui sert à mettre du charbon pour les orangers », et deux orangeries ont été successivement en service.

17. Ancien nom de la rue Albert de Mun.

18. Archives municipales de Bordeaux, plan XXII-A-6.

19. Dans *L'urbanisme de Paris et l'Europe, 1600-1680*, Paris, Klincksieck, 1969, pl. 31 et 37.



FIG. 2. — La fontaine Duplessy : ensemble.

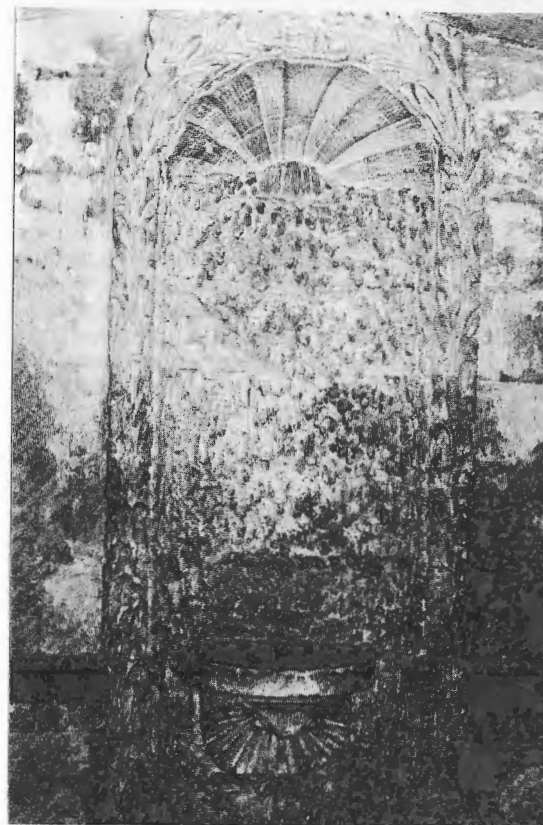


FIG. 3. — La fontaine Duplessy : niche centrale.

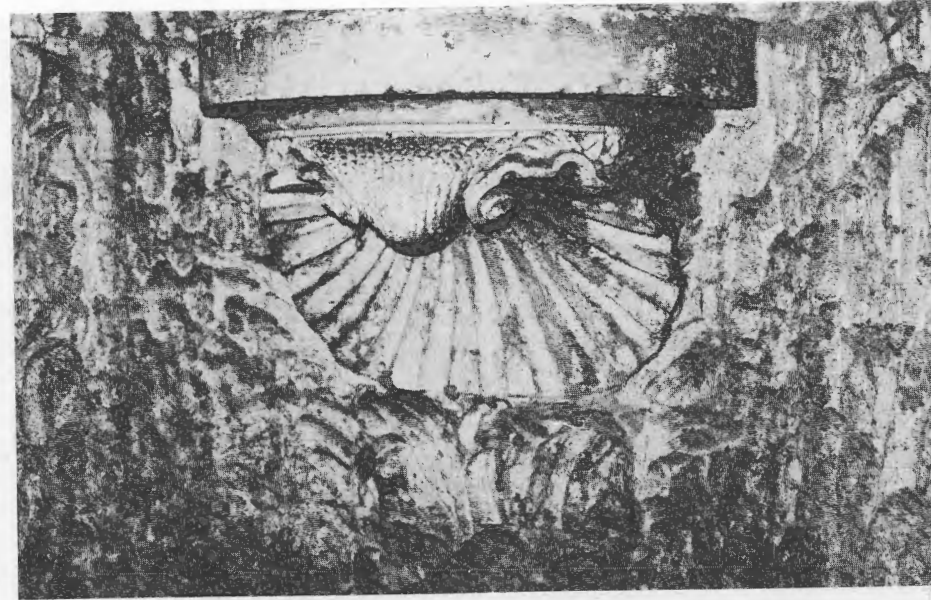


FIG. 4. — La fontaine Duplessy : détail.

de concrétions se retrouve aussi bien à la Fontaine du Luxembourg, érigée vers 1630, qu'à la fontaine de Sainte-Croix (1735 ?) ou de Saint-Projet (1739). Quant à l'encadrement de roseaux, dont le naturalisme est si approprié à son emploi, il peut bien être rapproché de l'art rocaille, mais il ne faudrait pas oublier que l'art des jardins a précédé de longtemps sur cette pente l'art de décorer les bâtiments. Il faudrait, pour cerner de plus près la vérité, consulter le *Livre des Fontaines* de Le Brun, gravé par C. de Chastillon, paru avant 1693. Faute de quoi, il faut remarquer que l'inventaire mentionne beaucoup de fournitures pour fontaines : canaux de terre, tuyaux pour servir aux fontaines et tuyaux de plomb pour servir aux jets d'eau ; enfin « une caisse remplie de coquillages pour servir aux grottes, avec quatre petites pierres que l'on met aux grottes ». On se demande alors s'il n'y eut pas une grotte ornée de coquillages, rocaille de jardin, qui aurait été conforme au goût de l'architecte²⁰, et que ses enfants auraient remplacée par un ensemble plus au goût du jour. Ce qui reste peut alors être rapproché d'un dessin d'élévation — beaucoup plus monumental — pour le château d'eau du Palais Royal, daté de 1719²¹, ou de celui, dû à Gabriel, d'une des fontaines de la Place neuve de Reims, en 1728²². On connaît l'existence d'aménagements, mineurs certes, du domaine : en 1722, le conseiller faisait faire un « couvroir » de charpente traversant de la rue Fondaudège au parterre²³. Il fit également construire des échopes le long de la rue Fondaudège en 1724²⁴. Sa mère faisait construire pour son propre compte : ainsi, en 1725, une maison en façade sur la Garonne, mitoyenne avec le Palais de la Cour des Aides, par l'architecte Antoine Amiguet, qui est, semble-t-il, toujours en place²⁵. Ces gens fortunés bâtissent, et, au XVIII^e siècle, on n'hésite pas du tout à abattre une construction démodée, « gothique », pour la remplacer par une architecture « à la mode ».

20. On trouve dans la cheminée d'une chambre « une espèce de grotte de bois et de feuillage fort délabrée » qui fait penser aux grottes d'appartement réalisées pour les grands dans les années 1670...

21. *L'urbanisme de Paris et l'Europe*, op. cit., pl. 48.

22. *Les Gabriel*, Paris, Picard, 1982, p. 103.

23. A.D. 33, 3 E 14945, Caussade, 20 mars 1722.

24. A.D. 33, 3 E 14947, Caussade, 10 août 1724. « Marché de bâtisse avec Jacques Dupuy, maître architecte, grande rue du Palais galien, pour bâtir 2 chopes dans l'enclos... ».

25. C'est selon toute vraisemblance la maison qui fait l'angle entre la rue de la Cour des Aides et la rue du Quai Bourgeois ; elle se trouvait en façade, dans le prolongement de l'îlot Gabriel, jusqu'en 1792. Le balcon de fer, prévu pour la seule croisée est, fut sans doute enrichi et harmonisé plus tard avec les constructions voisines.

Le domaine ayant été vendu à partir de 1769²⁶ fut morcelé, démantelé, loti et construit à neuf (hôtels de Lisleferme, Bardineau...). C'est ainsi que le nymphée, appelé Fontaine Duplessy, est enfoui dans un sous-sol périodiquement inondé. D'autres que nous l'ont déjà déploré : en 1941, l'architecte de la Ville, Jacques d'Welles, porta son attention sur notre fontaine, fit des relevés, des reconstitutions, et surtout des projets : il s'agissait d'exhumer l'édicule pour le replacer par exemple entre les terrasses du jardin public²⁷. Les circonstances se prêtaient mal à ce genre d'opération de la part de la municipalité, mais il ne serait peut-être pas mal venu aujourd'hui de reconsidérer la question : les archéologues y trouveraient leur compte, et la ville aurait tout à gagner de la qualité de ce décor, où qu'il soit intégré, dans le secteur sauvegardé ou dans les centres nouvellement créés.

L'aménagement intérieur de l'hôtel Duplessy

L'inventaire est plus précis en ce qui concerne l'aménagement intérieur, qu'il s'agisse des meubles, de la couleur du décor, ou surtout de la collection de tableaux.

Les objets évoquent le quotidien d'alors : mentionnons par exemple les boîtes d'étain qui contiennent la pharmacie (« triacle », soit du thériaque, et de la « Confession de Jaxainte »), des éléments de confort, en particulier pour les malades (« un tabouret de commodité avec son bassin d'estain d'Angleterre, ... un petit moyne de bois de noyer avec son feu dedans servant à chauffer le lit... une machine pour mettre dans le lit quand on est malade pour s'appuyer, rembourrée, et couverte de toile »), les « tasses d'argent pour goûter le vin, avec son anneau pour la tenir »... On trouve même « une petite brosse d'or servant à nettoyer les dents » remise avec les instruments de géométrie. La corbeille à ouvrages de Marie Belin contient encore « 7 patrons de papier pour faire les pasements ».

La garde-robe ne devait pas occuper une place très importante dans l'esprit du conseiller. Il gardait dans son pied-à-terre de la grande maison de Bordeaux les vêtements de son office : une robe de palais de drap ponceau, un chaperon bordé d'hermine, une autre robe de palais dont l'étoffe était moitié soie, moitié laine. A Saint-Seurin, on inventorie un manteau de drap rouge et deux habits : l'un de drap gris, avec veste de damas à fleurs d'or (fort usée) et la culotte de pane couleur de pourpre, le second tout noir, en drap et velours. Sur les cinq perruques, une seule est à demi neuve, comme les deux chapeaux ; il n'y a qu'une paire de chaussures, mais elle est neuve. La « cravatte de point de France » et sa paire de manchettes, sont peut-être bien celles de l'architecte, telles que Lemoyne les a représentées. Le reste est à l'avenant : une dizaine de chemises de jour, de nuit, de « calsons », de chaussettes de toile, de chaussons de pied... Parmi les rares bijoux, deux montres en argent ouvragé avec leur chaîne.

Comme souvent au XVIII^e siècle, le mobilier est assez peu abondant, mais comporte quelques belles pièces. L'essence la plus souvent employée est le noyer : pour le mobilier des chambres, lits à baldaquins richement garnis (des « pommes à plumes » les couronnent), chaises ; un cabinet en forme de vaisselier, une table « sans traverse aux pieds », des pupitres, dont un grand à six pieds. Dans le vestibule, comme à la maison de la rue Saint-Projet, sont mentionnés des « cabinets engagés dans la muraille », armoires de lambris comme on en retrouvera longtemps à Bordeaux. Deux tables sont en sapin, l'une « peinte en porcelaine » (comme le sont beaucoup de cadres), l'autre recouverte d'un tapis représentant Jupiter, avec des franges de soie verte. Des tables et guéridons ont un dessus façon marbre, gravé de « l'histoire de Troyes ». Deux grosses boules de marbre sur leur pied encadrent une cheminée garnie de miroirs au cadre d'ébène. Des meubles de facture plus riche se trouvent principalement dans la bibliothèque : deux guéridons de « bois à la Chine » (laque), « une table en forme de bureau de bois de la Chine, à pièces rapportées et peintes (marqueterie), avec six tiroirs fermant à clef » ; de même, « un grand cabinet de noyer à deux portes, un grand tiroir en bas et quatre au dedans, avec ouvrages à pièces rapportées et peintes »...

Les couleurs sont données aussi par les garnitures de lit et de sièges : du camelot vert, de la toile feuille morte, du crêpon jaune s'harmonisent avec des garnitures à l'aiguille, des garnitures violettes et de soie cramoisie avec du taffetas blanc, enfin, dans la bibliothèque, des garnitures feuille morte

26. A.D. 33, 3 E 21579, Barbarie, 8 juillet 1769 : contrat de vente, puis 3 E 20582, Barberet, 22 septembre 1774 : Vente à Laclotte et autres. A mettre en rapport avec le plan conservé aux Archives municipales et cité in *Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, tome XXIII, 1898-99, p. 61-62.

27. Archives Municipales de Bordeaux, XXII E (20-23), esquisses de D'Welles.

avec du taffetas couleur paille. Partout des rideaux de toile peinte garnissent les fenêtres, aux murs sont accrochées quelques tapisseries (l'histoire d'Alaric en sept pièces, des tapisseries de Bergame, quelques verdure appartenant à la dame) et des miroirs encadrés d'ébène. Beaucoup de faïences : des vases, des urnes, les uns peints et dorés. Quelques objets exotiques : « une corbeille qui est faite d'une grosse noix des Indes », « une écaille ou aïse de poisson percée à jour »...

Mais surtout, environ soixante dix tableaux constituent une collection importante, très représentative de la peinture du XVII^e siècle. Aucun nom de peintre, ni estimations chiffrées, ne sont malheureusement donnés. On y trouve des portraits de famille, des sujets religieux ou profanes presque à égalité. Nous tentons d'en donner l'analyse, tout en sachant bien que l'intitulé des représentations donné par le clerc est sujet à caution : une bergère à ses moutons peut être un sujet religieux, un portrait de la Vierge entouré de fleurs peut être une nature morte, « une espèce de tour ou bastiment » est peut-être une tour de Babel, une architecture classique, ou le Phare de Cordouan. Des techniques diverses sont mentionnées : peinture sur cuivre, ou sur bois (dont un triptyque provenant de la maison noble de Moulis, fermant à deux portes, représentant une descente de croix). Certains tableaux sont employés en dessus de porte. On découvre, dans une pièce à l'écart, « un carré de marbre servant à broyer les couleurs pour peindre » : l'architecte s'en servait-il seulement pour colorer ou laver ses dessins ou plans ?

Malgré le petit nombre d'œuvres aujourd'hui conservées, l'inventaire prouve que le portrait était un genre pratiqué à Bordeaux, dans les milieux bourgeois, puisqu'on en compte six : l'épouse du conseiller, Jeanne Giron, avec le fils de son premier mari, et son père, le notaire ; le conseiller « en robe rouge », sa sœur carmélite, Duplessy père (l'architecte), et sa femme. Ces derniers portraits sont sans doute à mettre en relation avec le peintre Antoine Leblond de Latour²⁸. On connaît l'aspect physique de l'architecte par une grande œuvre : « le portrait en buste de marbre aussi dud. feu Sieur Duplessy père, avec son pied de marbre sur un piedestal de bois de sapin peint en porcelaine » se trouve, dit l'inventaire, dans la bibliothèque ; c'est le buste, bien connu, daté de 1694, qui figure en 1787 à l'Académie et se trouve au Musée d'Aquitaine aujourd'hui (fig. 5). Il est dû au ciseau habile de Jean-Louis Lemoyne, qui sculpta bien d'autres chefs d'œuvre pour le Roi. Des relations d'affaire existaient entre les familles Duplessy et Leblond de Latour (prêts d'argent de la première à la seconde) ; d'autre part, Marie-Magdelaine, fille de Jacques Robelin, associée de l'architecte pour le château Trompette, avait épousé un fils Leblond de Latour : or, la mère du sculpteur était aussi une Leblond de Latour²⁹. Un réseau de liens familiaux peut ainsi expliquer la présence à Bordeaux du sculpteur en 1692, pour sa réception à l'Académie de Bordeaux. Une quantité de sculptures se trouve d'ailleurs dans la maison Duplessy : beaucoup de figures de plâtre, grandes ou petites, deux figures de marbre (un cerf et un homme, un homme et un bœuf, représentant Héraclès ?), trois chiens de plâtre, des vases, surtout dix huit bustes, dont la moitié sont de grande taille.

Les tableaux religieux appartiennent pour la plupart à la fille du notaire, en tout cas les plus ordinaires quant au sujet ou à la taille. Trois sujets sont tirés de l'Ancien Testament (un grand tableau représentant le Père éternel, la Tour de Babel et le Sacrifice d'Abraham) ; plus nombreux sont ceux tirés des Évangiles : plusieurs illustrent la naissance et l'enfance du Christ (l'enfant Jésus dormant, adoré par un ange, ou représenté avec la Vierge, en tondo, ou entourés de fleurs...) ; on remarque un Christ en croix (sujet du morceau de réception de Marc-Antoine Leblond de Latour fils à l'Académie en 1692), un Stabat Mater, un Ecce Homo, un sépulchre ouvert, un Jésus au suaire, enfin un Massacre des Innocents, thème caravagesque par excellence. Les représentations de saints — sainte Thérèse, saint Jérôme dans le désert — et deux représentations de la Madeleine, sont aussi des choix caractéristiques de la période où est poursuivie la reconquête catholique engagée après le Concile de Trente.

Les paysages — une dizaine — ont pour sujet un pâturage, une bataille navale, des chasses (au sanglier — Méléagre ? — à l'oiseau), une rivière, de vieilles masures et rochers...

Les scènes de genre sont caractéristiques des thèmes popularisés par les Hollandais, les caravagesques italiens, repris par les peintres du « réalisme » français (Le Nain, Latour...). Les unes ont les paysans pour acteurs (noce de village, une espèce de grange avec personnages et chevaux, paysans et paysannes qui dansent, une bergère qui garde ses bœufs...), d'autres rappellent les « tabagies » (vue avec un jeu de cartes, hommes qui fument et se divertissent) ; on remarque une nuit (un homme dessinant à la lueur d'une lampe) ; puis on note des voleurs, un joueur de flûte, « des personnes qui se

28. A Bordeaux depuis 1656, mort en 1706.

29. Communication de M^{me} Sarthoulet du 26 février 1983 à la Société Archéologique, groupe Jules-Delpit.



FIG. 5. — Pierre Michel, Sieur Duplessy. Buste par Jean-Louis Lemoyne (1694)
(Cliché Musée d'Aquitaine, Bordeaux, France.)

réjouissent, des pèlerins de même», un malade qui fait son testament, enfin des Hollandais et des Flamands. Quelques natures mortes, dont un trompe-l'œil représentant une image de papier sur des planches, et une vanité (« une tête de mort et un parchemin écrit avec un sceau façon cire »). Sept représentations de fables, sans doute de petite taille, entourent un miroir à cadre d'ébène.

Il y a apparemment très peu de tableaux représentatifs du goût de l'antique : deux représentent une ou des « antiquités », un troisième des mausolées.

On peut remarquer enfin qu'il existe des tableaux dits « de même façon » (de la même main) : l'ecce homo et une des Madeleine, des Hollandais, un Jésus au Suaire et l'Enfant-Jésus adoré par un ange.

Trois gravures, qui donnaient sans doute un caractère officiel au cabinet de l'ingénieur, comme il était d'usage, représentent le Roi (dont « un portrait du Roy sur du papier, cadre peint en porcelaine ») et la Reine.

Enfin, « la représentation de la Tour de Cordouan dessinée sur du papier » : dessin original de la gravure de Chastillon, ou d'un autre ingénieur, de Duplessy lui-même ?

L'architecte

L'article « Ingénieur » de l'*Encyclopédie* précise qu'on attend de lui qu'il ait une bonne connaissance du dessin et de l'architecture civile ; qu'il s'applique à la coupe des pierres ; enfin les sciences fondamentales qui lui sont nécessaires sont les sciences mathématiques, parmi lesquelles essentiellement l'arithmétique, la géométrie, la mécanique et l'hydraulique, auxquelles peuvent se joindre l'astronomie, la trigonométrie et la géographie³⁰.

Beaucoup d'objets semblent avoir appartenu à l'ingénieur-architecte³¹. Ils étaient conservés dans les « cabinets de fil d'archal » (des armoires grillagées) de la galerie haute ; de nombreux instruments de géométrie sont recensés comme tels : « une petite table de géométrie avec son compas », « un rond qui se coupe de cuivre jaune, avec un cadran au costé, le tout servant à la géométrie »³², « 6 bâtons ou compas » de même, un « estuy de cuir ou chagrin dans lequel s'est trouvé 14 compas ou autres instruments servant à l'architecture » (c'est « l'estuy de mathématiques »), « autre estuy dans lequel s'est trouvé un cadran de fonte avec une vitre rompue avec 5 petites fleshes ou aiguilles de cadran », « un petit cadran de cuivre jaune servant à la géométrie », « un cadran solaire avec son estuy de chagrin doublé de velours », « un cadran d'ivoire dit cadran azimutal », et d'autres encore. On trouve également beaucoup de pièces ayant trait à la géographie, à laquelle se consacrait le conseiller ; son père l'avait peut-être instruit, car les ingénieurs du Roi furent aussi les pionniers de la géographie moderne : globes et cartes du globe, quantité de cartes de l'Europe, des différents pays et provinces, un plan de Blaye et un autre de Bordeaux (ceux de Massé ?). On trouve aussi une longue vue, des écritoirs, dont « un en peau rouge pour porter à la campagne », une loupe, « un thermomaître avec son cadre doré »³³...

Outre les sculptures de terre et de plâtre déjà mentionnées, se trouvent en abondance des fournitures : « 20 coquilles pour servir d'ornement sur les cadres des cheminées », d'autres coquilles, du marbre blanc (en six petits morceaux ou lopins, plus deux monceaux, peut-être à mettre en rapport avec le buste ?), deux grandes feuilles de fer blanc, des carreaux de marbre, etc.

On n'a pas manqué de s'interroger sur le personnage, nos informations étant très lacunaires et dispersées ; elles permettent néanmoins de reconstituer le déroulement de sa carrière girondine par bribes. Nous avons déjà noté que les minutes d'actes essentiels ont disparu.

Il serait né vers 1633 et serait originaire de Lorraine, d'après Mme Chazot-Duplessy³⁴. Il n'est pas impossible que nous ayons trouvé confirmation de ses dires, et même un peu plus. Dans les

30. Le programme d'examen pour les ingénieurs cité par A. BLANCHARD, *op. cit.*, confirme ces exigences.

31. L'ensemble est conforme à l'équipement type de cabinet d'ingénieur donné par A. BLANCHARD.

32. Un anneau astronomique ?

33. Certains objets ont dû sembler bien étranges au pauvre clerc : « un petit sachet d'étoffe rouge, dans lequel y est trouvé un caillou de la grosseur d'un petit œuf avec de la poudre, ledit caillou étant fait comme un caillou de rivière », « un petit rond de marbre auquel est attaché 4 grains de terre », « une fiole pleine d'eau pour savoir ce qui est plénier » (c'est un niveau)...

34. Lettre du 28 janvier 1779 à sa fille (Bibl. mun.).

premières années du XVII^e siècle, un certain Pierre Michel, dit Lancelot, à la suite des ingénieurs italiens, manifeste son talent à Nancy : de 1609 à 1612, il édifie « la meilleure œuvre d'architecture religieuse du temps », la chapelle ducal pour le duc de Lorraine Henri II, en collaboration avec Jean Richier, sculpteur, petit neveu du grand sculpteur de Saint-Mihiel ; il exécute avec Marchal-Toussaint, ingénieur et architecte, en 1610, les fortifications de Nancy, dont Richelieu disait qu'elle « est la première place du monde pour sa fortification » ; en 1611 avec Michel Marchal I^{er}, Vanesson et de Chastenoy, Contrôleur général des Fortifications de Lorraine, il donne les devis des travaux pour achever la fortification de Nancy, qu'on entreprend³⁵. En 1611 encore il collabore à l'entreprise du château de Lunéville. La parenté de nom jointe à la ressemblance des activités attire l'attention, d'autant qu'une cousine du conseiller présente à la signature du contrat de mariage porte le nom de Marie Toussint-Michel. Les recherches donneront peut-être la clef du nom Duplessy³⁶ : il peut avoir été utilisé pour distinguer deux branches de la famille Michel, comme cela fut pratiqué dans la famille de Vauban lui-même (son cousin portait le nom de Dupuy-Vauban ou Vauban-Dupuy).

Si les archives nancéennes peuvent confirmer ces données, elles éclaireraient d'un jour nouveau la carrière de Pierre Michel-Duplessy : celui-ci, comme la plupart des ingénieurs de place, bâtisseurs, recrutés avant 1691, à une époque où il n'y a pas encore d'école professionnelle, serait issu du milieu des maîtres-maçons, ou architectes, ou entrepreneurs, « dont les fils sont formés dès l'adolescence dans l'agence familiale. Initiés aux règles de l'art, aux recettes de la maçonnerie, éveillés depuis leur plus tendre enfance à tous les problèmes de l'architecture, ces jeunes transposent leurs connaissances dans le domaine de la construction militaire »³⁷.

Il dut être formé également sur le plan théorique : beaucoup de thèses sont mentionnées par l'inventaire ; d'ailleurs, les régions de l'Est étaient riches de théoriciens de la fortification (Jean Lhoste, mathématicien et ingénieur qui dirigea les travaux de fortification de Nancy, publia par exemple à Pont-à-Mousson la *Pratique de la Géométrie*, que ne devaient pas ignorer ses condisciples, pour citer l'un des moins connus) ; enfin un collège de Jésuites était fondé en 1615 à Nancy.

Mais sa formation ne fut peut-être pas assurée à Nancy même³⁸. Car, s'il est exact qu'il naquit vers 1633, ce qui paraît vraisemblable, cette naissance coïncida avec le début de la Guerre de Trente Ans, et, s'en suivant, le déclin de la ville de Nancy, jusqu'alors animée par une cour brillante et des visiteurs étrangers, où prospéraient les artistes en tous genres ; la population diminua, et on cessa de construire ; le jeune homme, comme sa famille, dut peut-être émigrer, et nous ne savons rien du chemin qu'il suivit avant de s'installer dans le Bordelais (la façade de l'église Notre-Dame se rapproche-t-elle de certains édifices flamands, ou y sent-on encore l'influence du maniérisme lorrain ?). Son mariage eut lieu à Paris, et on le retrouve l'année suivante en 1664, à Blaye, où l'aurait attiré un oncle, le capitaine Michel.

Il était déjà titulaire d'un premier brevet d'Ingénieur et Architecte ordinaire du Roi, en date du 30 juin 1662 : signé de Guénégaud, c'est peut-être un brevet d'ingénieur civil ; le second, en date du 25 janvier 1670, signé de Colbert³⁹, attesterait une intégration dans le corps des fortifications. La question de la religion ne paraît pas devoir être posée : la famille semble catholique de longue date, deux des enfants adoptent l'état monacal⁴⁰.

La longue liste des papiers énumérés au fur et à mesure de l'ouverture des meubles, tiroir après tiroir, donne de nombreux renseignements, d'importance inégale, sur les activités de l'architecte. Les références ne sont pas toujours exploitables, et ce, pour deux raisons : ou les affaires sont « anciennes et passées » et la dame Giron juge inutile de les inventorier, ou bien toutes les références des actes sont données, mais les volumes des minutes ont disparu. Ainsi on ouvre le « grand coffre de fer fermant à clef à deux gros cadenas et une clef, ayant au dedans un escliptot fermant aussi à clef⁴¹ » ; il

35. *Les Architectes célèbres*, Paris, Mazenod, 1959, tome II, p. 272, et *Nancy, capitale de la Lorraine*, 1966 (J. Choux). Cf. références données par l'inventaire de la Chambre des Comptes de Lorraine.

36. A.D. 33, 3 E 15296, Belso, 11 mars 1695. Une autre cousine germaine est nommée la demoiselle Morsel, autre patronyme rencontré en Lorraine ; des Michel et Morcel apparaissent dans l'entourage du peintre Georges de La Tour. Un sieur Duplessis est lieutenant des gardes à cheval du duc de Lorraine en 1629.

37. Dans A. BLANCHARD, p. 109.

38. Encore qu'on puisse suggérer que le balcon du palais Ducal l'inspira dans ses réalisations pour le balcon de l'archevêque de Bordeaux, et que ses origines lorraines l'amenèrent à employer systématiquement la ferronnerie, grâce à sa connaissance du métal.

39. Partageant les responsabilités de défense avec Louvois, Colbert contrôlait celle des places fortes maritimes et des ports.

40. Son associé Robelin était, comme de nombreux ingénieurs, de famille calviniste parisienne, notoirement connue.

41. Comme on en voit encore au Musée des Arts Décoratifs.

s'y «trouve aussi plusieurs livres, tant grands que petits, qui ont servi d'autrefois à écrire les affaires et fermures que ledit feu Sieur Duplessy père avait faits, tant pour les eschats, fermures du bled, que pour les travaux et ouvrages qu'avoit entrepris pour les fortifications de Bordeaux, de Blaye ou d'ailleurs»; mais la dame les juges «inutiles et sans valeur, comme étant des affaires finies»! Cela recommence au verso pour «plusieurs desseins et plans de fortifications et citadelles et autres ouvrages que ledit feu Sieur Duplessy père avoit entrepris pour le Roy ⁴²». Ces textes, pour frustrants qu'ils soient, confirment l'impression, corroborée par d'autres données, que Duplessy exerçait sa fonction d'ingénieur au plein sens du terme. En 1670, il cumulait à Blaye les charges d'Ingénieur et de Visiteur des Douanes, après qu'un Contrôleur des Fortifications, c'est-à-dire en quelque sorte un administrateur financier chargé de lever les fonds nécessaires aux fortifications (notamment par l'octroi), l'ait chaudement recommandé en 1668 : on le trouve sans doute au contrôle de la collecte des fonds. Il remplit également les fonctions créées par Michel Le Tellier en 1645 pour les Intendants des Fortifications ⁴³ : cette charge comportait de passer les marchés, diriger les travaux, en contrôler l'exécution, et les payer; l'ingénieur pouvait prendre ces travaux en régie (tel Vauban). Michel-Duplessy est ainsi dit «ingénieur et entrepreneur»; les minutes gardent trace surtout de transactions pour les autorités militaires (marchés de fourniture). Il semble qu'il ait joué un rôle dans tous les règlements financiers — troupes, indemnités des invalides, expropriations. Chez son notaire, se trouvent les dossiers de remboursement des maisons et héritages compris dans les fortifications de la Citadelle de Blaye, redoute d'Andaye (Hendaye?) et Fort Sainte-Croix à Bordeaux ⁴⁴. Il a un roulement de trésorerie important : le conseiller règle après sa mort près de 12500 livres à des créanciers. Il prête très souvent de l'argent, pour son compte, ou dans le cadre de sa charge, de petites sommes, de plus grosses ⁴⁵. D'ailleurs, l'inventaire mentionne deux trébuchets, un grand et un petit, garnis de leurs poids et balances, et tout cela fait penser à des activités de type bancaire.

Un plan signé de sa main pour l'église de Castillon atteste qu'il est bien aussi l'architecte capable d'utiliser les instruments de son métier que nous avons évoqués, à qui l'on demande plans et devis (pour Sainte-Colombe, Notre-Dame, l'Archevêché, etc.). Il connaît également les problèmes liés à l'hydrographie (canalisation du Peugue et autres ruisseaux, canal du Moron...). Pierre Michel-Duplessy, l'exact contemporain de Vauban, sans être génial, est un ingénieur au sens complet du terme, et cela explique sans doute sa fortune. Cet homme entreprenant pouvait ressembler à l'image laissée par Lemoine. D'ailleurs, les avis émis sur ses capacités sont unanimes : on le décrit comme «entendant fort bien de son métier ⁴⁶»; le seul qui soit sans enthousiasme le qualifie de «tailleur de pierre, maçon», et fait sans doute allusion à ses origines; mais d'autres Bordelais porteront bien le même jugement sur Tourny...

Très précisément, l'inventaire permet de retrouver les entreprises suivantes :

— En 1684, il établit un inventaire et un devis des réparations qu'il doit effectuer à la Sepetrière (sic), Moulin de Saint-Médard, à trois lieues de Bordeaux (Saint-Médard-en-Jalles), et à la Raffinerie de Saint-Seurin (actuel emplacement de la gare Citram); il inventorie également la Tour Dauphine, la Tour Lormière... Ces documents peuvent présenter un intérêt pour l'histoire des fortifications ⁴⁷.

— On le savait associé avec Jacques Robelin pour les travaux entrepris au Château Trompette en 1670. Or, en 1691, l'adjudicataire des travaux à faire est Mathieu Labat, architecte rue Mautrait ⁴⁸, qui s'associe à Pierre Roumillac dit Laroche, architecte rue Saint-Seurin. Ceux-ci font une «sous-entreprise» avec Ponce Doré, bourgeois de Bordeaux, rue Désirade (rue Buhan), également entrepreneur des ouvrages du Roi pour les Fortifications du Fort-Sainte-Croix ⁴⁹.

— Par contre, en 1691, Duplessy est adjudicataire général des travaux de la «Tour de l'Isle de Blaye», c'est-à-dire Fort-Pâté, dont on jette les fondations; il s'associe avec Jean Chaigneau, maître-charpentier rue Sainte-Croix, lui concédant le tiers des travaux et profit. Ces travaux sont finis en septembre 1692 ⁵⁰.

42. Il s'agit de son portefeuille d'ingénieur, qui n'a pas été réclamé par les autorités militaires.

43. M. PARENT, *Vauban, un encyclopédiste avant la lettre*, Paris, Berger-Levrault, 1982.

44. On y trouve également les réclamations des frères Pierre et Jean Berquin, maîtres-sculpteurs rue des Bahutiers, concernant les 440 livres restant dues des ouvrages par eux exécutés pour le chapitre de l'abbaye de Saint-Romain-de-Blaye.

45. A l'ingénieur Javillier, aux Leblond de Latour...

46. Le duc de Saint-Simon, gouverneur de la place de Blaye, et le chevalier de Clerville, commissaire général en titre des Fortifications, et gouverneur d'Oléron.

47. A.D. 33, 3 E 4064, Decorbie-Laforêt, 30 juin et 13 septembre 1684.

48. Il est aussi l'entrepreneur de l'église Notre-Dame.

49. A.D. 33, 3 E 4065, idem, 3 février et 2 juin 1691.

50. Idem, 8 février 1691 et 16 septembre 1692.



FIG. 6. — Fort-Médoc : porte d'entrée.

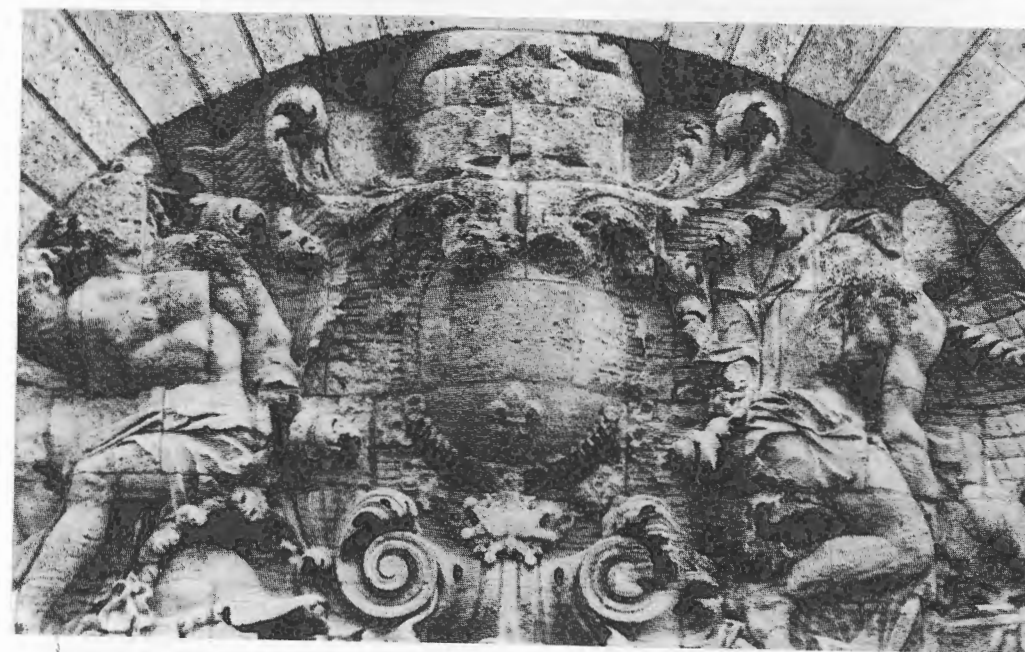


FIG. 7. — Fort-Médoc : tympan de la porte d'entrée.

— En 1691, il donne en sous-entreprise au même Chaigneau les ouvrages de charpenterie compris en l'adjudication des travaux à faire à la Citadelle de Blaye, obtenue pour l'année. Ces travaux concernent le magasin à poudre, deux portes de la place avec leurs arbres tournants, la Porte du Bastion du Port, les corps de garde de la « Demy lune Dauphine » et de la Porte Royale, ainsi que le Pavillon de celle-ci.

— En 1690, 1691, 1692, il règle les transactions concernant les fournitures de bois, dont partie est destinée aux fortifications, et l'autre « à faire transporter par ledit Sieur Duplessy... au port de Rochefort pour la construction des vaisseaux de Sa Majesté ». En 1692, il passe un marché avec Jean Lamothe, du Mas d'Agenais, ayant pour objet des pièces de charpente en chêne, poutres et filières, qui doivent être acheminées au Fort-Médoc⁵². La plus explicite des minutes le cite en tant que « Ingénieur et Entrepreneur des Ouvrages du Roi pour les Fortifications de la Citadelle de Blaye, et Fort de l'Isle (Fort Paté) et de Médoc ». On mentionne un acte « Fait à Fort-Médoc ». Durant les trois dernières années de sa vie, Pierre Michel-Duplessy fut donc le bâtisseur responsable de l'ensemble des entreprises destinées à assurer la défense militaire, par la Garonne, de Bordeaux et de la Gascogne. C'était une responsabilité considérable, même si l'on admet que dessins et plans émanaient du Chevalier de Clerville et de Vauban : l'efficacité virtuelle reposait sur une exécution parfaite ; Duplessy, tout à la fois ingénieur et architecte en même temps qu'entrepreneur, honnête et économiste, garantissait l'intelligence du travail, la qualité des marchés de fourniture, assurait le lien avec les entrepreneurs locaux tout en les contrôlant. Est-ce malgré tout à son influence que l'on doit la superbe porte du Fort de Médoc, dont le front ne s'orne pas du traditionnel décor aux drapeaux en trophées, mais d'un ensemble allégorique d'une fort belle exécution (fig. 6 et 7) ?

Comme le plus souvent, ce patrimoine de meubles, objets, papiers a été dispersé ; si l'on excepte le buste, que sa qualité a signalé aux contemporains, qui peut reconnaître actuellement l'une de ces pièces ? Les archives n'ont peut-être pas encore fini d'égrener des informations sur le personnage qui fonda, par sa réussite professionnelle et sociale, une dynastie bordelaise au destin éphémère ; une fontaine est là, qui rappelle la fuite du temps...

51. Idem.

52. Une planche d'un atlas de Massé montre l'ingénieur surveillant la coupe des bois : c'est donc une de ses attributions régulières.

L'ACTIVITÉ DE VICTOR LOUIS A BORDEAUX : TROIS IMMEUBLES INÉDITS

par Robert COUSTET

Le catalogue exhaustif des œuvres bordelaises de Victor Louis n'est pas facile à établir. Charles Marionneau, déjà, lorsqu'il essaya d'en dresser la liste, convint que le partage est difficile à établir entre ce qui appartient au maître et ce qui revient à ses élèves et à ses imitateurs¹. Le tri est particulièrement délicat en ce qui concerne les châteaux et maisons de campagne, si abondants aux environs de Bordeaux. Mais l'activité proprement urbaine de Louis n'est pas plus aisée à cerner dans son ensemble, même en ce qui concerne les entreprises publiques qui ont laissé le plus de traces dans les archives. F.G. Pariset a insisté sur le fait que « l'œuvre de Louis à Bordeaux ne se réduit pas au Théâtre² ». Il a lui-même fait connaître l'importance des transformations effectuées par Louis à l'Intendance et montré l'originalité des architectures et décors éphémères qu'il fit élever à l'occasion de la visite du duc de Chartres³. Louis a dressé, aussi, en 1786, les plans de casernes neuves pour le fort du Hâ dont la construction fut interrompue, en 1790, à la suite d'un esclandre financier⁴. Il aurait, enfin, laissé des dessins pour des halles aux grains qui ne furent pas construites⁵.

Mais certainement très importante et bien plus difficile à préciser fut l'activité de Louis dans le domaine privé. Un premier et indubitable recensement des demeures qu'il construisit pour ses riches amis bordelais peut être dressé grâce au célèbre album qu'il publia, en 1782, pour faire connaître son théâtre. La première planche du volume indique sans équivoque possible les « bâtiments particuliers construits par M. Louis⁶ ». La liste comprend :

1. Les hôtels Saige et Legrix, tous les deux au dos du théâtre, le premier en bordure du Chapeau-Rouge, le second sur la rue Porte de Richelieu (Esprit des Lois). En dépit des transformations apportées par l'installation de la préfecture de la Gironde, ces demeures ont conservé leur aspect extérieur d'origine (fig. 1).
2. Les hôtels Fonfrède et La Molère, situés aux angles opposés de l'îlot, du côté du fleuve. Les maisons intermédiaires ayant été élevées sur le même dessin, la façade uniforme de la place Jean-Jaurès appartient bien à Louis (fig. 2).
3. L'hôtel du comte de Roly, à l'angle nord de la place de la Comédie, en coin de la rue Mautrec. Louis considérait comme un indispensable complément du théâtre la création d'un environnement monumental. M. de Roly lui fournit l'occasion souhaitée en lui confiant la réfection des deux maisons

1. Ch. MARIONNEAU, *Victor Louis*, Bordeaux, 1881, p. 472-473.

2. « Bordeaux au XVIII^e siècle », *Histoire de Bordeaux* sous la direction de Ch. HIGOUNET, Bordeaux, 1968, p. 629.

3. F.G. PARISSET, « Victor Louis : décorations bordelaises... » in : *Victor Louis et le théâtre*, C.N.R.S., 1982, p. 9-18.

4. Ch. MARIONNEAU, *op. cit.*, p. 511 et 518.

5. E. GAULLIEUR L'HARDY, *Portefeuille ichnographique de Victor Louis*, Paris, 1828, n° 73. F.G. Pariset met ce projet en relation avec les dessins XLVI D/23 et XLVI D/24 du recueil 20 bis des Archives Municipales de Bordeaux. Cf. F.G. PARISSET, *Victor Louis, dessins et gravures*, Bordeaux, 1980, p. 68, n° 165.

6. V. LOUIS, *Salle de spectacle de Bordeaux*, Paris, 1782, planche 1 : *Plan de la partie de la ville de Bordeaux qui avoisine la nouvelle salle de spectacle*.

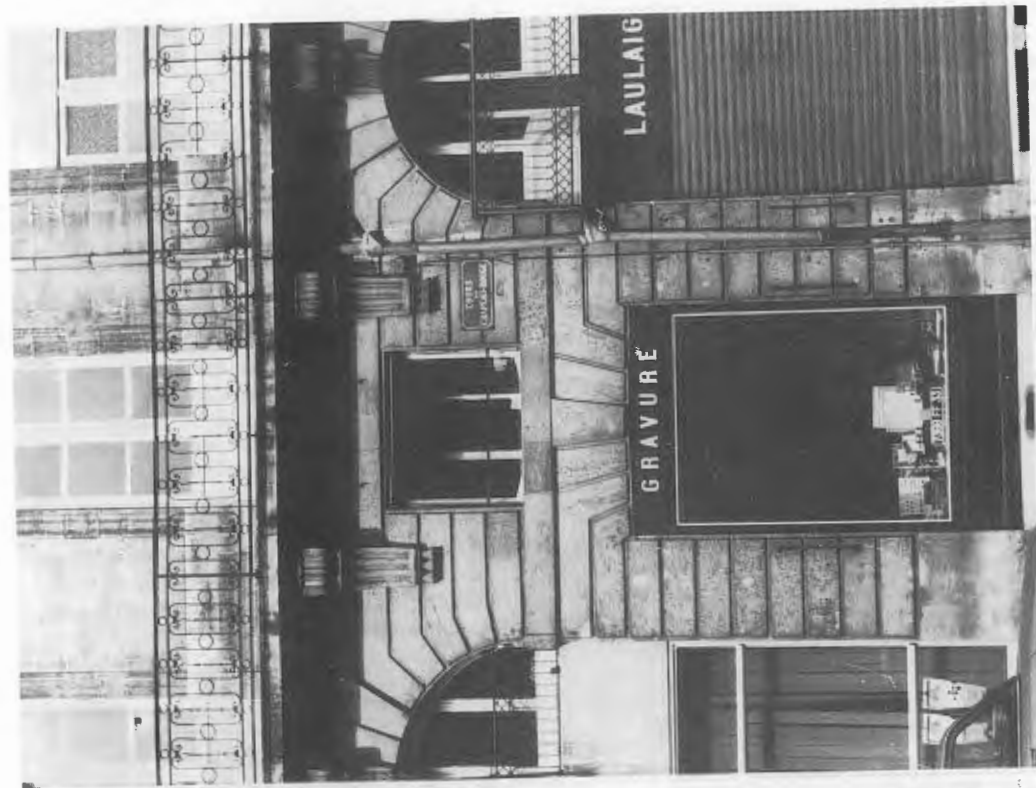


Fig. 2. — Victor Louis : Hôtel Fonfrède, cours du Chapeau-Rouge (détail).

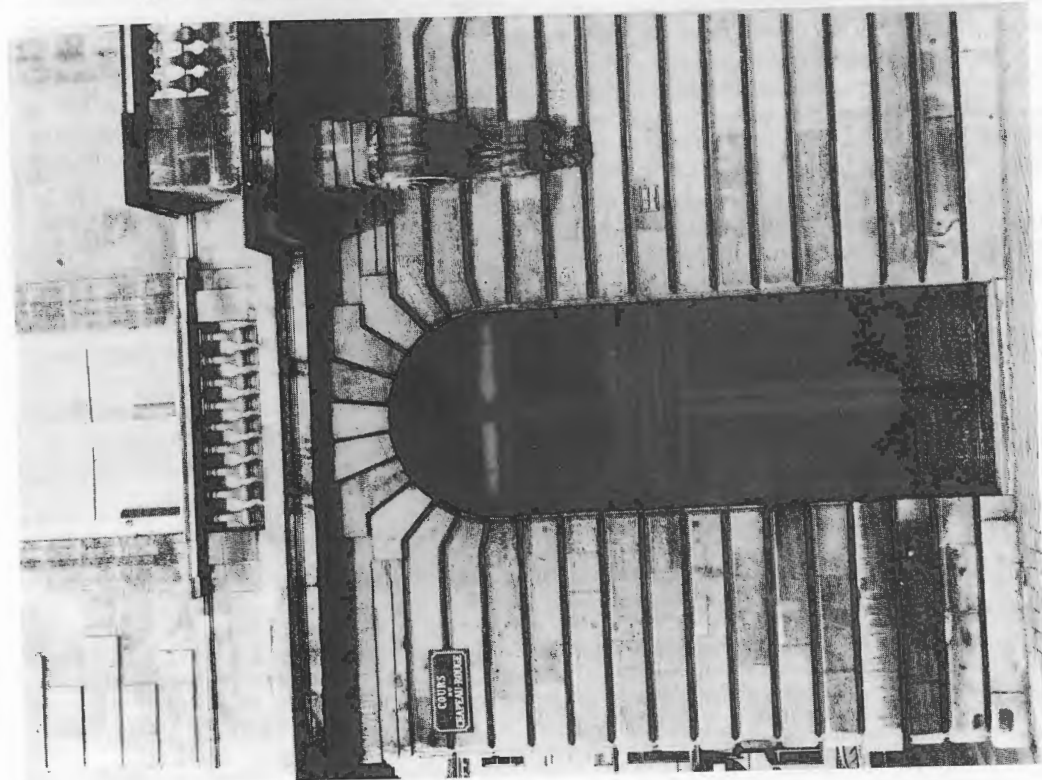


Fig. 1. — Victor Louis : Hôtel Saige, cours du Chapeau-Rouge (détail).

qu'il possédait et qui devaient servir d'amorce à une place à programme. En 1776, Louis dressa un projet dont le dessin subsiste ⁷. Il se proposait de réduire la longueur de la façade de la place à celle du théâtre en rognant la maison à l'angle de l'Intendance par un vaste pan coupé qui répondrait, en symétrie, à la perspective fuyante des allées du Tourny. Mais l'opposition décidée du propriétaire spolié, les conflits d'influence entre l'intendant et les jurats qui suscitèrent des projets concurrents de Lhote et de Bonfin conduisirent à une situation inextricable que l'arbitrage de Soufflot ne parvint pas à régler. En fin de compte, M. de Roly put, à partir de 1780, bâtir son hôtel qui figure pour cette raison sur le plan de 1782. Mais si, à cette date, il a pu être conforme aux dessins de l'architecte, il n'en est plus de même aujourd'hui. Dans son état actuel, la place ne correspond pas à ses vœux. Non seulement le pan coupé n'a pas été réalisé mais la maison Chaperon débord de trois arcades en saillie au-delà de l'alignement du théâtre. L'élévation des façades conserve sans aucun doute des éléments empruntés au dessin de 1776 sans lui être tout à fait fidèle. Les consoles du balcon ont perdu (ou n'ont pas reçu) leur profil initial et leur décor d'écailles mais elles ont gardé leur rythme. Le grand balcon qui, avec sa balustrade de fer forgé, est semblable à celui de la place Jean-Jaurès et le décor des fenêtres se retrouvent bien sur le dessin. Mais les arcades du rez-de-chaussée ont été modifiées ⁸ et le comble à brisis a fait place à une toiture plate cachée derrière une balustrade. Enfin, et surtout, l'alignement monotone de la trop longue façade n'est plus axée par rapport au théâtre. En définitive, la place de la Comédie peut être tenue pour une authentique œuvre de Victor Louis partiellement dénaturée.

4. L'hôtel Nairac qui figure aussi sur le plan de 1782 se dresse toujours en bordure du cours de Verdun ⁹. Bâti entre cour et jardin, il appartient à une autre famille que celle des grands immeubles-blocs qui nous occupent.

Cette liste est loin d'être complète puisque Louis, à partir de 1785 et jusqu'à sa mort en 1800, a continué à travailler pour Bordeaux, ne cessant de lutter avec une alternance de succès et d'échecs, d'espoirs et de découragements, pour faire triompher son grandiose projet d'urbanisme pour les terrains du château Trompette. Il conserva donc à Bordeaux un atelier actif confié à Gabriel Durand ; il y revint plusieurs fois et, bien que ni la place Ludovise ni le quartier environnant n'aient vu le jour, le projet a laissé des traces comme la célèbre maison Gobineau construite dès le mois d'août 1786 et qui était achevée à la veille de la Révolution ¹⁰. Cet édifice a, par sa masse, décidé de tous les futurs plans du quartier, en imposant la direction d'une nouvelle et obligatoire rue entre la place de la Comédie et le jardin public. Louis en a signé les plans et les dessins après avoir refondu ceux que lui avait présentés son neveu Duval. En dépit de l'intervention de Gabriel Durand, responsable de certains détails extérieurs et des décors intérieurs ¹¹, l'édifice doit être ajouté à la liste de 1782 pour compléter l'œuvre connue et incontestable de Louis à Bordeaux (fig. 3).

N'y aurait-il pas, pourtant, d'autres constructions dont la paternité pourrait être donnée avec vraisemblance à l'auteur du Grand théâtre ou à son atelier ? Est-il possible que le grand rêve de la place Ludovise et de son quartier, auquel Louis a consacré tant d'efforts et qu'il s'est efforcé de matérialiser à la moindre occasion, comme le montre la construction de l'hôtel Gobineau, n'ait laissé pour unique témoin que cette grande « maison seule » ? C'est peu vraisemblable. Il est probable que si les archives de l'architecte nous étaient parvenues dans leur intégralité ¹², nous y découvririons des dossiers concernant des édifices aujourd'hui non documentés mais qui témoignent de l'immense activité déployée durant la période agitée des années 1785-1800.

C'est cette vraisemblance qui nous autorise à suggérer l'attribution à Louis ou à son entourage immédiat des deux maisons jumelles sises aux numéros 6 et 8 cours de Verdun qui, avec le numéro 10, forment un bloc cohérent.

L'hypothèse repose d'abord sur l'observation d'un premier document qui est un plan manuscrit, présenté naguère à la Société Archéologique, par le regretté docteur Lasserre. Nous n'en avons pas vu l'original mais le professeur Roudié en conserve une photographie qui permet une analyse précise ¹³ (fig. 4). Il s'agit d'un des innombrables relevés montrant le château Trompette et le

7. Bordeaux, Archives Municipales, rec. 20 bis, XXI B/4.

8. Hypothèse suggérée par M.Ch. Taillard que nous remercions de ses indications.

9. Les dessins sont conservés aux Archives Municipales de Bordeaux. Cf. F.G. PARISET, *Victor Louis, dessins et gravures*, p. 66. MARIONNEAU (*op. cit.*, p. 445) indique que les dispositions intérieures, et en particulier le grand escalier, ont été modifiées par l'architecte Duphot.

10. P. COURTEAULT, « Autour de la maison Gobineau » in : *Rev. Hist. Bordeaux*, 1915, p. 58.

11. F.G. PARISET, *Victor Louis, dessins et gravures*, *op. cit.* p. 106.

12. Rappelons que le fonds Louis a été partiellement détruit dans un incendie en 1862.

13. Qu'il nous soit permis de remercier le professeur P. Roudié qui a mis ce document à notre disposition et nous a aidé à l'interpréter.



FIG. 3. — Victor Louis : Maison Gobineau (détail).

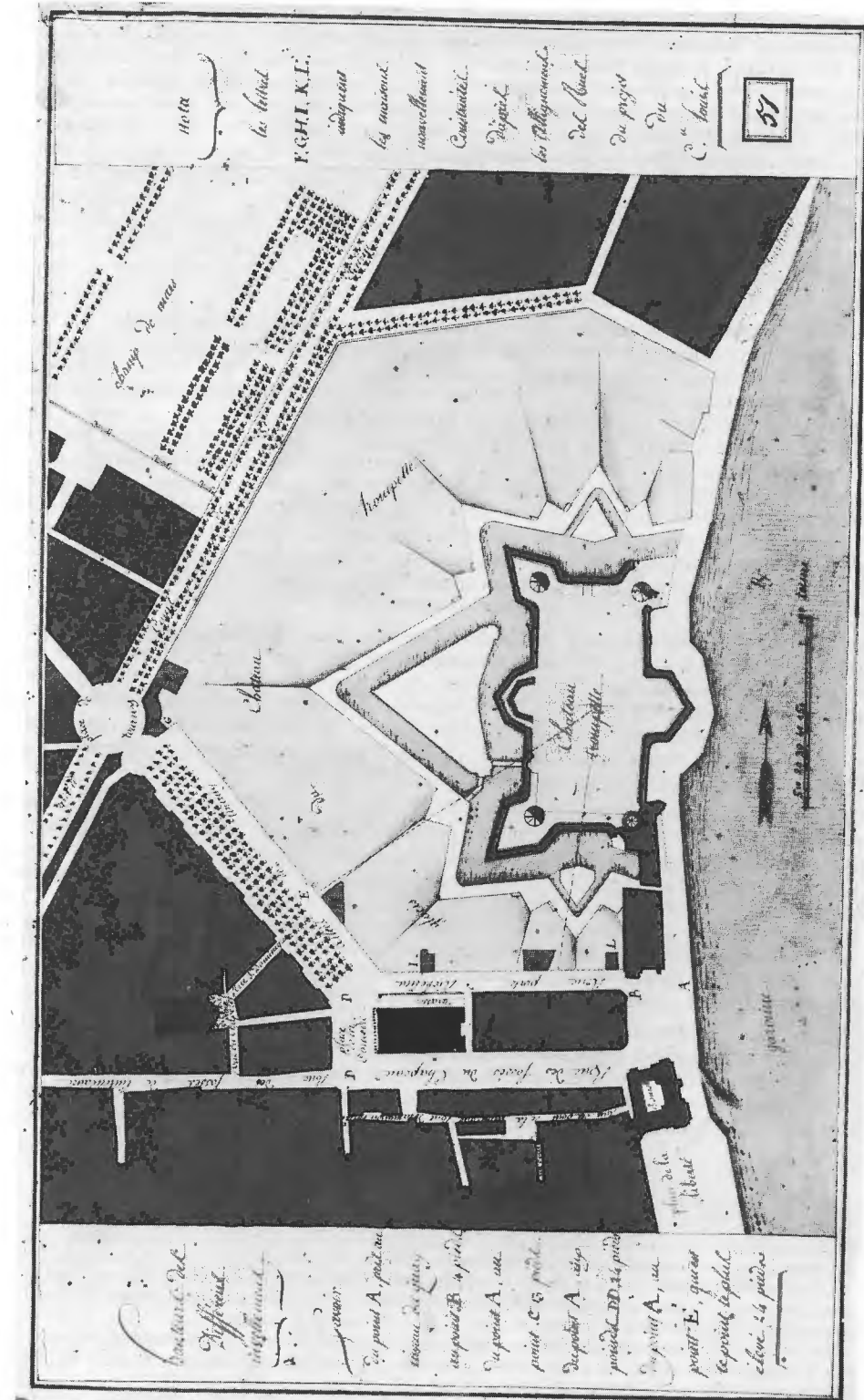


FIG. 4. — Les terrains du château Trompette : plan manuscrit (Coll. part., cliché C.R.D.P. P. Bardou).

quartier alentour, établis à l'occasion des projets de démolition de la forteresse et d'aménagement des terrains libérés. L'exécution très soignée dénote que l'œuvre sort d'un bon atelier et une étiquette portant un numéro montre que ce plan faisait partie d'un dossier plus important. Bien qu'il ne porte pas de date, nous pouvons, grâce aux noms des rues et aux édifices représentés, en proposer une avec une relative précision. On y voit figurer des appellations qui font partie du programme viographique de la Terreur. La ci-devant place Royale est encore dédiée à la Liberté et l'ancien jardin Royal est devenu le Champ-de-Mars. Mais le cours Saint-Seurin, la rue Porte de Richelieu et la rue Saint-Dominique, après avoir célébré le 10 août, l'Esprit des Lois et le Temple Décadair 14, ont retrouvé leur nom ancien. Le plan a donc été dressé après la réaction de Thermidor (juillet 1794). La présence de la maison Meyer, dont on sait qu'elle fut construite par Combes entre 1795 et 1796, nous oblige à reculer encore un peu la date. Nous pensons donc que ce plan a pu faire partie du dossier présenté par Louis, à l'occasion du concours pour l'aménagement des terrains du château Trompette, ouvert par le Directoire le 3 Nivose an IV (24 décembre 1795).

Par ailleurs, le plan indique certains édifices, ombrés en clair et marqués par les lettres F, G, H, I, K. Or, un *nota* précise que ces lettres « indiquent les maisons nouvellement construites d'après les alignements (*sic*) des rues du projet du Cn. Louis ». Les hôtels Gobineau (H) et Meyer (G) figurent parmi ces édifices neufs, qui sans être tous forcément de Louis, s'intègrent dans son projet d'urbanisme. Les maisons I, K et L, en bordure de la rue Porte de Richelieu (auparavant et depuis Esprit des Lois) sont à l'alignement de cette nouvelle voie en cours de construction et, toutes les trois, s'inscrivent sans difficulté dans le découpage des rues prévues par Louis. Les deux dernières, implantées dans la partie basse de la rue ont disparues 15 ; celle qui est marquée I, située plus haut et qui est caractérisée par son étroitesse, pourrait correspondre à l'actuel numéro 35 qui n'est large que de deux travées. Cette maison est, malheureusement, très défigurée. Le rez-de-chaussée a disparu. L'entresol avec des bossages menus et très soignés et des consoles à palmettes soutenant un balcon avec un garde corps en fonte, permettrait de la dater des années 1830 si les parties supérieures n'avaient pas été remaniées par un décor Louis XVI nettement postérieur.

Reste donc le cas du bloc marqué F, en bordure de ce qui est aujourd'hui le cours de Verdun. Il occupe sur le plan un carré dont le côté a des dimensions qui dépassent celles de l'hôtel Meyer tout proche, et il n'est séparé de la place Tourny que par une seule maison assez étroite. Reporté sur le grand projet d'urbanisation de Louis, dont il existe tant de versions 16, il se situe parfaitement dans le premier des sept îlots déterminés, en bordure du cours de Verdun actuel, par les six rues rayonnantes issues de ce qui aurait dû être la place Ludovise. Ce bloc F peut donc correspondre avec celui qui aujourd'hui, est formé par les maisons portant les numéros 6 et 8.

Un dossier que nous avons découvert dans le fonds Delpit de la Bibliothèque municipale confirme cette identification. Il s'agit d'une étude établie au profit d'un certain M. Lafitte afin de rentabiliser la maison et le terrain contigu qu'il possède, cours du Jardin Royal (cours de Verdun). Ce texte signé par Laclotte et Rieutord, et daté du 10 juin 1829, précise que la maison « fut bâtie il y a 35 ans environ ». Par conséquent, elle daterait des années 1794. Le texte est accompagné par deux plans. L'un donne, niveau par niveau, depuis la cave jusqu'au grenier, la distribution intérieure de la maison. L'autre indique l'implantation des biens de M. Lafitte et de ses voisins, et confirme que la maison Lafitte (numéro 8) et celle de son voisin, M. Brannens (numéro 6) sont exactement situées à l'endroit marqué F sur le plan de Louis que nous avons daté de la fin de l'année 1795 (fig. 5).

Un simple coup d'œil suffit à vérifier que les deux maisons en question ont été construites à l'identique mais que le numéro 8 (à Lafitte) a gardé son aspect d'origine, alors que le numéro 6 (à Brannens) a subi des modifications très faciles à apprécier et qui ne le défigurent pas profondément. En ce qui concerne le numéro 10, il n'était pas encore bâti à la date de l'étude de Laclotte et Rieutord, qui proposent de tirer profit du terrain. Ce qui fut fait en construisant l'immeuble actuel que

14. P. BERNADAU, *Le viographe bordelais*, Bordeaux, 1844, p. 44 et 45.

15. Les immeubles numéros 1 à 7 de la rue Esprit des Lois ont un style néo-classique affirmé à mettre en relation avec celui des architectes de la place des Quincondes, Dufard, Poitevin ou Gabriel Joseph Durand. Les autres constructions de la rue, dans ce secteur, sont de la seconde moitié du XIX^e siècle.

16. Nous nous référons plus spécialement au *Plan général des emplacements et rues distribués sur le terrain du Château Trompette* signé et daté de Louis, 1787 (Bordeaux, Archives Municipales, rec. 20 bis, XXI, M/1).

17. Bordeaux, Bibliothèque Municipale, Delpit, XXX, 13.

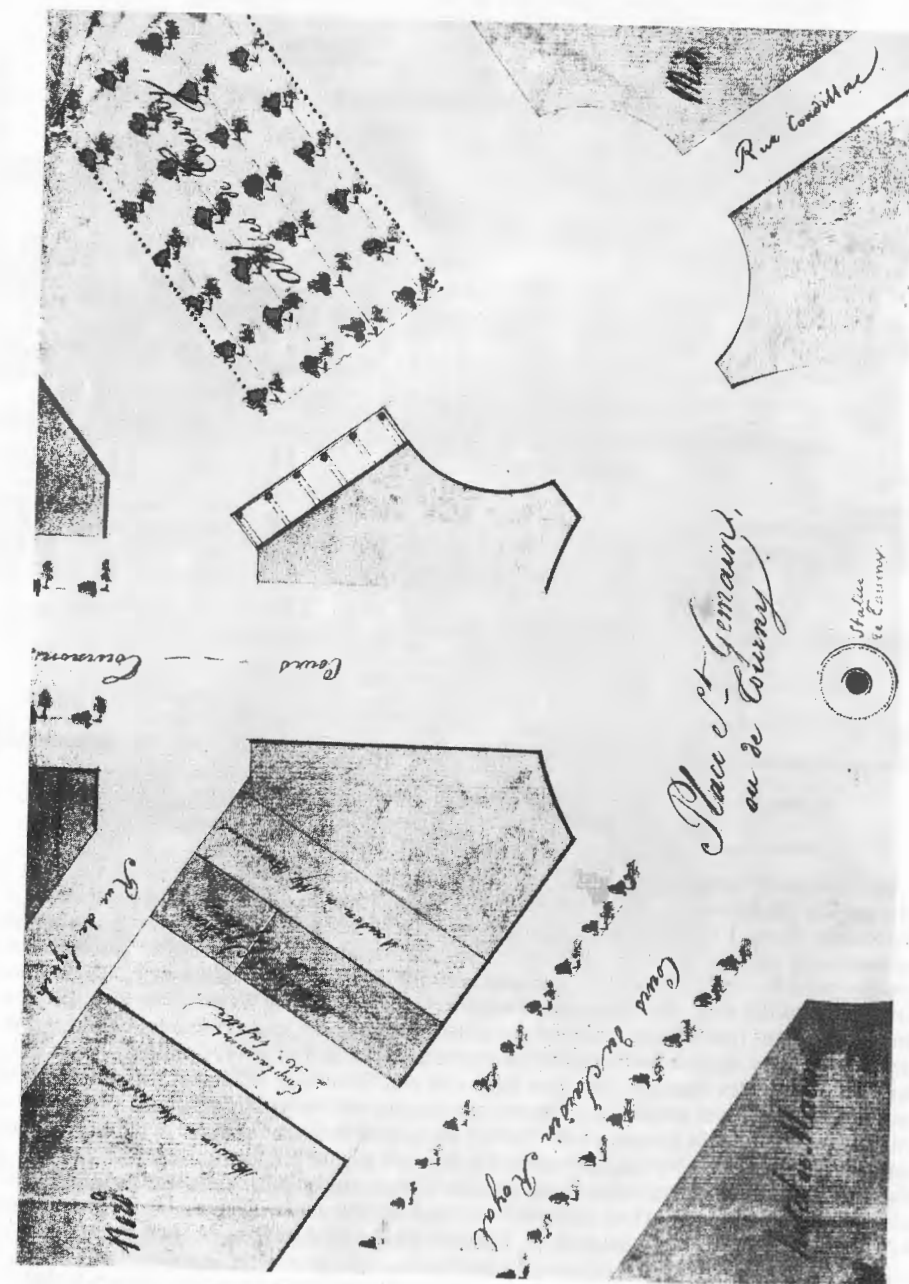


FIG. 5. — Lotissement des terrains autour de la place Tourny (1829)
B.M. Delpit, XXX, 13.

l'architecte ¹⁸ a voulu conforme au style des années 1830, tout en le reliant très exactement par ses dimensions et les divisions de son élévation à ses deux voisins ¹⁹ (fig. 6).



FIG. 6. — Immeubles 6, 8 et 10 cours de Verdun.

A quel architecte attribuer les deux superbes maisons construites vers 1794 ? A Combes qui, à peu près dans le même temps, travaillait à l'hôtel Meyer tout proche ? A Dufard qui, toujours au même moment, élevait l'hôtel Fenwick ? Pourquoi pas à Victor Louis ou à son atelier bordelais ? La comparaison avec les œuvres sûres rend cette hypothèse plausible. Nous retrouvons dans les deux maisons du cours de Verdun les détails qui caractérisent les autres immeubles de Louis. D'abord un rez-de-chaussée solide avec des bossages puissants. Certes, cours de Verdun, les piédroits ont des bossages à chanfreins que l'on ne retrouve pas ailleurs chez Louis, qui préfère les bossages continus en table. Mais la date tardive pourrait justifier cette différence. Par contre, au-dessus des baies, on est frappé par le jeu des énormes claveaux avec une clef fortement affirmée. Ces arrangements de claveaux, tout en variant d'un édifice à l'autre, constituent une recherche permanente et particulièrement raffinée du style « à la romaine » de l'auteur du Grand théâtre. Un autre détail porte la marque de Louis : les consoles avec leur taille imposante, leur enroulement aux courbes franches et le décor d'écailles que l'on retrouve sur celles de la maison Gobineau ou sur le dessin original de l'hôtel de Rolly. Le grand balcon qui court au long du bel étage avec son garde-corps de fer forgé au dessin très simple est le même que celui des places Jean-Jaurès et de la Comédie (fig. 7). Bien entendu, Louis n'a

18. Vraisemblablement, Michel Laclotte ou Rieutord auteurs de l'étude financière. D'après le plan de situation, Poitevin possédait le lot de terrain suivant mais l'immeuble ne figure pas dans le *Recueil* de ses œuvres conservé à la Bibliothèque Municipale. Gabriel Joseph Durand travaillait aussi à la même date dans le quartier mais on n'en trouve pas trace dans ses dossiers conservés aux Archives Départementales de la Gironde.

19. Sans doute le même architecte est-il l'auteur des maisons plus simples et plus basses, mais d'un style qui correspond à la même période qui dans la rue Boudet portent les numéros 5, 7 et 9. Le texte de Laclotte et Rieutord propose, en effet, de tirer parti du jardin qui est au dos des immeubles du cours de Verdun.



FIG. 7. — Immeuble 8, cours de Verdun (détail).

pas l'exclusivité de ce parti dont il n'est pas l'inventeur. Il l'a, pensons-nous, emprunté à Servandoni qui, dès 1752, avait fait construire, place Saint-Sulpice à Paris, une maison qui semble le prototype des grands immeubles de rapport tels qu'ils se sont multipliés dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. A Bordeaux même, ce système a été largement généralisé par les Laclotte. Mais ils doivent la formule à Louis qui l'a introduite chez nous en lui donnant une expression particulièrement spectaculaire ²⁰. Si l'on examine, enfin, les deuxième et troisième étages, on y retrouve les garde-corps à balustrades qui donnent à la maison Gobineau et plus encore à l'hôtel Saige leur majestueuse solidité. Tous ces

20. On jugera le changement apporté par Louis dans l'architecture des immeubles de rapport bordelais en comparant ses constructions et celles des Laclotte qui en sont issues (rues Judaïque, Victoire Américaine et ailleurs...) avec les maisons plus anciennes qui forment l'ensemble si cohérent de la rue Saint-François.

détails ne seraient peut-être pas convaincants si les immeubles du cours de Verdun ne s'imposaient, en quelque sorte globalement, par leur parti ambitieux de trois étages qui les rapprochent une fois de plus des places Jean-Jaurès et de la Comédie et par leur allure noble. Si l'on se rappelle l'importance, attestée par son œuvre tout entière, que Victor Louis apportait aux façades à programme, ne peut-on pas voir dans ces immeubles, « construits d'après les alignements des rues du Cn. Louis », l'ébauche d'un décor qu'il aurait pu concevoir pour ordonnancer les sept îlots qui, en bordure de l'une des plus belles artères de la ville, formaient la conclusion de son ambitieux programme d'urbanisme ²¹.

Les mêmes caractères stylistiques et les mêmes arguments empruntés aux idées de Louis en matière d'urbanisme me conduisent à proposer de voir son intervention dans une autre construction bien que, malheureusement, elle ne soit pas encore documentée. Il s'agit de la superbe maison sise au 2, cours de l'Intendance, au coin de la rue Sainte-Catherine, en regard du célèbre îlot Bonnaffé (fig. 8).

Les arguments stylistiques sont évidents : bossages et claveaux du rez-de-chaussée accusés par un agencement sophistiqué avec la clef en fort relief qui est comme une signature ; consoles puissantes, absolument identiques à celles de l'hôtel Saige qui fournit aussi les modèles des frontons du pan coupé ; mouluration originale des fenêtres surmontées par une frise galbée comme celle du Grand théâtre et sans modillons comme à l'hôtel de Roly ; balcon continu du côté de la belle façade du cours de l'Intendance (fig. 9). Manifestement, cette façade, dont la hauteur règne avec celle de la place de la Comédie, est agencée, avec son pan coupé, pour être vue depuis le Grand théâtre et du bas du cours du Chapeau Rouge. Or, il faut se souvenir du projet pour la place de la Comédie avec le fameux biais créant une ligne de fuite symétrique à celle des allées de Tourny. La régularisation du cours de l'Intendance et du Chapeau Rouge, idée à laquelle Louis était tellement attaché, nécessitait de véritables truquages visuels auxquels participait le pan coupé de la place mais aussi, pensons-nous, celui de la maison lui faisant face, qui est celle qui nous occupe.

Peut-on dater cette maison ? La comparaison avec l'îlot Bonnaffé permet d'avancer une date approximative. Etienne Laclotte, on le sait, se proposait d'écraser le Grand théâtre en donnant à l'immeuble Bonnaffé des dimensions colossales. Mais la seule observation de son œuvre montre qu'il doit beaucoup à son rival et que ce dernier (s'il est bien l'auteur de la maison dont nous parlons) l'a obligé à modifier son projet initial. La façade de l'hôtel Bonnaffé garde la trace claire de l'échelonnement des travaux (trace que l'on retrouve à l'arrière sur la rue Daurade). Sans aucun doute possible, la construction a commencé par la partie qui fait l'angle de la rue des Piliers de Tutelle. La première tranche de trois travées copie effrontément l'élévation de Louis pour la place Jean-Jaurès. On y retrouve l'alternance des arcades en plein cintre et des baies rectangulaires plus étroites ainsi que le balcon continu et des détails décoratifs abondants et soignés, dont certains comme la guirlande de feuillages qui court sous le balcon, sont un pur plagiat. Laclotte a donné à son immeuble un angle aigu et pour faire tourner le balcon, il a imaginé la solution ingénieuse mais somme toute mesquine, eu égard aux proportions imposantes de l'ensemble, d'une trompe joliment appareillée. Les deux tranches suivantes (chacune également de trois travées) conservent le même schéma mais en réduisant le décor sculpté : la riche guirlande sous le balcon fait place à une ligne de denticules. La dernière tranche, enfin, accuse la simplification : les baies rectangulaires du premier niveau disparaissent et les arcades sont répétées systématiquement. Cette dernière tranche, pourtant, présente un détail nouveau important. L'angle de la rue Sainte-Catherine, au lieu de répéter celui de la rue des Piliers de Tutelle, est coupé et son dessin à refend correspond à celui de la maison qui lui fait face. Tout se passe comme si, en arrivant au terme de son entreprise, Laclotte avait été obligé de modifier le projet initial pour tenir compte d'un édifice qui n'existait pas encore au départ. On ne connaît malheureusement pas le calendrier de construction de l'îlot Bonnaffé. On le date traditionnellement, mais sans autre précision, de 1780. Comme l'hôtel de Roly a été édifié entre 1780 et 1782, il se peut que dans le même temps, au moment où il bataille pour imposer son programme de place de la Comédie, cependant que de son côté Laclotte entreprend l'îlot Bonnaffé, Victor Louis ait eu l'occasion de réaliser un immeuble qui donnait une idée de son projet et en constituait l'amorce. L'immeuble du cours de l'Intendance, qui est moins important, aurait été terminé assez tôt pour

21. Notons que dans la partie du plan de Louis située entre la transversale nord-sud (primitivement rue Vergennes) et le cours Saint-Seurin (actuel cours de Verdun), les rues sont plus nombreuses que dans la partie qui borde l'hémicycle. Cette disposition permet d'obtenir sur le cours Saint-Seurin des îlots dont les façades sont manifestement calculées pour être de dimensions à peu près égales, ce qui permet l'ordonnancement des façades.

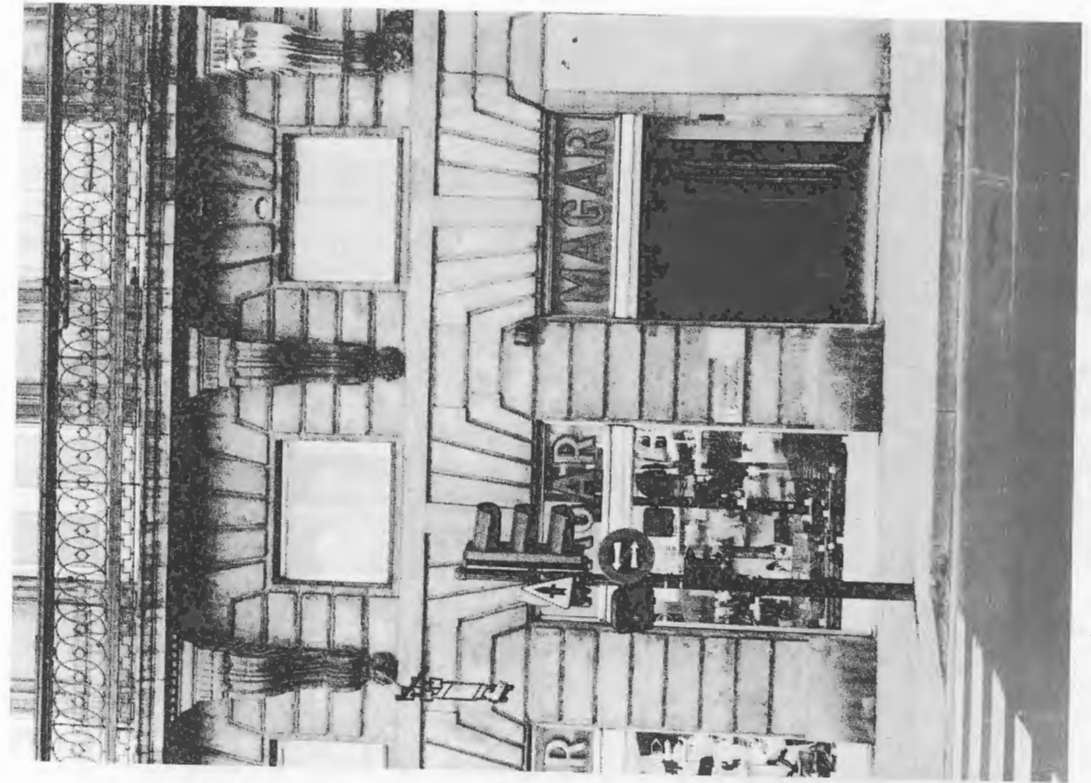


Fig. 9. — Immeuble à l'angle du cours de l'Intendance et de la rue Sainte-Catherine (détail).



Fig. 8. — Immeuble à l'angle du cours de l'Intendance et de la rue Sainte-Catherine.

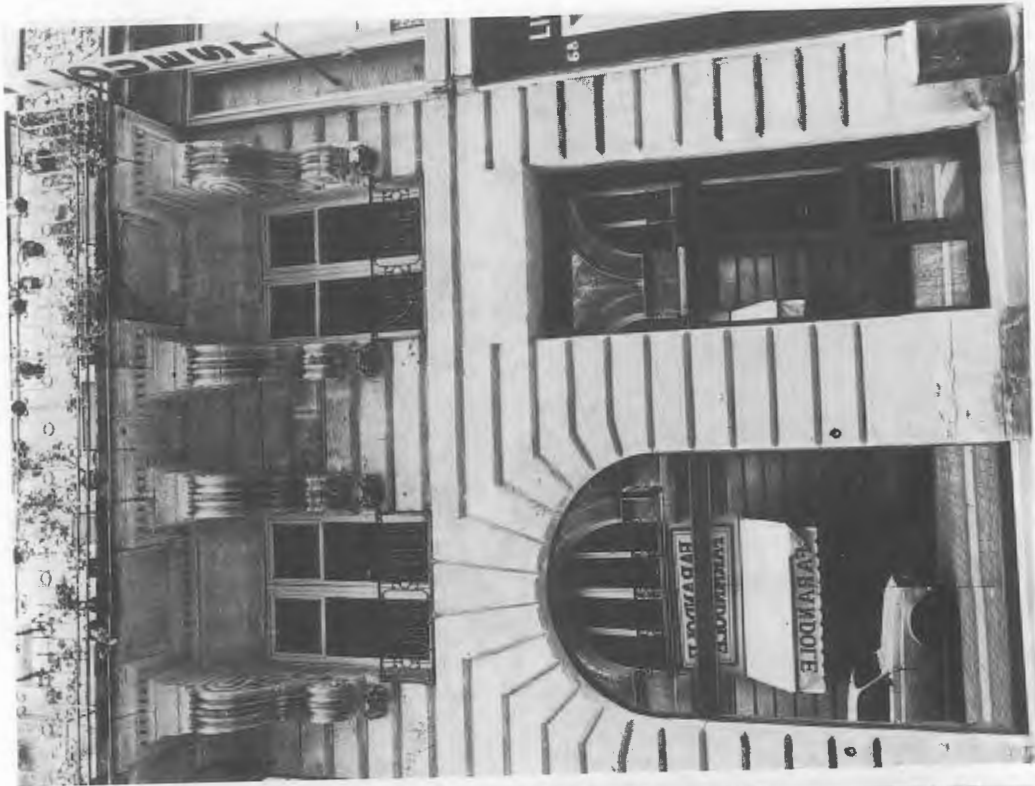


FIG. 11. — Immeuble 66, rue Saint-Rémi (détail).

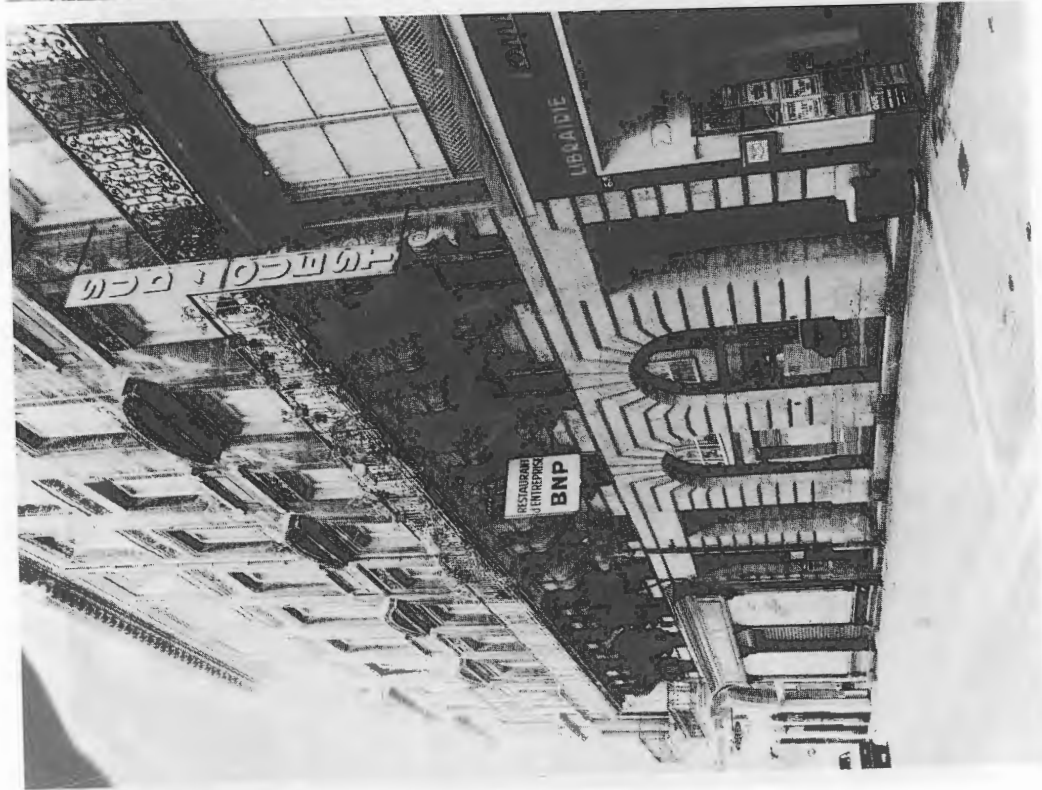


FIG. 10. — Immeubles 64 et 66, rue Saint-Rémi.

obliger son rival à s'y adapter. En tous cas, il n'appartient pas au style de Laclotte et de toute évidence il est très proche de celui de l'auteur du Grand théâtre.

Pour faire bonne mesure et au risque de tomber dans le travers des attributions sans preuves que nous avons dénoncé, signalons un dernier immeuble qui, par son style, appartient à l'école de Louis. Il porte les numéros 64 et 66 de la rue Saint-Rémi (fig. 10). Une fois encore, la différence avec les constructions de Laclotte, dont l'une est toute proche (aux numéros 51-55 *bis* de la même rue) saute aux yeux. On y retrouve tous les détails qui, à notre sentiment, caractérisent la manière de Louis : l'esprit inventif qui conduit à utiliser pour le rez-de-chaussée le système des bossages puissants tout en trouvant une disposition nouvelle d'alternance des baies ; les consoles énormes et clairement articulées ; le balcon courant tout au long de la façade ; une décoration sculptée abondante et surtout, un aspect d'ensemble imposant et noble qui tranche sur les imitations sèches et stéréotypées multipliées par les Laclotte (fig. 11).

Certes, il est difficile de préciser la part exacte qui, à l'intérieur d'un atelier d'architecture, revient à chacun des participants. La maison Gobineau nous offre un exemple du processus assez complexe qui régissait le travail de Louis et de ses collaborateurs. Il n'en reste pas moins vrai que l'œuvre collective porte la marque du maître et que c'est lui qui impose son style. Dans le cas des immeubles qui nous occupent, les preuves décisives manquent pour les donner à Louis en toute certitude. Ils forment, cependant, un groupe cohérent dont les caractères sont plus proches de sa manière que de celle de ses imitateurs. Ils témoignent, en outre, de la diversité de l'architecture privée du XVIII^e siècle bordelais et montrent que l'on n'a pas encore mesuré dans toute son ampleur le rôle de Victor Louis dans ce domaine ²².

22. Notre collègue, M. Ch. Taillard, a eu l'obligeance de nous communiquer un dossier qu'il a découvert à la suite de cette communication. Ces textes (Archives Départementales de la Gironde, série Q, domaines : Château Trompette, administration des terrains du château) font état des difficultés de M. Lafitte aîné qui est en train de bâtir sa maison en bordure du cours Saint-Seurin. Les voisins ont obtenu l'arrêt des travaux et l'incertitude demeure s'il faut construire la maison en encoignure ou en pierres d'attente. Les retards vont conduire à congédier les ouvriers et l'architecte, qui n'est malheureusement pas nommé, menace de faire un procès. Ces textes de 1792 permettent de dater la maison avec précision et confirment que l'édifice était bien en relation avec le tracé des voies à ouvrir sur les terrains du Château Trompette.

RESTAURATIONS DU CHÂTEAU DE LANGOIRAN A LA FIN DU XVI^e SIÈCLE

par Joël PERRIN

Un contrat de 1590, trouvé récemment et concernant des réparations au château de Langoiran ¹, permet d'apporter des précisions sur l'histoire et l'architecture de ce château et de faire le point sur l'œuvre de deux maîtres-maçons importants de la fin du XVI^e siècle. Il est passé le 8 avril 1590 entre Bris Martin et Pierre Ardouin, maîtres-maçons, et Messire Etienne de Pontac, chevalier, conseiller du Roy et trésorier général de France en la Généralité de Guyenne, seigneur d'Anglades et de Langoiran. Son nom est à rajouter à la liste des propriétaires connus du château, sans que l'on sache quand cette seigneurie a été rachetée aux Monferrand ni à quelle époque elle a été revendue au président Daffis qui la possédait au XVII^e siècle.

Ce contrat permet surtout de préciser l'architecture du donjon, pièce maîtresse du château décrite très précisément dans *La Guienne militaire* ²: « ... circulaire à l'extérieur, elle renferme entre ses murs, épais de près de quatre mètres, trois étages de salles octogonales voûtées... Un escalier percé dans l'épaisseur des murs met toutes ces salles en communication ; il se termine par un lanternon plus moderne que la tour, dont le couronnement n'existe plus... ». Bris Martin et Pierre Ardouin font deux cheminées dans la « grand salle », c'est-à-dire dans la tour carrée visible à droite du dessin de du Wiert, publié par M. J. Gardelles ³ et en UTW du plan de Drouyn (fig. 1). Dans la tour du donjon, ils doivent percer une porte pour entrer « à l'endroit de la porte de la salle », c'est-à-dire probablement dans l'axe de cette porte (en B du plan de Drouyn ; cf. aussi fig. 2), ainsi qu'une autre porte au deuxième étage à l'aplomb de la porte précédente. Ces portes permettaient d'accéder directement de chaque étage de la tour carrée à l'étage correspondant du donjon sans passer par le système médiéval assez complexe décrit par Drouyn. Bris Martin et Pierre Ardouin construisent aussi une cheminée (fig. 3) et une croisée (fig. 4) dans les salles du premier et du deuxième étage du donjon à la place d'une « demi-croisée » médiévale. Drouyn, suivi par J. Gardelles, pense que le donjon a perdu au moins un étage. Celui-ci avait déjà disparu en 1590, puisque la tour est alors au contraire surélevée de trois pieds (1,30 mètres environ) et couronnée d'une terrasse surmontée d'un parapet de trois pieds de haut, crénelé et percé de canonnières comportant deux bretèches (« guérites »). On voit encore les consoles de l'une d'entre elles (fig. 4). En outre, les deux maîtres-maçons doivent hausser la vis et la surmonter d'une guérite en pierre de Saint-Emilion. L'insécurité due aux Guerres de Religion a sans doute poussé Etienne de Pontac à faire construire ce type de fortification à une date aussi tardive.

Les deux maîtres-maçons, Bris Martin et Pierre Ardouin, sont souvent associés dans les textes. Ils le sont dans l'acte où ils apparaissent tous deux pour la première fois le 27 mai 1584 ; Pierre Ardouin, maçon, y prête de l'argent et vend du blé ; Bris Martin, maître-maçon, habitant rue du Médoc à Bordeaux, est témoin de cet acte ⁴. Bris Martin est alors « maître des œuvres de la ville de

1. A.D. Gironde, 3 E 3119, fol. 229 v^o-231 r^o.

2. DROUYN (L.), *La Guienne militaire*, Bordeaux, chez l'auteur, Paris, Didron, 1865, t. II, p. 1-24 et pl. 62-67.

3. GARDELLES (J.), *Les châteaux du Moyen-Age dans la France du Sud-Ouest, La Gascogne anglaise de 1216 à 1327*, Paris, Arts et Métiers graphiques, 1972, p. 153-154, pl. 71.

4. A.D. Gironde, 3 E 2290, fol. 217. Référence donnée par M. Cavignac et communiquée par M. Roudié.

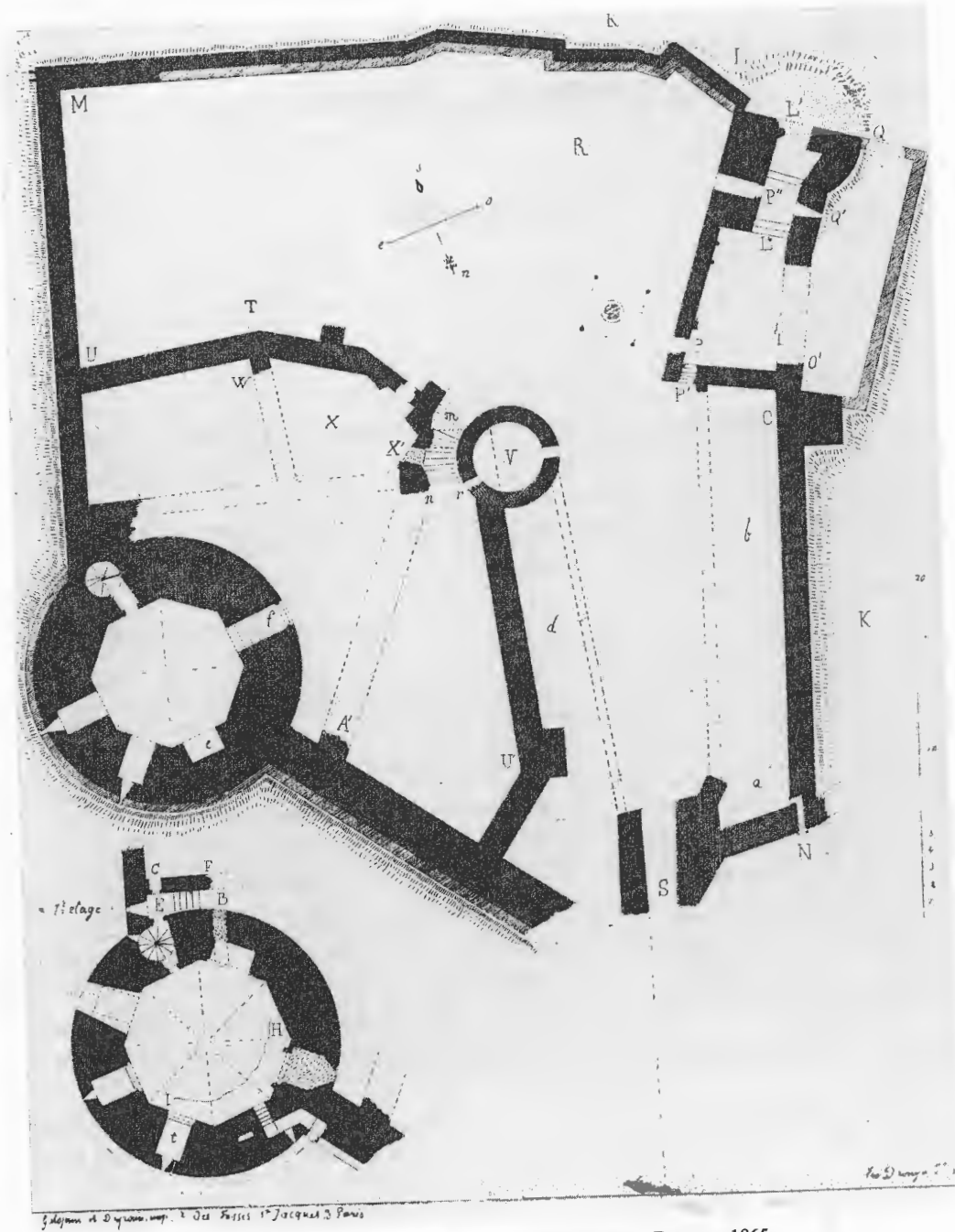


FIG. 1. — Plan du château de Langoiran, par Léo Drouyn, 1865.

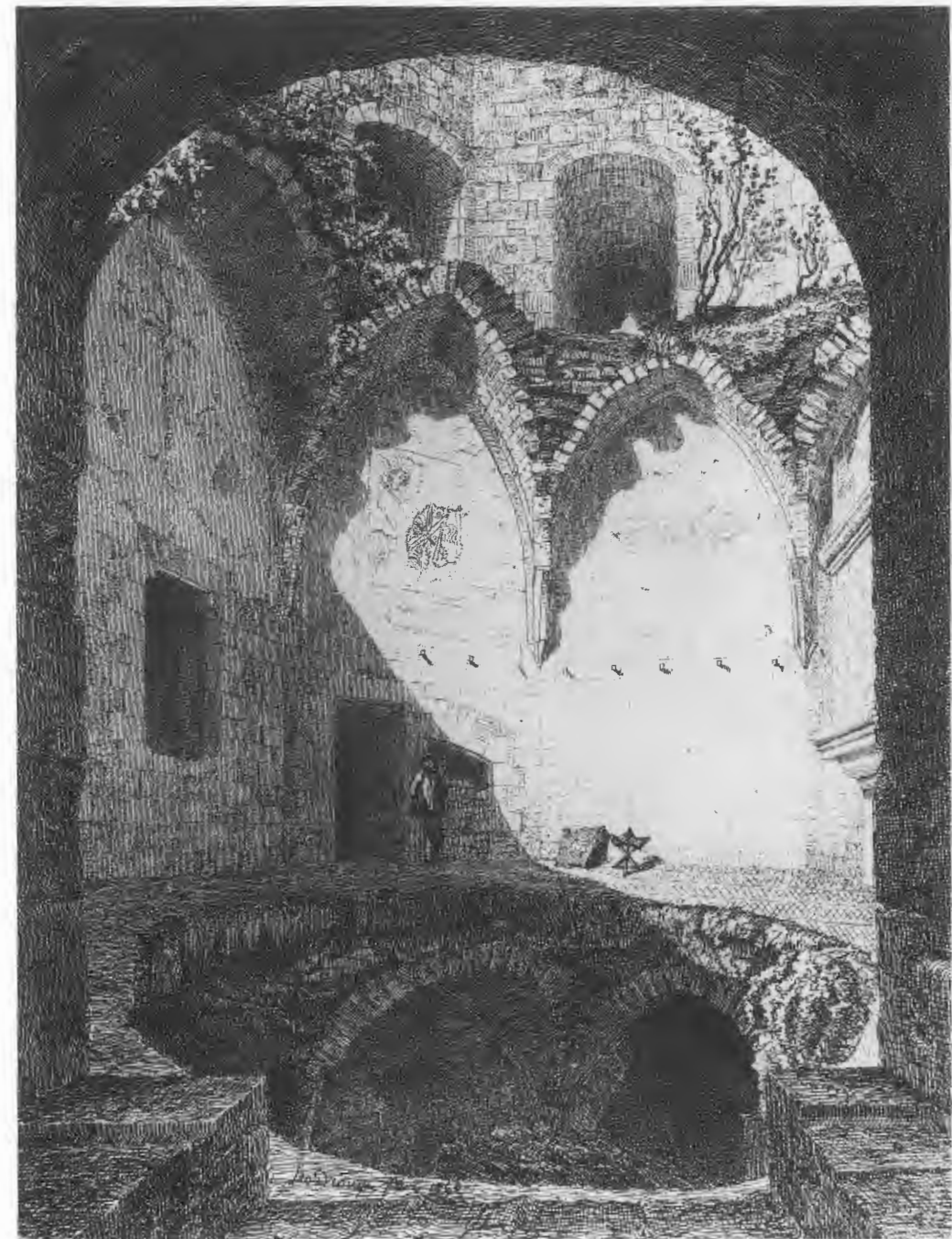


FIG. 2. — Vue de la grande salle du donjon, par Léo Drouyn, 1862
(cliché Inventaire général, opérateur Chabot-Dubau).

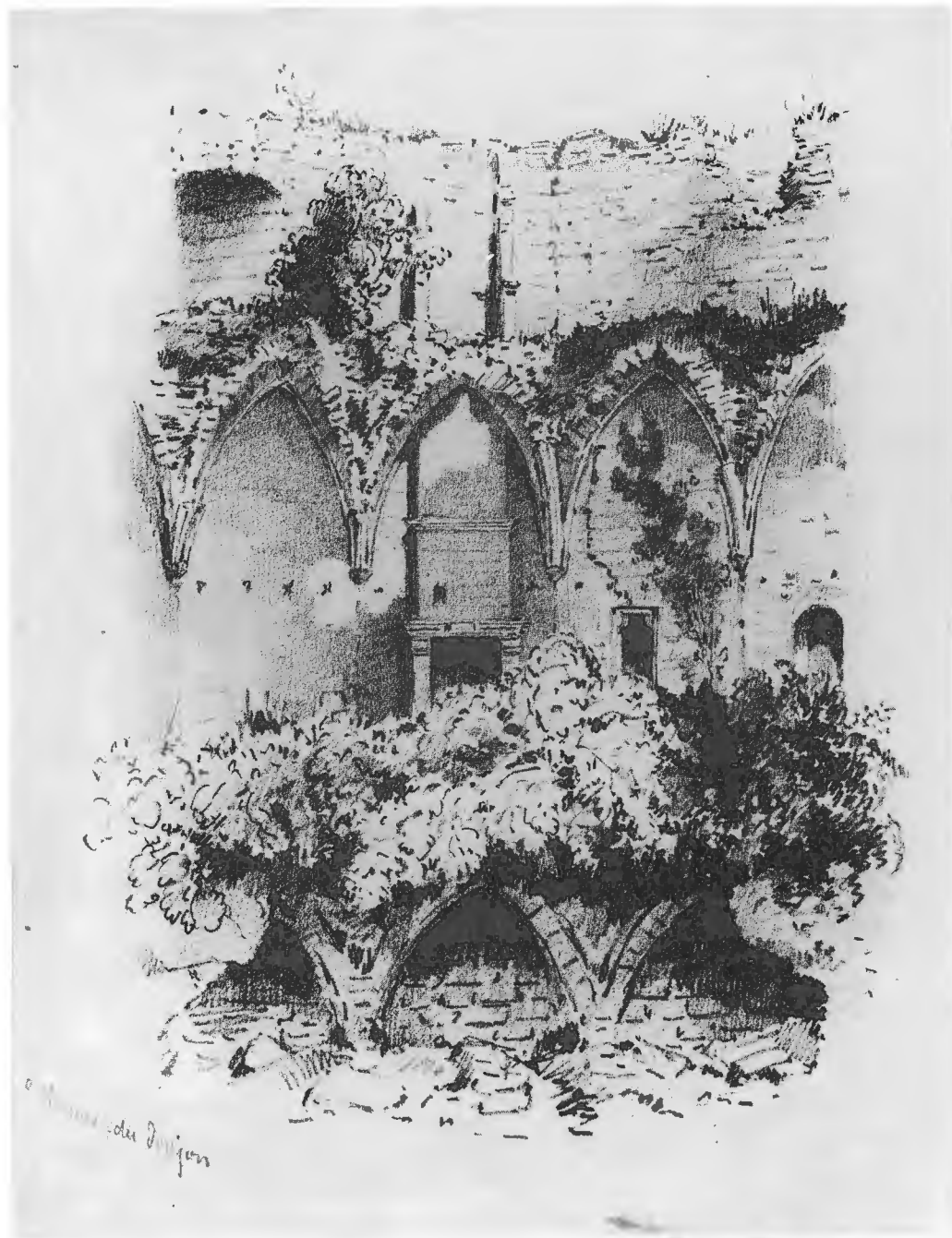


FIG. 3. — Coupe du donjon, dessin de H. Maignan, milieu xix^e siècle
(cliché Inventaire général, opérateur Chabot-Dubau).



FIG. 4. — Donjon, état actuel (cliché Inventaire général, opérateur Chabot-Dubau).

Bordeaux», c'est-à-dire architecte de la ville. Comme sa première et sa seconde femme, il semble être originaire de la chatellenie d'Archiac, en Saintonge⁵. Il fut marié une première fois avec Tiffaine Boysson, fille de Foucault Boysson et sœur de Pierre Boysson, tous deux maîtres-maçons⁶. Ils eurent plusieurs enfants, tous morts en 1586. De sa seconde femme, Agathe Brizard, sœur du maître-maçon Jehan Brizard⁷, il aura une fille Jehanne. Agathe Brizard, devenue veuve, se remariera avec un autre maître-maçon, Jacques Guilhermain⁸. La famille de Bris Martin est un bon exemple des mariages endogamiques courants dans ce milieu. Après la mort de sa première femme, en 1586, un procès avec Pierre Boysson pour la succession de celle-ci montre que Bris Martin avait acquis une relative aisance; outre la maison où il habite, rue du Médoc, voisine de celle de Jehan Lehoux, maître-maçon⁹, et qu'il est obligé de rendre comme dépendant de la succession de son beau-père, il avait acheté un bourdieu à Soussans en Médoc et une vigne en graves de Bordeaux, dont il est obligé de céder une partie à P. Boysson¹⁰. Par la suite, il fit construire une maison rue des Pignes, fort étroite, n'ayant que deux chambres et un petit grenier, d'après la description qu'en font après sa mort Etienne Arnault et Pierre Boysson¹¹. En septembre 1592, sa seconde femme est veuve depuis suffisamment longtemps pour s'être remariée¹². On connaît quelques travaux de Bris Martin. En juillet 1586, il s'engage à faire la façade de la maison de Jacques de Cadouyn, avocat au Parlement, rue de la Rousselle, dont il délègue la construction à Guillaume Boyer et Guillaume Peyrichon, maîtres-maçons¹³. En 1586 et 1587, avec Etienne Arnault, il construit l'hôtel de Pierre de Geneste sur l'actuel cours de l'Intendance¹⁴. En 1587, comme maître des œuvres de la ville de Bordeaux, il fait démolir par Pierre Geoffre et Denys Jonnau, compagnons maçons, une tour de la ville à l'endroit du corps de garde de Sainte-Eulalie, et construire une bretèche sur la muraille¹⁵. En collaboration avec Pierre Ardouin, en octobre 1588, il doit faire un passage souterrain sous la rue du Mirail, ente l'église Saint-Jammes et le collège des Jésuites, dont ils doivent remanier la porte¹⁶. Sa dernière œuvre connue, toujours en collaboration avec Pierre Ardouin, est le travail au château de Langoiran.

5. A.D. Gironde, 3 E 1724, fol. 515 et 515 v°.

6. Pierre Boysson est le constructeur du château de Laforce en Périgord. Cf. ROUDIÉ (P.), « Le château de Laforce en Périgord », dans *Bull. de la Soc. d'Histoire de l'Art français*, 1976, p. 49-58. Il est peut-être aussi l'auteur du château dit de Geneste à Villenave-d'Ornon. Cf. A.D. Gironde, 3 E 3134, fol. 859 (acte du 30 décembre 1596).

7. Jehan Brizard est connu de 1602 à 1609 (A.D. Gironde, 3 E 3144, fol. 182 et 722, 3 E 3159, fol. 303 v°). En 1604, Jehan Favereau, maître-maçon, et Guillaume Blin, maître-charpentier, font l'expertise de la maison de sa femme, Gaillardine Respede, qui est alors en ruine (A.D. Gironde, 3 E 3150, fol. 768, contrat du 2 septembre). Cette maison sera rebâtie par François Beaufort, maître-maçon (contrat du 14 janvier 1608, A.D. Gironde, 3 E 3157, fol. 82), et terminée en 1609 (A.D. Gironde, 3 E 3159, fol. 422). En 1607, Jehan Brizard fait une maison pour Jean de Boyssonade (contrat du 22 février 1607, A.D. Gironde, 3 E 3155, fol. 135) et le « pignon de devant » d'un chai aux Chartrons pour Pierre de Geneste (contrat du 5 novembre 1607, A.D. Gironde, 3 E 3155, fol. 692), et en 1609 il fait des travaux à un jardin rue Causserouge avec Bernard Colas, maître-maçon, et Simon Boyer, jardinier (contrat du 7 avril 1609, A.D. Gironde, 3 E 3159, fol. 269).

8. Jacques Guilhermain fait partie de la commission chargée de recevoir les travaux de la tour de Cordouan, le 4 mars 1593. Cf. BRAQUEHAYE (Ch.), *Artistes du duc d'Épernon*, Bordeaux, Féret, 1888, p. 134-135. Souvent associé avec Pierre Prieur, Guilhermain fait avec lui une pyramide à la mémoire de François de Foix-Candale, évêque d'Aire (contrat du 11 mai 1594, transcrit par ROUDIÉ (P.), dans *Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXVI, p. 41-42). Avec Loys Baradier et Pierre Ardouin, il fait aussi des niches à l'hôtel de ville de Bordeaux pour y placer des statues antiques (contrat du 30 juillet 1594, publié dans *Archives Historiques de la Gironde*, t. XII, p. 375-377, n° 149); ainsi que le tombeau de Charles de Monluc pour le couvent des Cordeliers d'Agen (contrat du 17 février 1597, publié dans *Archives Historiques de la Gironde*, t. XIX, p. 287-289, n° 117, et ROUDIÉ (P.), « Documents sur les rapports artistiques entre Bordeaux et l'Agenais », dans *Actes des XIV^e et XVII^e Congrès d'Etudes régionales*, Villeneuve-sur-Lot, 1961, p. 105-108). Jacques Guilhermain meurt avant 1604 (A.D. Gironde, 3 E 3149, fol. 651 v°).

9. Jehan Lehoux était commis du maître des œuvres et réparations de Guyenne. Cf. *Archives Historiques de la Gironde*, t. XXVIII, p. 175, n° 75 (acte du 20 février 1582), et A.D. Gironde, 3 E 2993, fol. 364 v° (acte du 11 décembre 1587).

10. A.D. Gironde, 3 E 1091, fol. 368.

11. A.D. Gironde, 3 E 1729, fol. 486. Référence de M. Cavignac communiquée par M. Roudié.

12. A.D. Gironde, 3 E 1728, fol. 725. Référence de M. Cavignac communiquée par M. Roudié.

13. A.D. Gironde, 3 E 3112, fol. 788 v° et 842.

14. A.D. Gironde, 3 E 3112, fol. 1198 v°, et 3 E 1724, fol. 709. Références de M. Cavignac communiquées par M. Roudié.

15. A.D. Gironde, 3 E 1724, fol. 947 v°. Référence de M. Cavignac communiquée par M. Roudié.

16. A.D. Gironde, 3 E 14790, fol. 519 v°. Référence de M. Cavignac communiquée par M. Roudié.

Pierre Ardouin est beaucoup mieux connu, son activité s'étendant sur une cinquantaine d'années à partir de 1584 (cf. ci-dessus). Cependant, on sait peu de choses de sa vie. Il eut au moins une fille, Marie, et un fils, Bernard, maître-maçon, qui épousera Lyonne Bellso, à Cadillac, en 1613¹⁷. Pierre Ardouin meurt entre 1630 et 1634¹⁸.

Le 11 décembre 1587, avec d'autres maîtres-maçons, il est payé pour avoir visité les travaux de Cordouan. Il est déjà suffisamment considéré pour être cité dans la liste des maçons immédiatement après Jehan Lehoux, qui est commis du maître des œuvres de Guyenne. L'année suivante, il s'engage avec Bris Martin à faire des travaux au collège des Jésuites (cf. ci-dessus). Le 24 octobre 1589, il participe à l'expertise d'une maison, rue Pujadey, et d'une autre, rue Caguemulle; le 5 janvier 1590, à celle d'une autre, rue Sainte-Catherine²⁰. Le 8 avril 1590, avec Bris Martin, il passe le contrat de restauration du château de Langoiran. Le 4 mars 1592, il fait à nouveau partie de la commission chargée de visiter les travaux de la tour de Cordouan²¹. Il est alors maître-juré pour les œuvres et fabriques de la ville de Bordeaux, poste qu'il occupe peut-être à la suite du décès de Bris Martin. Le 25 mars 1592, Pierre Ardouin et Louis Coutereau, maîtres-maçons, associés ici pour la première fois, promettent de réédifier une maison en ruine, rue du Pont de la Mousque²². Le 30 juillet 1594, Loys Baradier, « maître des œuvres du roy et maître-maçon juré de la ville » de Bordeaux, s'engage avec Pierre Ardouin, Jacques Guilhermain et Pierre Prieur à faire des niches dans l'hôtel de ville de Bordeaux pour y mettre des statues et chapiteaux antiques²³ (fig. 5). En septembre 1595, Loys Baradier et Pierre Ardouin vont une dernière fois visiter les travaux de Cordouan²⁴. En décembre 1599, Jehan Nadau, maçon de Bordeaux, se charge d'exécuter sous la direction de Pierre Ardouin une maison dans le faubourg Saint-Seurin²⁵. Le 27 septembre 1600, Pierre Ardouin s'engage à faire de gros travaux dans la maison appelée de l'Image Saint-Jehan qu'occupent Richard et Jacques Pichon à l'angle de la rue des Argentiers et de la rue de la Coquille²⁶. En 1602, d'après Meaudre de Lapoujade, Loys Baradier et Pierre Ardouin ont mis les armes de Bordeaux sur le couvent des Capucins²⁷. Cette même année, ils font une expertise, et Pierre Ardouin et Léonard Coulon promettent de construire une maison²⁸. Le 17 mai 1603, Pierre Ardouin et Etienne Arnault, maîtres-maçons, font l'expertise d'une maison, rue Trescalan²⁹. De 1604 jusqu'en décembre 1610, Ardouin construit avec Louis Coutereau, sous la direction de l'architecte Gilles de La Touche Aguesse, une partie du château et le couvent des Capucins de Cadillac³⁰. Le 28 juin 1610, Pierre Ardouin et Claude Maillet, maîtres-maçons jurés de la ville de Bordeaux, font l'expertise d'une maison, rue du Chapelet³¹. Le 12 juillet 1614, ils se chargent de nettoyer la fontaine Tropeyte³². Avec Louis Coutereau et Martin Dutreau, Ardouin s'engage le 2 juin 1617 à construire l'hôpital Sainte-Marguerite de Cadillac³³. Le 10 avril 1620, il est chargé, avec Claude Maillet, d'expertiser les dégâts causés au couvent des Jacobins de Bordeaux par l'explosion de l'arsenal installé dans le grand cloître³⁴. Le 19 janvier 1622, il participe à une adjudication de travaux pour murer les portes Sainte-Croix, Portanet, du Pont Saint-Jehan, Despau et Sainte-Eulalie³⁵. En février 1628, avec Noël Boireau, il

17. A.C. Cadillac, CG 3.

18. Il est dit décédé en 1634. Cf. notes de P. Roudié.

19. A.D. Gironde, 3 E 2993, fol. 364 v°.

20. A.D. Gironde, 3 E 3117, fol. 380 et suiv.

21. BRAQUEHAYE (Ch.), *Artistes du duc d'Épernon...*, p. 134-135; GAULLIEUR (E.), *Louis de Foix*, Bordeaux, Gounouilhou, 1892 (extrait du *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*).

22. A.D. Gironde, 3 E 1728, fol. 437. Référence donnée par M. Roudié.

23. *Archives Historiques de la Gironde*, t. XII, p. 375-377, n° 149.

24. *Archives Historiques de la Gironde*, t. XXVIII, p. 209-212, n° 77; GAULLIEUR (E.), *Louis de Foix...*, p. 40.

25. A.D. Gironde, 3 E 5703 à 5705, fol. 1301 v°. Référence donnée par M. Roudié.

26. A.D. Gironde, 3 E 3141, fol. 535. Cette maison a disparu.

27. Les armoiries, dans *Revue Historique de Bordeaux*, t. VII (1914), p. 18. Il existe un contrat passé entre Baradier et Pierre Ardouin devant le notaire Dussault (actes perdus, mais notés dans un répertoire, A.D. Gironde, 3 E 5727) et qui concerne peut-être la construction de ce couvent.

28. Répertoire du notaire Dussault, 1602 (A.D. Gironde, 3 E 5727), actes perdus.

29. A.D. Gironde, 3 E 5708, fol. 302.

30. A.D. Gironde, 3 E 22208, actes sans numérotation et fol. 233. Cf. aussi 3 E 22210, acte 454; 22212, actes 34, 135 et 223. 3 E 3161, fol. 599, et 3 E 3163, fol. 20.

31. A.D. Gironde, 3 E 3162, fol. 345.

32. *Inventaire de la Jurade*, t. VI, p. 261.

33. Actuellement hôpital psychiatrique. A.D. Gironde, 3 E 3147. Cf. aussi BRAQUEHAYE (Ch.), *Artistes du duc d'Épernon...*, p. 138-140, et *Archives Historiques de la Gironde*, t. XXIV, p. 469, 475 et 507.

34. A.D. Gironde, H. suppl. Jacobins, liasse 5. Référence communiquée par M. Roudié.

35. BRAQUEHAYE (Ch.), *Artistes du duc d'Épernon...*, p. 143, et pièces justificatives, p. 13.

entreprend des réparations à une brèche de la muraille Sainte-Croix et aux puits Sainte-Colombe et Moysin ³⁶. En juillet 1628, il participe à l'adjudication de réparations faites au bureau des Trésoriers de France ³⁷. Le 14 août 1628, avec son fils Bernard et d'autres maîtres-maçons, il obtient l'adjudication de réparations aux murs de ville depuis la Porte-Dijaux jusqu'au boulevard Sainte-Croix ³⁸, et enfin, le 27 juillet 1630, celle d'un mur à la pointe du quai du Chapeau-Rouge ³⁹. Entre temps, le 28 novembre 1612, il s'était démis de sa charge d'Intendant des œuvres publiques en faveur de son fils Bernard qui démissionne, pour une raison inconnue, en faveur de son père, le 14 août 1625 ⁴⁰.



FIG. 5. — Herman van der Hem. Les niches abritant des statues antiques dans la cour de l'hôtel de ville (dessin, 1639).

36. BRAQUEHAYE (Ch.), *Artistes du duc d'Epéron...*, p. 144, et pièces justificatives, p. 14, d'après A.C. Bordeaux, *Délibérations des Jurats*, non classées.
 37. *Archives Historiques de la Gironde*, t. XLVII, p. 218-221.
 38. *Inventaire de la Jurade*, t. IV, p. 227-228.
 39. *Inventaire de la Jurade*, t. VI, p. 289.
 40. *Inventaire de la Jurade*, t. VIII, p. 175.

PIÈCE JUSTIFICATIVE

CONTRAT POUR DES RESTAURATIONS AU CHÂTEAU DE LANGOIRAN, 8 AVRIL 1590

(A.D. Gironde, 3 E 3119, fol. 229 v°-231 r°)

Personnellement estably Bris Martin et Pierre Ardouyn maîtres massons habitans dudit Bordeaux paroisse St Remy, lesquelz l'un pour l'autre et ung chescung seul pour le tout... ont promis et promettent par ces présentes à Messire Estienne de Pontac chevalier conseiller du Roy et trésorier général de France en la généralité de Guyenne seigneur d'Anglades et de Langoyran présant stipulant et acceptant c'est à scavoir de faire audit chasteau dudit Langoyran la besoigne que s'ensuyt : Premièrement deulx cheminées à la grand salle l'une sur l'autre à l'androict où est celles qui est (*sic*) de présent et de remplir une partye de renfoncement où fairont lesdites cheminées. Et faire les jambages d'icelles de pierre de Bouchet et les pantes de pierre de St Milion et faire le tuyeau d'icelles de telle haulteur et largeur que besoing sera ; et à la pente d'icelles faire quelque admortissement de pierre de St Milion et faire les foyers desdites cheminées. Plus seront tenus de faire une porte pour entrer à la grand tour et à l'endroit de la porte de la salle. Plus au premier estage de ladite tour une cheminée et une crozée à l'endroit où est la demy crozée qui est de présent. Plus à l'estaige de hault faire une porte aplomb de celle que sera basti et aussy faire une crozée aplomb de celle qui sera faicte et basti et de faire aussy audit estage une cheminée comme celle de bas et de monter les tuyeaux d'icelles ce que sera nécessaire. Plus seront tenus de hausser la grosse muraille de la sime de la tour et ce de la haulteur de quatre piedz plus qu'elle n'est de présent et y faire trois gargouilles pour jeter les eaues et sur le planchier de ladite tour carreller et briquer et par dessus ladite bricque paver de pierre de Rauzan le dessus de ladite tour en terrasse et de monter le garde fou dessus la grosse muraille de la haulteur de trois piedz et de deulx piedz d'espessèur et par dessus ladite muraille faire les créneaux et canonyères de ribot qu'il y sera besoing de faire. Plus seront tenus de faire deulx garrites au hault de ladite tour en corbelement qui auront de sortye hors le plomb de ladite muraille trois piedz et demy et de monter le parpain despuis ces corbeaux de la haulteur de cinq piedz et demy de pierre de St Milion. Plus seront tenus de hausser les marches de la vis jusques à la haulteur de la terrasse et par dessus la terrasse hausser le parpain de ladite vis de la haulteur de cinq piedz et par dessus voultier en cul de four de pierre de St Milion. Et seront tenus lesdits Ardouyn et Martin de faire bien et deuhement toute la susdite besoigne de tous poincts et avoir icelle faict et parfaicte dans le jour et feste de Toussaintz prochain venant... et ledit sieur de Pontac sera tenu leur randre dans la bassecourt dudit chasteau toutes matières et estofes nécessaires à faire la susdite besoigne. Et a esté faicte ladite promesse moyennant la somme de quatre cents escus sols. Laquelle somme de quatre cens escus sol ledit sieur de Pontac sera tenu de paier auxdicts Martin et Ardouyn en faisant la susdite besoigne et suyvant celle qu'ilz auront faict et fin de besoigne fin de paiement. Et oultre ladite somme ledit sieur de Pontac leur fournyra un cable et un engin pour monter les matières... le 8 avril 1590.

Signé : De Pontac, P. Ardouyn, B. Martin.

CONSTRUCTION
DU NAVIRE A TROIS MATS « GUSTAVE ET LOUIS »,
A BORDEAUX, EN 1858

(Collection particulière)

Texte présenté par Charles PELLEREAU (†)

Entre les Soussignés,
Messieurs Pellereau frères et Cie, armateurs, demeurant à Bordeaux, rue Ferrère, n° 29, d'une part,

Et Messieurs Chaigneau frères, constructeurs de navires au Port de Bordeaux, demeurant à Lormont, d'autre part,

A été dit et convenu ce qui suit :

Messieurs Chaigneau frères s'obligent à construire dans leurs chantiers de Lormont pour compte de Messieurs Pellereau frères et Cie, armateurs à Bordeaux, un navire de commerce d'après les dimensions suivantes.

DIMENSIONS PRINCIPALES

Longueur de quille portant sur terre	36 m 50.
Bau hors membrure	9 m.
Creux de planche en planche	5 m 40.
Jauge approximative	460.
Port en poids.....	650 tonneaux.

Echantillons des bois.

La quille ormeau ou chêne	33 cm sur 35 cm.
L'étrave en chêne	33 sur 35.
L'étambot en chêne	33 sur 38.
Fausse-quille en chêne, ormeau ou sapin	8 sur 33.
Les écarts auront deux mètres de longueur et seront assujettis par quatre chevilles en cuivre de 27 mm.	

Les pièces parfaitement assemblées, les varangues entaillées sur quille avec une maille de 18 à 20 cm.

Cale : la carlingue sera en chêne de 40 cm sur 42 cm, entaillée sur la membrure, les écarts seront longs et à crochets, éloignés autant que possible des pieds des mâts.

Les marsouins avant et arrière seront proportionnés à la carlingue, l'un se prolongera jusqu'à la dernière barre d'arcaste, l'autre jusqu'au faux-pont.

Sur les premières empatures, on appliquera un carlingot de 17 cm entaillé; au-dessus et au-dessous de ce dernier deux rangs de 10 cm, deux rangs de 8 cm et deux rangs de 65 mm. Le reste du vaigrage jusqu'à la carlingue aura 54 mm.

Dans le centre, les écarts de la carlingue seront maintenus par deux plaques de fer entaillées de leur épaisseur dans la carlingue reposant sur chaque membrure et dépassant la longueur de l'écart d'un mètre de chaque bout, ferrées en travers et parfaitement rivées.

Entre le faux-pont et les premiers rangs d'empatures, on entaillera sur membrure, deux rangs de 10 cm d'épaisseur sur 18 cm de largeur, de l'avant à l'arrière. Le reste du bordé de cet entre-deux, et celui supérieur jusqu'à la sous-vaigre sera de 54 mm.

Entrepoint : la bauquière et sous-bauquière auront 10 cm d'épaisseur, la virure suivante 8 cm. La ceinture superposée sur la bauquière sera entaillée dans la membrure, les écarts seront longs et à crochets.

Les barres-sèches auront 26 sur 24 cm encastrées dans la ceinture en queues d'hyronde, fixées au bord par de forts étriers embrassant les membrures et s'entaillant latéralement sur les côtés de la barre, chaque branche ayant la forme d'un T. La distance entre chaque barre-sèche sera de trois longueurs de boucauts. En abord et sur l'extrémité des barres-sèches, on appliquera un tirepoint-serregoutière de 16 cm d'épaisseur, se prolongeant vers l'avant et l'arrière autant que les formes le permettront. Les bordés devront s'arrêter : celui d'avant au barrot avant du panneau et celui d'arrière au barrot arrière du petit panneau.

Le fourcat sera de belles dimensions avec de forts bras. La ceinture d'entrepoint aura 22 sur 25 cm, se prolongera jusqu'à l'arrière et sera couronnée par une guirlande adentée dans la ceinture.

Cette cale sera en tout point munie d'étances, archipompe, pieds de mâts, puits de chaînes, etc.

Les trois guirlandes de la cale seront fortes, celle de pont crochetera avec la ceinture, les deux autres seront de fortes dimensions, leurs bras rejoindront le faux-pont et y seront fixés par une courbe en bois.

Les barrots formant le tillac avant et arrière seront maintenus en abord par des fourrures en bois; l'épaisseur de ces ponts sera de 40 mm de toute largeur mais régulière.

La carlingue sera chevillée sur tous les couples de levée en fer étamé et à bout perdu dans la quille, en fer rond de 27 mm et en cuivre de même dimension à couple passé de remplissage traversant la carlingue, membrure et rivé sous quille.

La ceinture sera chevillée sous toutes les membrures, moitié en fer étamé, moitié en cuivre de 20 mm. Les chevilles en fer, rivées sur membrure, celles en cuivre, sur bordure.

On mariera verticalement les deux bauquières d'entrepoint en fer de 18 mm sans être étamé.

PONT SUPÉRIEUR

Les bauquières auront : deux rangs de 10 cm, deux rangs de 8 cm. Le reste jusqu'à la fourrure d'entrepoint sera de 65 mm.

Les bauquières ferrées verticalement en fer de 20 mm.

La ceinture entaillée dans la membrure aura 24 sur 28 cm, chevillée sur tous les couples en fer étamé de 23 mm, rivée sur plaque.

La barre d'arcaste sera fixée aux côtés par deux fortes courbes mariées avec la ceinture. Les bras des courbes qui cheilleront avec l'arcaste devront avoir une longueur convenable. La barre d'arcaste sera également fixée par deux fortes aiguillettes, l'une aboutissant à l'étambot et l'autre au 1/4 de la barre, la première sera appuyée au 4^e barrot arrière et maintenue par une courbe en fer, et la seconde viendra s'entailler sur la ceinture d'entrepoint.

La guirlande du pont sera munie de deux bras s'entaillant avec la ceinture, et celle intermédiaire sera fixée à la ceinture par une courbe en fer.

Les barrots auront 19 sur 22 cm en chêne et d'une seule pièce s'il est possible, leur distance sera de 78 à 82 cm, excepté ceux dont les ouvertures des panneaux et des mâts exigeront une plus grande distance.

Entre chaque ouverture et suivant les dimensions, on placera un ou deux barrotins fixés sur l'entremise longitudinale des panneaux par un T, et au bord, par une petite porque reliant les barrots avec les barrotins; ces pièces seront entaillées en queues d'hyronde sur la ceinture et chaque entre-deux garni d'une fourrure en chêne entaillée aussi en queue d'hyronde sur les extrémités des barrots, joignant exactement la ceinture.

Chaque bout de barrot recevra une cheville rivée sous ceinture.

Tous les barrots recevront deux courbes verticales en fer d'environ 45 K. Dans le nombre des courbes, il y en aura 12 doubles d'un plus fort poids formant porques, se reliant avec les six barres-sèches du centre qui elles-mêmes recevront une courbe en fer de 80 K, se prolongeant dans la cale jusqu'aux serres.

Les trois ou quatre barrots avant et arrière embrassés par les bras de guirlandes et aiguillettes ne recevront pas de courbes; une hiloire renversée de 12 cm maintiendra le pont dans toute la longueur.

Toutes les étances de l'entrepoint seront méplates à l'exception de celles des panneaux qui seront à placard.

Toutes les étances seront fixées par des T en fer mariant le pont, l'entrepoint et la carlingue.

Il sera établi une cloison sur l'arrière pour la cambuse et une sur l'avant pour poste d'équipage, dont la longueur et les distributions seront faites au goût du capitaine (si le poste n'est pas sous le gaillard).

Les tirepoints ou fourrures de gouttières auront 25 sur 28 cm encastrés sur les barrots. Un rang de serregoutières de 10 cm sera aussi entaillé et chevillé horizontalement entre chaque barrot en fer de 22 mm traversant le tirepoint et la bordure frappé de l'extérieur à l'intérieur et rivé sur la serregoutière.

Les planches du pont seront en petite virure en sapin du Nord ou d'Amérique, elles auront 74 mm d'épaisseur, clouées en fer avec tapons du même bois.

Les hiloires à boucle seront en sapin et entaillées sur les barrots, les hiloires des panneaux seront bien chevillées, c'est-à-dire rivées sur plaques en bois, puis ensuite des plates-bandes en fer au grand panneau. Il y aura sous les hiloires du grand panneau des quarts de rond en fer.

Les hiloires des panneaux et celle de la dunette auront 15 cm sur 30 cm.

Toutes les bassoles, barrotins et entremises seront en chêne et proportionnées. Les étambraies des mâts, pompes et beaupré seront d'épaisseur et en sapin.

Le guindeau aura 50 cm de diamètre, les flasques, dames et courbes formant jambes de force auront 14 cm d'épaisseur.

Tous les objets sur le pont, tels que taquets de tournage, bois pour galoches, bittes et bittons, seront bien finis.

La tête des jambettes sera couronnée d'une lisse en sapin de 14 cm d'épaisseur sur 35 cm de largeur en y comprenant le jet d'eau.

Au-dessous de la lisse, on entaillera un carreau de 7 cm intérieurement et extérieurement de l'avant à l'arrière. A la suite du carreau intérieur, on encastrera dans toutes les jambettes un ratelier de 9 cm d'épaisseur, de largeur suffisante pour le jeu des manœuvres. Le reste du pavois intérieur depuis le sabord avant de la dunette à celui arrière du gaillard sera à panneaux collés et encadrements maintenus par des vis, ou jambettes bien rabattues, poussées de moulures et encadrements intérieurs.

La lisse sera surmontée d'un pavois de tempête joignant la dunette au gaillard.

La longueur de la dunette sera de 3 longueurs de cabanes y compris une office. La ceinture aura 1,1 cm d'épaisseur sur 18 cm de largeur.

La sous-bauquière 8 cm sur 16 cm. Le reste de la bordure intérieure sera de 40 mm d'épaisseur en sapin.

Les barrots en chêne et sapin de 12 cm sur 16 cm entaillés dans la ceinture, celui devant supporter la cloison de façade aura 16 cm sur 18 cm; il sera assujéti en abord par une porque en fer.

L'hiloire de la dunette aura 12 cm d'épaisseur et de belle hauteur, bien chevillée avec le barrot du pont qui lui correspond.

Le plat du pont de la dunette sera de 54 mm et à petite virure. Le plat bord formant serre-gouttière aura 11 cm sur 33 cm.

Les hiloires des claires-voies auront 8 cm d'épaisseur sur 22 cm au-dessus de la bordure.

Entre la grand panneau et la panneau avant, on établira un roof de 6 m 30 de longueur, de la largeur du grand panneau ; 2 m 30 seront consacrés à la cuisine et les 4 autres mètres formeront deux longueurs de cabanes, séparées de la cuisine par une cloison.

Les hiloires seront de la même force et de la même forme que les hiloires des panneaux. Les montants en chêne ou sapin seront entaillés dans les hiloires, les barrots et les vaigres qui les supporteront seront : les dernières entaillées dans les montants, et les premiers sur les vaigres. La bordure du dessous aura 54 mm d'épaisseur, celle des côtés 40 mm embouvetée ou à feuillure. L'extrémité supérieure des quatre montants des coins sera fixée à l'hiloire par quatre arcs-boutants en fer à pattes.

Le gaillard se prolongera au centre de l'étrave jusqu'à la bitte du guindeau, laissant le passage de la bringuebale sur les côtés. Les barrots et la bordure seront en tous points comme ceux de la dunette ; le premier barrot sera maintenu par une courbe verticale en bois.

La bordure intérieure du casque sera de 40 mm en chêne, les placards des bossoirs auront 11 cm d'épaisseur ; les dimensions des bossoirs seront de 30 cm sur 28 cm.

EXTÉRIEUR

Les plats-bords auront 9 cm d'épaisseur, un carreau de 8 cm, 8 rangs de 11 cm : à partir de la 6^e préceinte, la bordière diminuera insensiblement jusqu'à 82 mm, épaisseur du reste de la bordure jusqu'à la quille.

La bordure extérieure de la dunette sera en sapin de 40 mm, le tableau en 54 mm à feuillure. Le madrier de la voûte entaillée dans les montants aura 10 cm d'épaisseur, le reste de cette bordure aura 68 mm en chêne. La corniche en chêne de 68 mm. L'extérieur du casque avant en chêne de 40 mm à l'exception du carreau qui aura une épaisseur convenable pour recevoir les plats-bords du gaillard.

La poulaine sera garnie de jottereaux, porte-vergues, entremise, minots, pavois. Le gouvernail sera à mèche droite. Le navire sera calfaté à deux étoupes par pouce d'épaisseur et avec soin, les joints ouverts au coin et patarassés ; il sera gouvernable en accacia.

Tous les bordages extérieurs recevront une cheville d'écarts en fer au-dessus de l'eau et une en cuivre dans la carène ; les abouts aux rablures seront aussi ferrés de la même manière.

Tous les matériaux employés dans cette construction seront de bonne qualité, ceux jugés mauvais seront rebutés.

OBLIGATIONS GÉNÉRALES A LA CHARGE DES CONSTRUCTEURS

La charpenterie d'armement de coque et les bois nécessaires à cet effet.

Trois embarcations proportionnées.

Le clouage et le chevillage en cuivre 5 m à l'arrière, 4 m 60 à l'avant.

Le ferrement attenant à la coque, savoir : les chaînes de haubans, galhaubans nues, boucles et pitons intérieurs et extérieurs. Les courbes en fer, les plaques des écarts de carlingue, un guindeau à pression avec accessoires, trois écubiers en fonte, deux conduits de chaînes, deux écubiers arrière pour embossage, les plates-bandes des sous-barbes, la partie fixe du collier autour de la bitte devant recevoir les étais du grand mât de hune, tout autre ferrement quelconque reste au compte de l'armateur.

La menuiserie de la dunette sera en sapin du Nord de bonne qualité, de trois longueurs de cabanes, avec office, emplacement de bouteille, péristyle et bancs ferrés ; celle du roof et du poste d'équipage en pin, bien rabotée et embouvetée où il sera nécessaire. Une échelle de commandement, échelles de dunette droites en bois de chêne et sapin, de passavant, de poste, huit cages à poules, pétrin et banc de cuisine.

La serrurerie en cuivre pour tout ce qui sera apparent, le reste en fer. La serrurerie extérieure en fer étamé.

Le pouliage pour écubiers, dalots, trous des pompes, des mâts et des hublots.

Les écubiers et dalots garnis en plomb, de même que le pas de beaupré, celui des bossoirs et le gousset du gouvernail, les hublots, le plomb pour limande d'usage.

Chantiers de drôme et de chaloupe, en un mot, tout ce qui est du ressort de l'armement de la coque sera fourni par les constructeurs.

Est aussi compris un ouvrier charpentier pendant la durée de l'armement, dont le temps sera consacré à ces travaux.

Les chevilles, clous, pitons et boucles en fer seront étamés.

La sculpture se composera d'un buste ou écusson, d'une frise légère à l'arrière, le tout en harmonie avec le nom du navire.

Le navire remplira les conditions exigées par les armateurs pour être coté au Véritas 3/3.1.1.L.C. pendant 7 ans.

La mise à l'eau devra avoir lieu fin janvier 1859 ou dans les premiers jours de février 1859.

DEVIS DES ÉCHANTILLONS DES FERREMENTS

Goujons dans le fond	18 mm carré.
Goujons dans le haut	16 mm carré.
Chevilles intermédiaires des varangues	27 mm carré.
Courbes	20 mm rond.
Ceintures	23 mm rond.
Serregouttière 1 cheville entre chaque barrot 2 chevilles aux panneaux	20 mm rond.
Guirlandes au-dessus de l'entrepont	27 mm rond.
Bras	23 mm rond.
Toutes autres chevilles seront proportionnées à la force des bois qu'elles doivent assujettir.	

Clouage en fer

Les bordages de 54 mm seront cloués en	149 mm.
Ceux de 68 mm	176 mm.
Ceux de 81 mm et 108 mm	189 mm et 217 mm.

Chevillage en cuivre rouge

Carlingue à deux couples l'un	25 mm.
Les marsouins avant et arrière et massifs	25 mm.
Ceinture et entrepont	23 mm.
Courbes et serregouttières	20 mm.
Chevilles d'écarts	18 mm.

Clouage en cuivre jaune

Les bordages de 54 mm seront en	135 mm.
Ceux de 68 mm	149 mm.
Ceux de 81 mm	162 mm.
Ceux de 108 mm	217 mm.

La carène, le recouvrement de rade seront faits au compte des constructeurs, qui fourniront également le brai, étoupe, goudron, perçage et application du cuivre, mastic pour les rablures, les écarts et les têtes de clous de la carène. Le feutre sera fourni par les armateurs et appliqué par les constructeurs.

Ce navire sera livré clos et étanche, les risques de lancement restant à la charge des constructeurs, mais une fois le navire à l'eau, il devient la propriété des armateurs.

Le prix de cette construction est arrêté entre les parties à la somme de *quatre-vingt-onze mille francs*, payable comme suit :

- 1/4 au passément du contrat,
- 1/4 lorsque le navire sera en bois tord,
- 1/4 à la mise à l'eau,
- 1/4 à la livraison.

Fait double à Bordeaux, le 24 août 1858.

CHAIGNEAU frères.

PELLEREAU frères et Cie.

LE TRAVAIL DE L'ÉTAIN A BORDEAUX AUX XV^e ET XVI^e SIÈCLES

par Paul ROUDIÉ

Il est bien établi que, dès la protohistoire, l'étain parvenait d'Angleterre sur les bords de la Garonne et il semble bien que les Bituriges Vivisques aient inventé l'étamage à l'argent¹. Cette importation continue à la période romaine et durant le Moyen Age². Il est naturel que l'abondance de ce métal sur le port de Bordeaux ait provoqué la naissance et le développement d'un artisanat^{2 bis}, mais la première mention précise d'étaigniers bordelais ne remonte, à notre connaissance, qu'à 1414 et les documents concernant le travail de l'étain dans la ville ne deviennent relativement abondants qu'à partir de la fin du xv^e siècle.

Plusieurs auteurs se sont déjà attachés à recueillir et à utiliser certains de ces documents. Ernest Gaullieur a publié en 1868 une plaquette³, où il a étudié particulièrement les statuts qui régissaient l'exercice du métier, mais il a fait également état d'actes provenant des minutes du notaire Brunet de la première moitié du xvi^e siècle. Tardy, dans son ouvrage *Les étains français*⁴, a consacré 45 pages à Bordeaux. Il y reproduit les différentes versions des statuts et privilèges du métier approuvés par plusieurs rois et aussi les statuts de la confrérie établie par les maîtres pintiers sous le patronage de saint Martin. Il ajoute plusieurs renseignements intéressants à ceux qu'avait donnés Gaullieur, mais il n'en indique pas la source. Il ne connaît aucune pièce antérieure au plat du xvii^e siècle étudié par P. Burgubarū⁵, mais il donne une liste importante d'étaigniers ayant travaillé à Bordeaux depuis le xv^e siècle.

En attendant, et avec impatience, la publication prochaine de l'ouvrage beaucoup plus complet sur cette question, dont M. Vernot a donné un excellent aperçu dans une séance de la Société, nous allons essayer de réunir ici les renseignements que nous avons recueillis sur le travail de l'étain à Bordeaux de la fin du xv^e siècle au milieu du xvi^e et dont nous n'avons utilisé qu'une faible partie dans notre ouvrage de 1975⁶. Ces renseignements proviennent essentiellement des minutes des notaires. Nous ne reprendrons pas l'étude systématique des statuts tant de la corporation que de la confrérie faite par Gaullieur et Tardy, mais nous serons amené à les utiliser pour éclairer notre propos.

1. *Histoire de Bordeaux*, t. I, par R. ETIENNE, Bordeaux, 1962, p. 49, 65-100.

2. *Histoire de Bordeaux*, t. III, p. 261.

2 bis. *Ibid.*, p. 258 et note 64.

3. E. GAULLIEUR, *Les corporations à Bordeaux. Pintiers et estainguiers*, Bordeaux, 1868. C'est à cause d'une mauvaise lecture ou d'une faute d'impression des statuts que Gaullieur fait remonter au xi^e siècle la corporation des pintiers de Bordeaux. Cette erreur sera reprise par Tardy.

4. Paris, chez l'auteur, 1964, p. 222-268.

5. « Un étain bordelais du xvii^e siècle du Musée d'art ancien », dans *Rev. hist. Bordeaux*, t. XXI (1938), p. 76-80.

6. *L'activité artistique à Bordeaux en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux, 1975, p. 512-513.

Quelques indications tout d'abord sur le commerce du métal non ouvré. Aucun document ne nous permet de savoir quelle quantité arrivait à Bordeaux chaque année, mais toutes les fois qu'il est fait mention d'une façon précise d'une ou plusieurs pièces (ou saumons) il est dit qu'elles viennent d'Angleterre⁷. Le courant millénaire ne s'était donc pas interrompu malgré la rupture des liens politiques survenue en 1453. Notons cependant que, dans un acte, il est rappelé que toutes les pièces venues d'Angleterre ou d'ailleurs doivent être essayées et marquées⁸ et qu'en 1549 un marchand espagnol vendit à un marchand bordelais de l'étain dont une partie seulement fut considérée comme « marchand » et l'autre estimée seulement à la moitié du prix de l'étain d'Owey (?) et de Londres, ce qui peut laisser croire à une origine autre qu'anglaise⁹. Nous avons relevé des prix pour les années 1542, 1549 et 1550; en 1542, le quintal fut vendu 24 francs; dans trois transactions postérieures, il fut cédé pour 15 livres tournois, dans un cas 18 livres et dans un autre 20 livres 1/2. De l'étain « aigre » ne fut vendu que 4 livres 10 sols le cent¹⁰. Nous avons trouvé beaucoup plus rarement trace de l'importation d'étain ouvré: en 1498, un marchand acheta 53 livres d'étain d'Angleterre ouvré à Boulogne¹¹ et Gaullieur indique qu'en 1527 un marchand anglais donna à un de ses concitoyens établi à Bordeaux pouvoir de recevoir des marchandises qui pourraient lui être envoyées « comme vayselle d'étain ».

La totalité de l'étain brut arrivé sur le port ne restait pas dans la ville. Une partie était vendue à des étagniers du « haut pays », de Libourne, de Bazas, d'Agen, de Nérac, de Casteljalous, de Monflanquin, de Condom. En 1542, un marchand toulousain en chargea sur un « courau ». En 1529, un millier d'étain partit pour Poitiers¹².

Les maîtres étagniers ou pintiers ne formaient pas à Bordeaux, à la fin du x^v^e siècle et au x^v^e, une communauté très nombreuse. Dans des actes où ils prenaient des décisions collectives et pour lesquels ils devaient en principe être tous présents ou représentés, nous ne trouvons que onze noms en 1493, treize en 1511, douze en 1526, seize en 1538, treize en 1542¹³. Même si ces chiffres ne sont pas tout à fait exacts, ils ne doivent pas être très en dessous de la réalité. Les statuts renouvelés en 1615 fixèrent à vingt le nombre des maîtres tenant boutique à Bordeaux.

Mais l'importance d'une communauté de métier ne se mesurait pas uniquement au nombre de ses membres. Il faut tenir compte de son organisation, de la fortune des maîtres, de l'abondance et de la qualité de leur production.

Dans une ville où les métiers étaient loin d'être tous régis par des règles précises et surtout rigoureusement appliquées, et où par ailleurs une partie importante de la société semble avoir été défavorable à la réglementation de la production et du commerce¹⁴, les étagniers se dotèrent, à la fin du x^v^e siècle, d'une double organisation. En effet, en 1486, ils firent approuver par Charles VIII des statuts codifiant l'exercice de leur métier et, en 1493, ils instituèrent une confrérie sous le vocable de saint Martin dotée elle aussi de statuts. Il ne faut évidemment pas confondre les deux choses: les articles de 1486 sont de caractère exclusivement professionnel, ceux de la confrérie ont un contenu essentiellement religieux et social. Cependant, on retrouvait les mêmes membres dans les deux organismes, la corporation (qui n'est d'ailleurs jamais désignée par ce terme) et la confrérie, qui avaient tous les deux pour but de créer des liens étroits entre eux, et il semble bien que dans la pratique ils se soient largement confondus. Deux « bayles » étaient élus chaque année par les maîtres pour veiller à l'application des statuts du métier, et les statuts de la confrérie prévoyaient également qu'elle serait administrée par deux « bayles » renouvelés tous les ans. En fait, c'étaient les mêmes. La preuve en est

7. Arch. dép., 3 E 4194 (fol. 136); 3 E 4818 (fol. 182 v°); 3 E 6658 (13 septembre 1529); 3 E 6664 (fol. 63 v° et 362 v°); 3 E 6678 (1^{er} septembre 1550).

8. Arch. dép., 3 E 2492 (fol. 191).

9. Arch. dép., 3 E 10392 (10 mai).

10. Arch. dép., 3 E 4474 (fol. 57); 3 E 10292 (10 mai 1549); 3 E 4481 (fol. 419 v°, 431 v°, 518, 565 v°, 742). Le quintal bordelais ou « cent » équivalait théoriquement à 100 livres, en réalité à 101 livres, et la livre bordelaise pesait 407 g 92.

11. Arch. dép., 3 E 4813 (fol. 182 v°).

12. Arch. dép., 3 E 4474 (fol. 57, 604 et 78); 3 E 4481 (fol. 518); 3 E 4740 (fol. 66 v°); 3 E 4471 (fol. 319); 3 E 6653 (23 novembre 1525), 3 E 6664 (fol. 63 v°); 3 E 8689 (5 mars 1550); 3 E 9823 (fol. 383 v°); 3 E 9842 (fol. 120); 3 E 9820 (fol. 327).

13. Arch. mun., ms 575; Arch. dép., 3 E 4467 (fol. 73); 3 E 4474 (fol. 273).

14. Voir sur cette question le texte de 1525 que nous avons publié dans *Bull. et Mémoire de la Société arch. de Bordeaux*, t. LXIII (1960-1964), p. 162, qui est une apologie de l'exercice libéral des métiers.

que l'élection des bayles chargés de l'application des statuts du métier se faisait le 5 juillet, comme nous l'indiquent deux procès-verbaux^{14 bis}; or, les statuts de la confrérie stipulent que la désignation de ses bayles se fera le lendemain de la fête de la translation de saint Martin, c'est-à-dire précisément le 5 juillet. Nous sommes persuadé également qu'il n'y avait qu'une « boete », une caisse, à laquelle étaient versées les amendes prévues par les statuts du métier et celles prévues par les statuts de la confrérie, ainsi que les droits à acquitter par les nouveaux maîtres à l'occasion de leur réception. Les statuts du métier disent très clairement que, dans ce cas, les impétrants doivent donner à la confrérie 5 livres tournois et 50 livres d'étain, et dans ceux de la confrérie il est précisé qu'un maître ne pourra « lever et tenir boutique » avant d'avoir donné un demi-quintal d'étain à la confrérie. Cet article et plusieurs autres des mêmes statuts montrent d'ailleurs que la confrérie ne se préoccupait pas uniquement de l'organisation de services religieux, d'obsèques, de repas fraternels ou d'entr'aide, mais s'ingérait dans l'exercice du métier: ainsi l'article 24 stipule que les maîtres ne pourront faire ni faire faire ouvrage qui ne soit bon, loyal et marchand à peine de payer une amende « en ensuyvant le contenu des privilèges royaux de ladite confrérie ». Comme ces privilèges royaux étaient les lettres par lesquelles furent approuvés les statuts du métier de 1486, on voit que, dès 1493, on ne distinguait pratiquement plus la corporation de la confrérie.

Quelques textes notariaux nous permettent de voir comment certaines des dispositions édictées en 1486 et en 1493 étaient appliquées.

L'admission au rang de maître était soumise à plusieurs conditions indiquées dans les statuts, dont la principale était l'exécution d'un chef-d'œuvre. Un acte du 15 décembre 1532 nous montre comment l'affaire s'engageait: Pierre Brucelles, compagnon, demanda aux maîtres convoqués par les bayles de lui fixer un chef-d'œuvre; ils lui imposèrent de faire deux pièces, un garde-manger sur le modèle d'un qui se trouvait dans une boutique de pâtissier et un pot d'étain de deux cartons, à haut pied, « plénier », tourné dedans, du « molle » qui lui sera baillé¹⁵. Comme nous venons de le voir et comme le stipulaient les statuts à Bordeaux, le chef-d'œuvre consistait en deux pièces. En 1541, un impétrant prétendit que, « selon ordonnance du roi », il pouvait ne faire qu'une pièce, mais les bayles maintinrent qu'il en fallait deux¹⁶. Je ne suis pas sûr qu'ils aient longtemps tenu cette position, car en 1545 et en 1550 nous trouvons des chefs-d'œuvre d'une seule pièce^{16 bis}. Le chef-d'œuvre devait être exécuté dans la maison d'un des bayles et le 3 juillet 1550 les maîtres, assemblés pour la réception du chef-d'œuvre de François Ayguesseau, exigèrent des bayles qu'ils attestent par serment qu'il en avait bien été ainsi¹⁷. Nous n'avons rencontré qu'une fois cette pratique dans les procès-verbaux de réception des chefs-d'œuvre retrouvés. Les maîtres réunis déclaraient généralement plus simplement qu'ils trouvaient les ouvrages bons et suffisants, après quoi le nouvel élu prêtait serment d'observer les statuts et privilèges. Parfois, il lui est rappelé qu'il devait s'acquitter des droits prévus par les statuts qui étaient différents selon qu'il était ou non fils de maître, à moins qu'il n'en fût dispensé comme le fut Jean Rousseau en 1527 pour une raison qui n'est pas indiquée; ce devait être tout à fait exceptionnel et d'ailleurs Rousseau devait tout de même offrir un dîner aux maîtres. Ce même Rousseau présenta en même temps que son chef-d'œuvre la marque qu'il voulait adopter, un I et un R séparés par un marteau; c'est la première marque d'étagnier bordelais qui soit connue¹⁸. Il est cependant question d'une marque de maître nettement antérieure, mais qui n'est pas décrite; dans un acte de 1507, Arnaud Richard demande l'autorisation d'utiliser une marque différente de celle dont usait son « parastre » quand il était enfant, c'est-à-dire quand il tenait la boutique en son nom en attendant qu'il eût l'âge de devenir maître lui-même. Cela montre que les étagniers considéraient ce signe comme tout à fait personnel; les maîtres lui demandèrent de remettre la vieille marque¹⁹.

Pour en revenir à la réception des chefs-d'œuvre, il arrivait, mais apparemment peu souvent, qu'ils ne fussent pas recevables, du moins en l'état: en 1517, les pièces présentées par Colas Bonnault furent considérées comme non achevées²⁰. Il pouvait y avoir à l'occasion de cette réception contestation ou difficultés²¹. Le 10 août 1542, François Ballyn demanda acte du fait qu'après sa

14 bis. Arch. dép., 3 E 4474 (fol. 273) et 3 E 4475 (fol. 230 v°).

15. Arch. dép., 3 E 4204 (fol. 95 v°).

16. Arch. dép., 3 E 5641.

16 bis. Arch. dép., 3 E 11150 (17 juillet 1545) et 3 E 8806 (7 juillet 1550).

17. Arch. dép., 3 E 4481 (fol. 418 v°).

18. Arch. dép., 3 E 2494 (fol. 166 v°), 3 E 2495 (fol. 193).

19. Arch. dép., 3 E 2438, II (fol. 161 v°, 14 février 1507 n. st.).

20. Arch. dép., 3 E 9796 (4 juin).

21. Arch. dép., 3 E 1445 (fol. 244) et 3 E 8794 (23 juin 1530).

réception les maîtres avaient gardé les deux cartons à haut pied en façon d'argent qu'il avait soumis à leur jugement ²².

L'engagement d'un apprenti donnait toujours lieu à un contrat passé devant notaire et nous en avons retrouvé une vingtaine entre 1481 et 1554 ²³. D'après les statuts, l'apprentissage devait durer cinq ans et en effet c'est ce terme qui est souvent fixé dans les contrats, mais dans deux cas au moins il fut fixé à six ans et dans un autre à quatre. Le maître devait loger, nourrir, blanchir et soigner l'apprenti et généralement lui fournir des souliers, mais son père ou celui dont il dépendait devait l'habiller et le plus souvent donner au maître soit une somme en argent (5 francs par an dans un cas) soit du blé (une pipe et demie de froment dans un contrat de 1517) soit de l'argent et du blé (15 écus et une pipe de blé en 1550). Le responsable de l'apprenti s'engageait à indemniser le maître s'il lui était causé du tort et surtout à obliger l'apprenti à rester le temps prévu. Dans un cas, le père promet de fournir au maître un compagnon en cas de défaillance de son fils. Notons que les apprentis venaient non seulement de la ville, du Bordelais et du Bazadais (Sauveterre, Monségur), mais parfois d'assez loin (Bergerac, Saintes, Marmande, Tulle...).

Plusieurs articles des statuts de 1486 ont trait aux rapports entre maîtres et compagnons. Ils furent encore précisés en 1526 : il fut interdit, en particulier à partir de cette date, aux compagnons de travailler ailleurs que « es maisons des maîtres », et de vendre aucun ouvrage qui ne soit marqué de la marque d'un maître, ce qui laisse penser qu'auparavant ils jouissaient d'une plus grande liberté. Les textes que nous avons retrouvés indiquent que les compagnons pouvaient se trouver dans des situations assez différentes. Le cas le plus simple est celui des compagnons engagés par un maître pour travailler chez lui, moyennant un salaire. Le contrat passé par un pintier de la Rochefoucault avec les Brotier père et fils, maîtres, stipule qu'il restera trois ans à leur service, moyennant 50 sols par an, logé et nourri. Trois autres contrats du même type ont été retrouvés ²⁴. Dans les testaments simultanés de Guillet et de sa belle-mère, qui tenaient boutique en commun, il est stipulé qu'à leur décès les compagnons qui seront à leur service recevront une certaine somme ²⁵. Les statuts de 1486 précisent les prix qui doivent être payés par les maîtres aux compagnons selon les types et les quantités de pièces ouvrées pour eux, ce qui indique que la rémunération pouvait n'être pas un salaire comme nous l'avons vu plus haut. Effectivement, en 1538, un maître donna à un compagnon un saumon d'étain à mettre en œuvre dans un délai et pour un prix donné ²⁶. Ce paiement à la besogne était-il compatible avec l'interdiction promulguée en 1526 de travailler hors de la boutique d'un maître ? En principe non et un article des statuts prévoit que les compagnons paieront 10 sols par semaine au maître pour « la ou feront la besogne » et aussi la chandelle s'ils travaillent la nuit. Cependant, quand on voit en 1545 quatre compagnons s'associer pour un an en mettant en commun leurs outils et un « cabal » en argent, on doute qu'ils aient été liés à la boutique d'un maître ²⁷. Les maîtres avaient coutume d'envoyer des compagnons vendre de la marchandise sur les foires et les marchés. Cela pouvait donner lieu à des tromperies et les maîtres assemblés en 1538 décidèrent que deux compagnons accusés de faux poids ne se verraient plus confiés pareille mission ²⁸.

Il y avait moyen pour certains compagnons de se rapprocher du statut des maîtres même avant d'être recus. Ils pouvaient tenir la boutique de la veuve ou du jeune fils d'un maître. En 1538, François Babellet reçut d'Anne de Terrascong tout le « cabal », moules et instruments dont elle disposait ; il s'engageait à entretenir la veuve mais garderait tous les profits de l'exploitation du fond. Ce contrat était d'ailleurs lié au contrat de mariage entre Babellet et la nièce d'Anne de Terrascong ²⁹. Malgré ce lien familial, l'entente ne fut pas éternelle puisque neuf ans plus tard, en 1547, la même veuve loua pour trois ans étain, moules et outils à deux autres compagnons, qui formèrent entre eux

une association ³⁰. Nous avons deux autres exemples de la location de moules et outils, une fois par une veuve, une autre par deux maîtres associés qui louent des moules à deux compagnons pour les utiliser à La Réole, où ils ne devaient pas être soumis aux règlements bordelais ³¹. Épouser la fille d'un maître était aussi un bon moyen de se hausser dans la hiérarchie du métier, surtout si, comme ce fut le cas pour Symonet en 1530, une association était conclue en même temps que le contrat ³². En 1511, une assemblée des maîtres décida qu'aucun des leurs ne pourrait s'associer avec un compagnon que s'il était de son lignage ou de celui de sa femme ³³. Il y avait un moyen de tourner cette prescription : Thomas Crestien, maître, bailla par « cabal » à Pierre Dumoulin une quantité importante d'étain et une certaine somme d'argent, à exploiter en la maison de Crestien pendant un an à moitié de profits et pertes. Dumoulin s'engageait en plus à subvenir à la dépense ordinaire du maître et de sa famille et à payer ouvriers, valets et servantes. Il est qualifié de « facteur » de Crestien ³⁴. Gaullieur donne un autre exemple d'un maître confiant un « cabal » à un compagnon.

Les statuts du métier parlaient donc beaucoup des compagnons, mais ils n'avaient eu aucune part à leur élaboration, et n'étaient pas convoqués aux assemblées délibérantes ³⁵. En revanche, les statuts de la confrérie stipulaient qu'à la suite d'un accord entre maîtres et compagnons, il avait été décidé que seraient admis comme confrères les compagnons et serviteurs « qui gaignent par chascun en de douze francs bourd. en sus ». Les compagnons se satisfirent-ils de cette mesure qui établissait une distinction entre eux ?

Dans son testament du 10 avril 1530, Escouchart fait un legs « à la boete des compagnons » ³⁶, ce qui laisse penser qu'ils avaient leur confrérie propre, mais aucun autre document ne vient confirmer cette hypothèse.

Nous avons remarqué que les compagnons étaient d'origines géographiques très variées et, semble-t-il, assez vagabonds. Nous en avons trouvé natifs de Normandie, du Dauphiné, plusieurs de Lyon, de Touraine, de Nemours, de Barbezieux, de La Rochelle, de Montauban, de Vendôme, de La Rochefoucault, de Fontenay-le-Comte, de Blaye, de Layrac, de Langoiran ³⁷. Escouchart, dans son testament déjà cité, dit qu'il avait laissé des moules et outils à Toulouse et Jean Danyou (ou Danjou) en 1527 arrivait du Portugal ³⁸. Nous avons quelques exemples de compagnons qui se fixèrent à Bordeaux en accédant à la maîtrise, mais nous ne pouvons savoir quelle fut la proportion de ceux qui montèrent ainsi un échelon dans la hiérarchie, ni non plus combien de compagnons travaillaient en même temps dans la ville.

Gaullieur, qui insiste sur les difficultés qu'avaient les compagnons à devenir maîtres du fait des règlements imposés par ceux qui étaient en place, donne aussi un exemple de différend entre les maîtres et un compagnon qui fut porté devant la cour des Jurats : François Valin, en 1520, se plaignit que les maîtres refusaient de lui donner du travail ; ils le reconnurent, disant qu'ils ne voulaient avoir à leur service un homme qui était en procès avec eux et les avait injuriés. Ce que Gaullieur ne savait pas, c'est que Valin finit par être reçu maître. Il est vrai que c'était vingt-deux ans plus tard ³⁹. Le testament d'Escouchart indique que Lecoq, maître, lui a fourni pendant sa maladie « grans sommes de deniers ». Il pouvait donc y avoir solidarité entre maîtres et compagnons, même sans qu'il fût fait appel à la « boîte » de la confrérie qui, d'après les statuts, ne pouvait aider en cas de maladie que les compagnons confrères.

Revenons-en aux maîtres. Les procès-verbaux d'élection des bayles du métier que nous avons retrouvés ⁴⁰ ne nous apprennent rien que ne nous disent les statuts. Nulle part dans les textes des xv^e

22. Arch. dép., 3 E 4474 (fol. 347 v°).

23. Arch. dép., 3 E 85 (7 avril 1481) ; 3 E 86 (27 juillet 1483) ; 3 E 2494 (fol. 338 v°) ; 3 E 4591 (acte 8) ; 3 E 4815 (26 avril 1506) ; 3 E 5643 (fol. 55 v° et 76) ; 3 E 5644 (fol. 203) ; 3 E 6648 (fol. 394 v°) ; 3 E 6978 (2 février 1536 n. st.) ; 3 E 9796 (14 mai et 14 novembre 1517) ; 3 E 6982 (18 décembre 1538) ; 3 E 6983 (30 novembre et 2 décembre 1541) ; 3 E 6985 (19 avril 1543) ; 3 E 8303 (fol. 188) ; 3 E 9460 (26 juin 1523) ; 3 E 9796 (14 mai et 4 novembre 1517) ; 3 E 11148 (2 novembre 1583).

24. Arch. dép., 3 E 2494 (fol. 503 v°) ; 3 E 11014 (3 août 1506) ; 3 E 5638 (26 janvier 1540 n. st.) ; 3 E 6665 (fol. 406).

25. Arch. dép., 3 E 2495 (fol. 287 et 292 v°).

26. Arch. dép., 3 E 9914 (6 novembre).

27. Arch. dép., 3 E 7719 (fol. 527).

28. Arch. dép., 3 E 9914 (5 septembre).

29. Arch. dép., 3 E 11144 (28 décembre).

30. Arch. dép., 3 E 10392 (8 mai).

31. Arch. dép., 3 E 9837 (fol. 1862 v°) et 3 E 4471 (fol. 147) ; il en fut aussi loué à des pintiers de Libourne (3 E 4468, fol. 141).

32. Arch. dép., 3 E 8795 (fol. 164).

33. Arch. dép., 3 E 4467 (fol. 73).

34. Arch. dép., 3 E 4204 (fol. 31 v°).

35. Une fois cependant on voit un compagnon tenant boutique pour un fils de maître participer à une assemblée avec les maîtres (Arch. dép., 3 E 9914, 5 septembre 1538).

36. Arch. dép., 3 E 4201 (fol. 374).

37. Arch. dép., 3 E 4474 (fol. 165 et 228 v°) ; 3 E 7719 (fol. 527) ; 3 E 5638 (26 janvier 1540 n. st.) ; 3 E 5640 (fol. 4 v°) ; 3 E 5644 (fol. 418 v°) ; 3 E 9465 (1^{er} mai 1532) ; 3 E 1154 (29 novembre 1549) ; 3 E 2494 (fol. 503 v°) ; 3 E 6665 (fol. 406).

38. Arch. dép., 3 E 2495 (fol. 151).

39. Arch. dép., 3 E 4474 (fol. 347 v°).

40. Cf. note 14 bis.

et xvi^e siècles, il n'est fait mention d'un « conseil » de la corporation chargé d'élire ces bayles. Nous ne savons ce qui permet à Gaullieur et Tardy d'affirmer son existence. Tous les maîtres en exercice n'étaient pas présents lors des élections, mais rien ne dit qu'ils n'aient pas été tous convoqués. Parmi les prérogatives des bayles, il y avait celle d'essayer et de marquer d'un B (bon) ou d'un F, les pièces d'étain non ouvré se trouvant à Bordeaux. En 1517, le maître Arnaud Richard fut blâmé parce qu'il avait procédé à des essais sans les appeler⁴¹. Cependant, le 15 mars 1539 (n.st.), un autre maître, procéda à une expertise sans apparemment encourir les foudres de la corporation⁴². En 1548, les bayles donnèrent procuration à François Sernon pour essayer l'étain mis en œuvre et ce dans l'étendue de la Guyenne selon les privilèges des maîtres pintiers de Bordeaux⁴³.

En fait, les bayles, qui n'étaient en charge que pour un an, étaient tenus de rendre compte très souvent à leurs pairs, les statuts le précisent, et en particulier, devaient les convoquer pour recevoir les chefs-d'œuvre et donc admettre de nouveaux membres parmi eux.

La confrérie possédait de la vaisselle d'étain. Les bayles l'accensaient pour un an au maître le plus offrant (statuts de la confrérie), ce qui fut fait par exemple le 15 juillet 1506, moyennant 25 francs⁴⁴. On pourrait se demander quel profit pouvait tirer un maître d'une telle accense si un des articles des statuts de 1486, d'ailleurs supprimé en 1526, ne stipulait que nul ne pourrait louer de la vaisselle pour noces ou autres fêtes sinon celle de la confrérie. Le maître enchérisseur affirmait donc le monopole de ces locations.

Les bayles pouvaient aussi prêter de l'étain ouvré et de l'argent à des maîtres sans qu'il y ait apparemment accense au plus offrant⁴⁵.

Un acte de 1526 nous prouve que les amendes dues à la confrérie pouvaient aussi être accensées⁴⁶, ce qui n'est pas prévu par les statuts.

Les confrères avaient l'habitude d'organiser entre eux une collation la veille de la fête de la translation de saint Martin et un dîner le jour de cette fête. Les banquets de corporation furent interdits en 1537 et les étagiers s'inclinèrent⁴⁷.

Les documents notariaux ne nous renseignent pas seulement sur l'activité corporative ou confraternelle des maîtres étagiers, mais aussi dans une certaine mesure, sur leur vie privée et, ce qui est plus intéressant encore, sur l'exercice de leur métier.

Nous retiendrons particulièrement des testaments, contrats de mariage, d'achat ou de vente, que nombre de maîtres étaient sinon riches du moins vraiment aisés. Certains possédaient une maison en ville⁴⁸ et plus souvent encore de la terre, voire un bourdieu à la campagne⁴⁹. La femme d'Arnaud Richard reçut 100 écus d'or en dot en 1506, et celle de Jean Richard, 200 francs en 1541⁵⁰. Jean Guillet ordonna à ses exécuteurs testamentaires de prendre sur ses biens 300 francs pour ses obsèques, des services, des legs divers avant de désigner son héritier, et Jacques Brotier, dans les mêmes conditions, fit prélever 250 francs⁵¹. Ce dernier léguait une tasse d'argent à sa petite fille et la veuve de Nicolas Beauvillain possédait des tapisseries, des anneaux⁵². L'aisance entraînant la considération, il n'est pas étonnant de voir Jean Chevalier traité d'honorable homme, Pierre Lenoble et Jean Richard porter le titre envié de bourgeois de Bordeaux⁵³.

* Personne ne sera étonné d'apprendre que la plupart des mariages étaient conclus entre familles de la même profession et que des fils de maîtres, profitant des facilités que leur accordaient les

41. Arch. dép., 3 E 2492 (fol. 191).

42. Arch. dép., 3 E 9829 (fol. 498).

43. Arch. dép., 3 E 5642 (décembre).

44. Arch. dép., 3 E 2488, II (fol. 53 v°).

45. Arch. dép., 3 E 4481 (fol. 433 et 434 v°); 3 E 7736 (fol. 156).

46. Arch. dép., 3 E 2494 (fol. 172 v°).

47. Arch. dép., 3 E 5637 (fol. 73).

48. Arch. dép., 3 E 11014 (21 janvier 1507 n. st.); 3 E 1353 (30 janvier 1529 n. st.); 3 E 4481 (fol. 429 v°).

49. Arch. dép., 3 E 2488 (26 mars, 19 avril et 2 décembre 1505); 3 E 2489 (fol. 1); 3 E 3584 (18 février 1523 n. st.); 3 E 6561 (26 mars 1529); 3 E 2496 (fol. 786); 3 E 6981 (17 octobre 1538 et 1^{er} mars n. st.); 3 E 9647 (21 septembre 1535).

50. Arch. dép., 3 E 4467 (fol. 48) et 3 E 6258 (28 janvier 1542 n. st.).

51. Arch. dép., 3 E 2495 (fol. 287) et 3 E 2496 (fol. 786).

52. Arch. dép., 3 E 9892 (fol. 69).

53. Arch. dép., 3 E 3962 (fol. 15); 3 E 4196 (fol. 404); 3 E 6258 (28 janvier 1542, n. st.).

statuts, aient souvent succédé à leur père. Dans la période qui nous intéresse, nous avons rencontré trois Brotier, deux Richard, deux Sernon, deux Bonnault, deux Daguet, deux Crestien.

Nous pourrions ajouter quelques noms à la liste des maîtres donnée par Tardy, donner aussi une liste de compagnons, mais cela ne nous paraît pas indispensable.

Nous préférons nous attarder, d'une part, sur l'outillage qu'utilisaient les étagiers de Bordeaux, d'autre part, sur les pièces qu'ils fabriquaient.

Nous possédons six inventaires d'outils et de moules plus cinq contrats de location, de vente ou de fabrication de moules échelonnés de 1509 à 1560⁵⁴, qui nous permettent de connaître le matériel dont disposaient nos artisans. Les outils énumérés sont des « escouynes » (rapes à deux mains), des grattoirs à une main, des couteaux à deux mains, des couteaux à tranchoirs, des « brenysseurs » à une main ou à deux mains ou de tour (brunissoirs), des « afillhouers » (affiloirs, pierres à aiguiser), des « cisoyres », des ciseaux, des fers carrés ou courbes pour souder, des tenailles à souder, des marteaux de diverses sortes (à parer, à panne, à bord), des meules, des compas, une vrillette, de nombreux crochets, tant pour la poterie carrée que la poterie ronde, et un crochet pour tourner les aiguères par le dedans, une feuille de sauge (?), une « aureille d'ayue » (?), des cuillères de fer « pour besogner en étain », un « cheallet a gecter la vaysselle » (sans doute un chevalet), une bassine de cuivre à souder, des soufflets, un « bras Saint-Georges » (?), des balances et des poids, des enclumes et tasselets, des tours, dont trois dits de bois « pour tourner la vaisselle et la poterie ronde et habiller les moules », des arbres carrés ou ronds, des roues de fer, des « croisées » de fer.

Les moules étaient encore plus indispensables que les outils. Il en existait une grande variété d'après la nature des pièces ou des parties de pièces (couvercles, anses, clous, fonds, glands, bagues, charnières) que les ateliers produisaient. Nous parlerons plus loin des types de pièces, mais notons tout de suite que les moules étaient soit de terre soit de cuivre. Des moules métalliques sont mentionnés dès le premier texte retrouvé qui fasse état de ces instruments de travail, c'est-à-dire dès 1509, mais des moules de terre étaient encore utilisés en 1547. Dans un inventaire de 1538, sont recensés onze moules de cuivre et dix de terre. Dans l'inventaire le plus abondant, celui de la boutique de Nicolas Bonnault, dressé en 1934, ne figurent pas moins de quarante-neuf moules dont la matière n'est pas toujours indiquée; onze en terre sont dits vieux et en partie cassés. Il faut mettre à part les « tables », table de glands et table de clous dans un inventaire, « table à jeter plomb » dans une vente d'outils⁵⁵.

Il ne nous reste rien de la production des étagiers de Bordeaux pour la période que nous envisageons aujourd'hui. Seul, un petit dessin représentant une aiguère ornée de godrons, qui figure en marge d'un acte notarié de 1530⁵⁶, où apparaît le maître Thomas Crestien, nous montre visuellement que des objets de qualité pouvaient sortir des ateliers de notre ville (fig. 1). Mais les inventaires de matériel que nous venons d'utiliser ainsi que les contrats de chefs-d'œuvre nous indiquent les types de pièces qui étaient produites. On distinguait habituellement la vaisselle de la poterie.

Il y avait divers types de plats, des grands et des petits, que l'on pouvait caractériser comme plats de quatre livres, de trois livres, de deux livres et demi, c'est-à-dire sans doute d'après leur poids. Les « pasticiers », grands et petits, étaient-ils des plats ou des moules à pâtés? Les assiettes ne sont pas qualifiées, mais les « tranchoirs » (assiettes plates sur lesquelles on présentait les viandes) pouvaient être carrés ou ronds. Les écuelles étaient variées, à deux anses, à oreilles, petites ou grandes (d'une livre et demi, de cinq ou six quarts, de deux livres, avec empreinte); les tasses également, puisque un modèle portait un fond, un fouleur de vendange, et qu'un autre était à la mode judaïque. Il avait des saucières (d'une demi-livre, de trois quarts de livre, d'une livre), des salinières.



FIG. 1.

54. Arch. dép., 3 E 4467 (29 décembre 1509); 3 E 4471 (fol. 147); 3 E 4468 (fol. 141); 3 E 8321 (fol. 59 v°); 3 E 8794 (2 octobre 1534); 3 E 1144 (28 décembre 1538); 3 E 10392 (8 mai 1547); 3 E 7737 (fol. 229); 3 E 4480 (fol. 1401 v°); 3 E 9837 (fol. 1862 v°). Gaullieur a de son côté analysé un inventaire de 1542.

55. Arch. dép., 3 E 4430 (fol. 1401 v°).

56. Arch. dép., 3 E 8795 (25 mai).

La poterie comportait des pots ou cartons (carrés ou ronds, à haut pied ou « de basse façon », de la grande mesure ou à la mesure de Bordeaux, ou d'Angleterre), des demi-pots (à haut ou bas pied, parfois avec une chaîne, souvent dit « filhete » et parfois de Bordeaux), des chopines (de 6, de 5, de 4 ou de 3 le carton, et dans ce cas, elles étaient nommées « goubets »), des canetes (rondes ou carrées), des pintes d'Angleterre, des flacons, des aiguères de diverses dimensions, certaines dites « gobellières ». Tardy parle d'aiguères bordelaises sur lesquelles était gravée une joyeuse bucolique représentant un jeune villageois entraînant à la danse sa promise et un musicien sous un arbre, mais en fait, il reprend une description trouvée dans Gaullieur qui ne dit pas du tout, lui, que ce modèle exceptionnel soit bordelais.

Nous ne savons pas ce qu'étaient les « barrades », mentionnées plusieurs fois, ni comment se présentaient les garde-manger utilisés en particulier, semble-t-il, par les pâtisseries. Comme pièces peu courantes, Gaullieur note des lave-mains, des calices. Deux fois, il est dit que des pièces (écuelles, cartons), étaient en façon d'argent, ce qui montre bien que les étagiers prenaient pour modèle les productions des orfèvres.

Les inventaires et testaments de particuliers peuvent fournir des listes importantes et intéressantes d'objets d'étain, mais on n'est pas absolument sûr que ces objets soient de fabrication bordelaise. Signalons cependant que des prêtres possédaient des calices d'étain⁵⁷, que Tardy a trouvé chez la femme d'un conseiller au parlement un lave-main fort bien ouvré, avec son couvercle, une écritoire également fort bien ouvrée, une petite « ambouille » (bouteille).

Nous avons déjà dit ailleurs⁵⁸ que certains étagiers travaillaient d'autres métaux que l'étain : en particulier, Jean Alis semble avoir été autant plombier qu'étagier et fournit la garniture très somptueuse du comble de la maison d'un marchand ; Sernon fondit une clôture de « potin » bourré de plomb pour Saint-Seurin.

Nous terminons en évoquant la diffusion hors de Bordeaux de la production ou des modèles de nos artisans. Les mentions de vente d'étain ouvré sont rares. Nous savons cependant qu'en 1505 un pintier de Libourne en acquit pour 8 francs et demi de Torledan et Labèzeboquiere, qui sont dits marchands étagiers, mais étaient aussi fabricants⁵⁹. En 1530, un marchand promit au syndic des Augustins d'Arthez, en Béarn, 76 livres et demi de vaisselle d'étain « ainsi que les mestres de ceste cité ont acoustumé faire et vendre » moyennant 17 francs 4 ardis plus le transport⁶⁰.

Plus fréquents sont les textes relatant la vente ou la location de moules par des Bordelais à des étagiers étrangers à la ville, et cela est fort important, car nous savons ainsi que des modèles conçus ou du moins utilisés à Bordeaux étaient reproduits à un grand nombre d'exemplaires à Libourne, à La Réole, à Marmande, à Agen, à Montauban⁶¹. En 1560, un marchand de Bergerac demanda à Nicolas David, maître étagier de Bordeaux, de lui faire six moules de vaisselle (plats, assiettes, écuelles)⁶². Cela prouve que certains étagiers au moins étaient capables de fabriquer eux-mêmes leurs moules et sans doute de dessiner les modèles et que ces créations étaient appréciées ailleurs.

DEUX PORTRAITS GIRONDINS DE LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE

présentés par Paul ROUDIÉ

C'est à la bienveillance et à la générosité de M. J. Du Buit et de sa fille, M^{lle} Du Buit, que nous devons les belles photographies de deux portraits au pastel, de forme ovale, et l'autorisation de les publier. Ils représentent un couple de leur famille, Bernard Merle et sa femme, née Jeanne-Lucile Dupouy. Grâce à M. Coudroy de Lille, que nous remercions, nous avons appris que leur mariage fut célébré à La Réole, le 22 germinal an IV (11 avril 1796). Bernard Merle était alors conservateur des hypothèques dans cette ville. Il y deviendra avoué et mourut, exerçant encore cette charge, en 1833. Nous ne savons quand il était né. Son épouse, elle, était née à Marmande, en 1778. Elle était fille d'un négociant qui était aussi fermier du débarcadère et entrepreneur et devait être au moins aisé.

Les pastels ne sont pas datés, mais il est possible et même vraisemblable qu'ils furent exécutés à l'époque du mariage ou peu après. Jeanne-Lucile était alors fort jeune, dix-huit ans, ce que ne dément pas son visage plein de grâce et de fraîcheur.

Le caractère documentaire de ces portraits n'est pas négligeable. L'iconographie régionale est en somme assez pauvre et il est intéressant de voir comment était habillé et se faisait représenter un couple de la moyenne bourgeoisie d'une petite ville d'Aquitaine au temps du Directoire. On constate que le souci de « paraître » ne lui était pas étranger. Les costumes sont riches et élégants, les cheveux soigneusement peignés et pour l'homme, semble-t-il, poudrés. La femme porte un collier de grosses perles. La Révolution n'avait apparemment pas affecté la fortune des familles Merle et Dupouy, au contraire peut-être. Cependant, la décence du décolleté de M^{me} Merle, voilé d'une gaze légère, les manches longues de sa robe sont bien éloignées des extravagances des « merveilleuses » de Paris et la mode « à la grecque » ne semble pas avoir encore eu d'écho à La Réole. La bourgeoisie provinciale avait gardé le sens de la mesure et de la respectabilité.

L'intérêt artistique des œuvres nous retiendra encore davantage. Il s'agit, non peut-être de chefs-d'œuvre, mais de portraits de très bonne qualité. Les visages sont subtilement modelés, l'assurance du regard de l'homme, la douceur de celui de la femme sont bien rendus. Les cheveux sont mousseux, la gaze transparente, le jabot de lingerie fine agréablement chiffonné et d'une blancheur éclatante, les fonds s'accordent bien avec la tonalité dominante de chaque figure. L'artiste était évidemment tout à fait maître de la technique du pastel, dont il a utilisé toutes les ressources pour le rendu des carnations et des étoffes en particulier.

Peut-on formuler une hypothèse sur son identité que ne nous révèle ni une signature ni la tradition familiale ?

Il est peu probable que les époux Merle aient eu recours au talent d'un maître parisien et il l'est encore moins qu'un portraitiste de cette habileté ait été installé à La Réole. L'idée vient naturellement que ces Réolais ont dû trouver dans la grande ville la plus proche, c'est-à-dire Bordeaux, le peintre capable de les représenter. Au temps du Directoire, il y en avait deux d'un niveau plus qu'honorable, le flamand Lonsing, qui mourra à Léognan en 1799, et Pierre Lacour le père, qui exercera jusqu'en 1814¹.

1. Dans l'état actuel de nos connaissances, il semble qu'il n'y ait pas eu à Bordeaux d'autres peintres capables d'exécuter des portraits aussi beaux. Il faut cependant reconnaître que nous connaissons très mal Antoine Lacour, frère de Pierre, qui faisait des miniatures, et que des artistes de passage, dont on n'a pas retenu le nom, ont pu travailler quelques mois.

57. Arch. dép., 3 E 2907 (acte 52) et 3 E 7506 (12 avril 1530).

58. *Activité artistique*, p. 513.

59. Arch. dép., 3 E 2488 (fol. 69).

60. Arch. dép., 3 E 1553 (fol. 65).

61. Arch. dép., 3 E 4468 (fol. 141) ; 3 E 4471 (fol. 147) ; 3 E 6982 (fol. 2 v°) ; 3 E 4481 (fol. 1004) ; 3 E 4474 (fol. 165) ; 3 E 9821 (fol. 471 v°).

62. Arch. dép., 3 E 7737 (fol. 229).

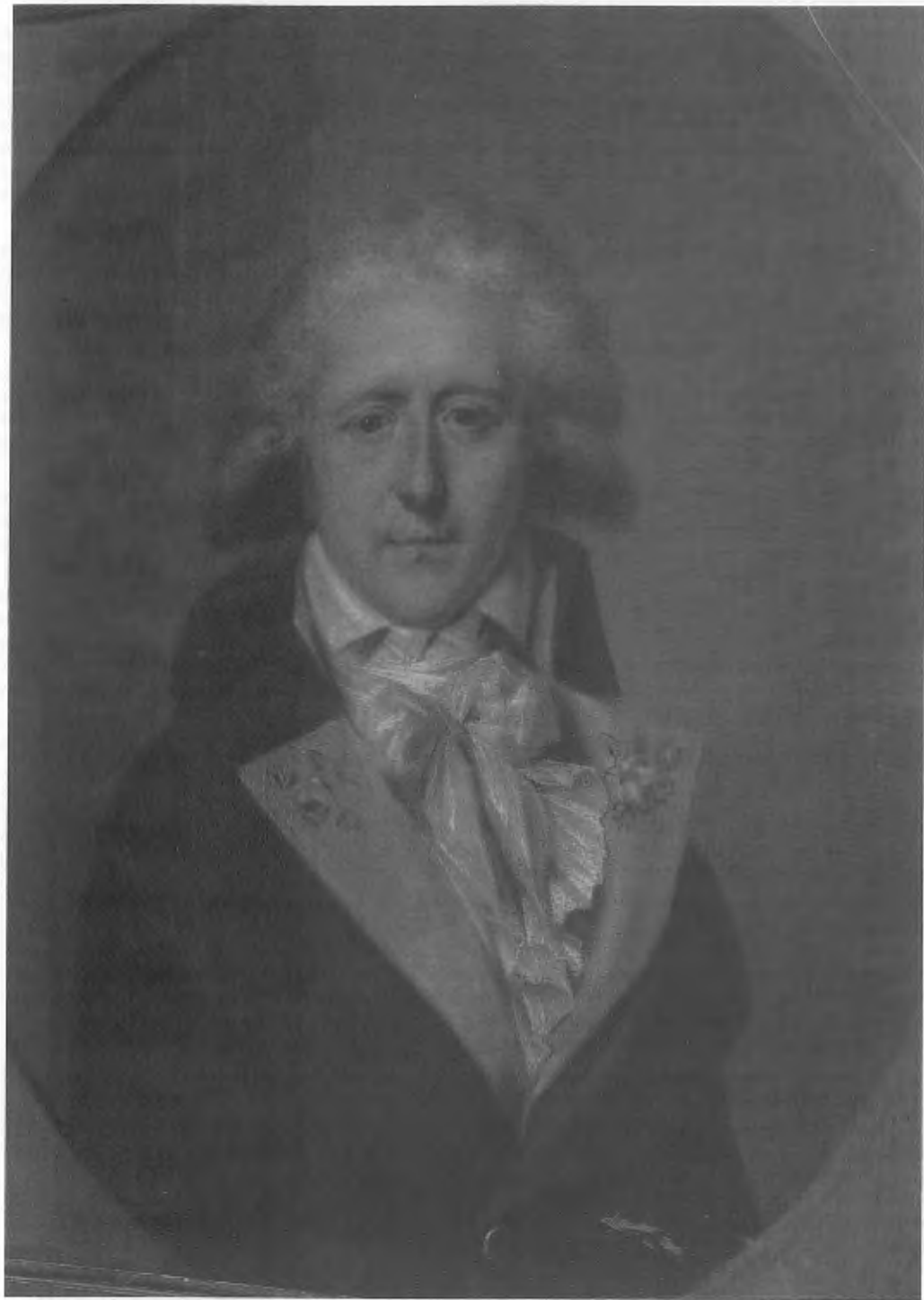


FIG. 1. — Portrait de Bernard Merle. Pastel. Coll. part. (*Cliché Laval*).



FIG. 2. — Portrait de Mme Merle, née Lucile Dupouy. Pastel. Coll. part. (*Cliché Laval*).

Il paraît difficile d'attribuer les portraits qui nous occupent à Lonsing. Son style est beaucoup plus vigoureux, animé, presque turbulent sa palette plus vive dans les portraits que nous connaissons de lui, ceux de M. et M^{me} de Mareilhac et du duc de Duras par exemple. L'attribution à Lacour est plus vraisemblable, et même il y a une ressemblance assez frappante entre le portrait de Lucile Merle et le dessin que Robert Mesuret² dit représenter la jeune femme de l'artiste. Certes, les techniques sont différentes, pastel d'un côté, crayon rehaussé de craie et de sanguine de l'autre, mais le sentiment est le même, la même douceur émane des deux visages à l'ovale très pur, au regard droit et clair.

Une chose peut troubler. Robert Mesuret, qui a dressé le catalogue des œuvres consacrées ou mentionnées de Lacour, ne signale de lui aucun pastel, les portraits que nous connaissons étant soit des huiles, soit des miniatures, soit des dessins. A-t-il réellement négligé une technique pourtant tellement en honneur au XVIII^e siècle, ou sommes-nous insuffisamment informés sur son activité? Dans l'impossibilité de répondre, nous resterons prudent, et nous contenterons de considérer que l'attribution à Lacour des portraits présentés n'est pas impossible.

CERCLE BERTRAND-ANDRIEU PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE L'ANNÉE 1982

ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- B.M.C. *Catalogue of Greek coins in the British Museum* (1873-1927).
Ca. Cartier, *Encyclopédie Universelle des Monnaies du XX^e siècle* (1972).
Ci. Ciani, *Les monnaies royales françaises de Hugues Capet à Louis XVI* (1926).
C. Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain* (1880-1892).
Cg. Craig, *Coins on the world 1750-1850* (1964).
F. Feuardent, *Jetons et mereaux depuis Louis IX jusqu'à la fin du Consulat de Bonaparte* (1904-1915).
Fl. Florange, *Armorial du jetonophile. Guide de l'amateur de jetons armoriés* (1907).
Mu. Muller, *Numismatique d'Alexandre le Grand* (1855).
N. Nocq, *Les Du Vivier* (1911).
Poz. Pozzi, *Monnaies grecques antiques provenant de la collection de feu le professeur S. Pozzi* (1920).
Syl. Cop. *Sylloge Nummorum Graecorum*. The Royal collection of coins and Medals Danish National Museum.
V.G. Victor Guilloteau, *Monnaies Françaises. Colonies et Métropole 1774-1942* (1942).
Y. Yeomen, *Catalog of modern world coins by R.S. Yeomen 1850-1964*.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE AYANT PARTICIPÉ AUX TRAVAUX DU CERCLE.

MM. Bardet, Benusiglio, M^{me} Beynis, D^r Castera, M. Chalmin, D^r Cougoul; D^r Debruge, M. Dugros, D^r Duhart, M. Dupuch, M^{me} Lafond-Grelety, D^r Lasserre, M. Pujo.

2. Pierre Lacour 1745-1814, Bordeaux, Delmas 1937, p. 119 et pl. IV.

COMPOSITION DU BUREAU POUR L'ANNÉE 1982.

Présidents Honoraires: M. le Professeur R. Etienne, M. D. Nony.
Président: M. J. Benusiglio.
Vice-Présidents: M. le Conservateur J. Yvon, D^r Debruge.
Secrétaire: M. J. Dupuch.
Archiviste-Bibliothécaire: M. J. Dugros.

SÉANCE DU 24 JANVIER 1982

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

COMMUNICATION:

M. Benusiglio: Exposé sur le système de numérotation grec.

PRÉSENTATIONS:

M. Benusiglio: Monnaie d'Alexandre II (336-323) et d'Antichus VII (139-129), Syl. Cop. 35-315.

M. Pujo: Mysie. Parion trétole ou hémidrachme persique vers — 400, B.M.C. 18 p. 95, Poz. 2244.

D^r Debruge: Monnayage posthume au type d'Alexandre le Grand Cilicie tétradrachme Mu. 1302 classé par Poz. 911 à Héraclé; autre exemplaire Macédoine. Thrace. Thessalie. Mu. 668. Poz. 905.

M. Dugros: Pays Baltes: République de Lettonie 5 LATI 1931 arg., Ca. 5; 2 TATI 1925 arg., Ca. 8; 50 SANTIMO nikel, Ca. 6.

République de Lituanie: 2 DU LITU 1925 arg., Ca. 7; 50 CENTU 1925 br. alu, Ca. 5.

République d'Estonie: 10 MARVA 1925 br. Nickel, Ca. 4; 1 SENT 1929 br., Ca. 9.

* Silésie Régence Autriche-Allemagne (monnaies d'occupation): 20 FENIGOW 1917 fer, Y. 7; 10 FENIGOW 1918 fer, Y. 6; 5 FENIGOW 1918 fer, Y. 5; 1 FENIGOW 1918 fer, Y. 4.

M. Chalmin: Lyon jeton série municipale 1711 cu., F. 10580.

D^r Lasserre: SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE DE BORDEAUX, 1950. RÉPUBLIQUE FRANÇAISE tête à dr. couronnée de laurier et de chêne par E. ROGAT variante de V.G. 3169 R/ A M^e/ JOUANDEAU/ 1850 près de listel J B J CONSTANT cu. 41 mm.

Exposition Générale de 1859. Armes à Bordeaux surmontées d'une couronne murale dans un cartouche agrémenté à g. de pampres de vigne, à dr. branches de chêne et de laurier, l'ensemble reposant sur un lion couché sur une console BURDIGALA/ HAMEL F. R/ au-dessus d'une couronne de laurier et de chêne VILLE DE BORDEAUX en demi cercle, SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE DIPLÔME D'HONNEUR/ EXPOSITION GÉNÉRALE/ 1859/ cu. 67 mm.

Exposition Générale de 1864: Armes de Bordeaux surmontées d'une couronne murale. INSTRUCTION. SCIENCES ARTS. INDUSTRIE. BORDEAUX.

R/ SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE FONDÉE EN 1808, dans une couronne composite chêne lauriers palmes surmontée de volutes entrelacées de part et d'autre d'une figure laurée en relief sur une banderolle EXPOSITION GÉNÉRALE/ 1864/ près du listel MASSONNET EDIT au centre AUGTE DEJEAN, br. 50 mm.

Médailles Commémoratives:

NAPOLÉON III EMPEREUR. Tête laurée à g. près du listel CAQUE. F./ GRAVEUR DE S.M. L'EMPEREUR. R/ (pose de la première pierre du) BÂTIMENT DES ARCHIVES DÉPARTEMENTALES le 11 mai 1862, cu. 57 mm.

Autre médaille même avers. R/ GRAND MARCHÉ BORDEAUX/ HALLE/ votée en 1862 / M. CASTEJA/ MAIRE DE BORDEAUX/ COMMENCÉ EN 1865/ M. BURGUET/ ARCHITECTE/ MM. DIARD ET DUPUY/ COMPAN & Cie/ ENTREPRESES., cu. 57 mm.

Autre médaille même avers/ R. GRAND MARCHÉ BORDEAUX même légende du revers que la précédente Le Grand Marché et le Marché des Grands Hommes furent construits en même temps sur les plans de Ch. Burguet, architecte de la ville, et par les mêmes entrepreneurs, cu. 57 mm.

SÉANCE DU 21 FÉVRIER 1982.

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

COMMUNICATION:

M. Pujo: Monnayage des Séleucides. Description et commentaires sur l'histoire de cet empire fondé par Seleuchos I (312-280) qui se termina avec le règne d'Antiochos XIII en — 64 avec la fin de la dynastie des Séleucides ou la Syrie devint province romaine. Le monnayage de chaque souverain est décrit. M. Benusiglio apporte des précisions sur la technique de la frappe aux différentes époques, la coulée des flancs et un essai de localisation de certains ateliers.

PRÉSENTATIONS:

M. Benusiglio: Alexandre le Grand drachme frappe posthume atelier incertain émise vers 280.

D^r Debruge: Royaume de Cappadoce Ariobarzanes I (95-63) drachme émise en 75, Syl. Cop. 2803. B.M.C. 20.40.20.; Ariobarzanes III (52-42), Syl. Cop. 73.04. B.M.C. 42.04.23.

M. Dugros: Dantzig Ville libre 1919-1939: 5 gulden 1923 arg. Ca. 10; 1 gulden 1932. ni., Ca. 15; demi gulden 1927 arg., Ca. 7; 10 pfenning 1923 cupro nickel, Ca. 5; 10 pfenning 1923 bronze d'aluminium, Ca. 13; 5 pfenning bronze d'aluminium, Ca. 12; 1 pfenning 1937 br., Ca. 3.

SÉANCE DU 21 MARS 1982

Présidence de M. le D^r COUGOUL

COMMUNICATION:

M. Pujo: Macrophotographies sur des monnaies d'Aspendos et d'Antiochos X.

PRÉSENTATIONS:

D^r Lasserre: Marie Leczinska, Maison de la Reine jeton arg., F. 13361.

Documents sur les jetons en or et en argent de la Société de Chirurgie de Bordeaux au XVIII:

Vacher de la Feutrie, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris (1779-1780), N. 322.

LOUIS PHILIPPE/ ROI DES FRANÇAIS tête laurée à dr. par PETIT. F. R/ SOCIÉTÉ/ D'AGRICULTURE/ DES ARTS & A/ DES LANDES/ JETON DE PRÉSENCE, arg. 27 mm, jeton d'interprétation difficile.

D^r Cougoul et M. Dugros : Quelques considérations sur les jetons de Bertrand Andrieu.

SÉANCE DU 18 AVRIL 1982

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

Le monnayage Séleucide a été présenté par divers membres du Cercle avec des exemplaires de la Collection Miller. Présentation faisant suite à celle du 21 février. La plupart des souverains sont représentés ; magnifique galerie de portraits où domine le souci de la ressemblance au modèle. Sur ce monnayage, étudié par divers auteurs, il subsiste encore des incertitudes concernant les ateliers, une étude comparative avec les monnaies de bronze peu abondantes et qui eurent une aire de circulation assez réduite a permis la localisation de certains ateliers.

M. Dugros : Louis XII Roi de France (1497-1515) et Duc de Milan (1499-1513) teston de Milan, Ci. 999 avec variantes dans la légende de l'avvers et du revers. C'est sous son règne qu'apparut pour la première fois dans notre histoire métallique le portrait du souverain.

D^r Cougoul : Mairie d'Angers : FALLOUX Maire 1715. Arg. F. 8484.

D^r Lasserre : Nicolas de Launay, directeur général de la Monnaie des Médailles (1719), N. 48 ; Ordre Militaire de Saint Louis, F. 1630 ; Trésor Royal, F. 2042 ; Naissance du Dauphin 1781, F. 11235.

SÉANCE DU 16 MAI 1982

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

COMMUNICATIONS :

M. Benusiglio : Exposé sur la datation des monnaies d'Egine.

M. Dugros : Portugal Ile des Açores : Joseph I^{er} (1750-1777). X REIS 1766 PECUNIA INSULANA, br. Cg. 3 ; Maria I (1786-1799) 20 REIS 1796, br. Cg. 6 ; 5 REIS 1798, br. Cg. 4 ; Maria II (1828-1853) ; 10 REIS 1843, br., Cg. 14 ; Maria II en exil ILHA TERCIERA. 80 REIS 1829 arg. bas titre Cg. 12.

SÉANCE DU 20 JUIN 1982

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

M. Benusiglio : Monnaies de l'Empire et du Bas Empire, très belle présentation des effigies de la plupart des empereurs.

M. Bardet : Impératrices Syriennes : Julia Domna 217. C. 24 ; Julia Maesa 223. C. 16 ; Julia Mamaea 235 C. 83.

M. Benusiglio : Monnaies médiévales d'Aquitaine. Présentation de ces monnaies pour la période s'étendant des rois d'Aquitaine Pépin (817-838) jusqu'à Charles de France (frère de Louis XI) avec un denier de Bordeaux (1464-1478).

M. Dugros : Monnaies des pays ayant participé aux épreuves du Mondial en 1982.

SÉANCE DU 17 OCTOBRE 1982

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

M. Pujo : Cyme tête diadémée de l'amazone Cymé à dr. R/ cheval bridé au pas, à dr. devant lui une coupe à anse tétradrachme 16,61 g., Poz. 2298. B.M.C. 74. Cette pièce présente des défauts provenant d'un coin « ébréché » sur le visage de l'amazone. La même anomalie se retrouve sur des catalogues de vente, 5 recensés à ce jour. Il semble que ces exemplaires proviennent non seulement du même atelier, mais issus du même trésor et du même coin. Un trésor de Cymé aurait été inventorié il y a quelques années puis dispersé dans le commerce.

M. Bardet : Impératrices romaines : Plautilla (épouse de Caracalla) denier C.1 ; Otacilla Severa (épouse de Philippe I) antoninien C. 53 ; Herennia Etruscilla (épouse de Trajan Déce) antoninien C. 11 ; Mariniana (épouse de Valérien) antoninien C. 2.

M. Dugros : Monnayage de l'Union Latine. Créé le 23 décembre 1865 entre la France, la Belgique, l'Italie et la Suisse, à laquelle viendront s'y adjoindre, en 1868, la Grèce, le 26 septembre, et l'Espagne, le 19 octobre. Union créée dans le but d'unifier dans un même système les monnaies de ces pays.

D^r Cougoul : Louise Françoise (Mademoiselle de Nantes, fille de Louis XIV et de Madame de Montespan) mariée à Louis III de Bourbon, prince de Condé, jeton octogonal Fl. I. 249. inconnu à F.

SÉANCE DU 21 NOVEMBRE 1982

Présidence de M. DUPUCH

COMMUNICATIONS :

M. Dugros : Les ateliers monétaires sous la III^e République ; La chute du II^e Empire amena la fermeture d'ateliers monétaires ; des sept ateliers de l'époque Impériale, et dont certains n'ont

fonctionné que par intermittence, il n'en subsiste plus que deux, Paris et Bordeaux, et pour ce dernier, l'activité cesse en 1879. Paris suffit alors aux besoins de la métropole et des colonies et peut même entreprendre des travaux pour l'étranger. Le différent A est conservé jusqu'en 1913. La guerre de 1914 amena l'ouverture de l'atelier de Castelsarrasin (Tarn-et-Garonne) qui frappe des pièces de 2 Fr et de 1 Fr en argent avec la lettre C. En 1916, la Monnaie doit avoir recours à la Monnaie Espagnole (Atelier de Madrid), 10 centimes de Daniel Dupuis, avec étoile sous la corne d'abondance. En 1922-1923, ouverture de l'atelier de Poissy (Seine), 10 centimes et 5 centimes avec différent « foudre ». En 1939, la Monnaie dut avoir recours à la Monnaie Belge (Atelier de Bruxelles), 50 centimes de Morlon avec différent B. La pénurie de métal à partir de 1940 amena la frappe des monnaies de zinc d'aluminium et de fer, 20 centimes 1944, « A de G » Atelier de Gravure ; en 1945, l'atelier de Castelsarrasin frappe le 5 Fr de Lavriller.

Pour les « Forces Françaises libres », l'atelier de Philadelphie (U.S.A.), frappe des 1 Fr., 2 Fr., 1944 en laiton.

Anomalies de frappe : sur flan de bronze d'aluminium pour pièce de 10 Fr., pièce de 2 Fr. ; sur flan de 2 Fr., 5 Fr. Lavriller 1949 ; sur flan de 20 Fr., 50 Fr. Guiraud 1951.

Première République 2 Décimes revers incus.

Monnayage de Louis XIV : Ce règne le plus long de l'histoire de la France dura 72 ans (1643-1715), dont 54 ans de règne personnel (1661-1715) est celui qui compte le plus de représentations de l'effigie royale. Roi numismate, Louis XIV surveilla constamment la frappe des monnaies et surtout des médailles qui furent des instruments de propagande. Destinée à glorifier les entreprises royales, l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres fut chargée de la rédaction de l'Histoire Métallique du Roi. Présentation de presque toutes les séries émises sous son règne ; exemplaires appartenant à divers amateurs membres du cercle, ainsi que des pièces de la collection Miller.

M. Bardet : Henri IV jeton pour la Navarre, F. 11898.

SÉANCE DU 19 DÉCEMBRE 1982

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

COMMUNICATION :

M. Bardet : Les ateliers monétaires sous les Capétiens et les Valois. Exposé sur les ateliers des monnaies qui sont avant tout le symbole de la puissance et de la souveraineté, leur nombre, les marques et symboles permettant d'identifier les différents ateliers.

TABLE DES MATIÈRES

Société Archéologique de Bordeaux

<i>Activités et manifestations de la Société Archéologique</i>	3
<i>Comptes rendus des assemblées mensuelles</i>	5
Notice nécrologique (abbé Marc Boudreau)	9
J. ROUSSOT-LARROQUE et J.-M. MORMONE. — Haches en bronze du Pays de Buch et du Médoc	11
J. ROUSSOT-LARROQUE. — Pour un musée préhistorique imaginaire. Documents inédits des archives de la Société Archéologique de Bordeaux	21
P. COUDROY DE LILLE. — Une famille d'architectes : les Marsaudon	51
L.R. CASTÉRA. — Vase provenant de la manufacture J. Vieillard, émaillé par Amédée de Caranza	55
B. VENOT. — Recherches sur les Coustans, potiers d'étain à Bordeaux	59
P. ROUDIÉ. — Deux croix de procession bordelaises	65

Groupe Jules-Delpit

<i>Comptes rendus des séances du Groupe</i>	69
A. RÊCHE. — L'hôtel Morel construit sur le Jeu de Paume où joua Molière	71
L.R. CASTÉRA. — Séjour à l'île de Ré en 1779 d'un engagé volontaire canonnier de la Marine	73
B. THÉRON. — Testament de Mgr Jacques Joseph de Gourgue, évêque de Bazas (1684-1724)	75
P. COUDROY DE LILLE. — Un cahier de l'Ecole d'hydrographie de Bordeaux	81
M.-F. LACQUE-LABARTHE. — A propos de la famille Duplessis : les enseignements d'un inventaire après décès	87
R. COUSTET. — L'activité de Victor Louis à Bordeaux : trois immeubles inédits	101
J. PERRIN. — Restaurations du château de Langoiran à la fin du XVI ^e siècle	115
Ch. PELLEREAU. — Construction du navire à trois mâts «Gustave et Louis» à Bordeaux, en 1858 (collection particulière)	125
P. ROUDIÉ. — Le travail de l'étain à Bordeaux aux XV ^e et XVI ^e siècles	131
P. ROUDIÉ. — Deux portraits girondins de la fin du XVIII ^e siècle	139

Cercle Bertrand-Andrieu

<i>Procès-verbaux des séances du Cercle</i>	143
---	-----

Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux

Les Sociétaires reçoivent le bulletin : il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant.

Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation annuelle : **100 F** (à partir de 1984)

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux.
(C.C.P. BORDEAUX 306 805)

Hôtel des Sociétés Savantes
1, place Bardineau
33000 Bordeaux

Cession de bulletins isolés ou de publications de la société (sauf épuisement) :

Bulletins récents (depuis 1960)	80 F
Bulletins entre 1923 et 1960	50 F
Bulletins anciens	60 F
J.P. TRABUT-CUSSAC, <i>Livre des hommages d'Aquitaine</i>	60 F
Dr MASFRAND, <i>Pair non pair</i>	60 F
J.A. BRUTAILS, <i>Les vieilles églises de la Gironde</i>	(épuisé)
A. NICOLAI, <i>Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIX^e siècle</i>	500 F
J.A. BRUTAILS, <i>Album</i>	(épuisé)

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

1, place Bardineau, 33000 Bordeaux
Reconnue d'Utilité Publique en 1915

Président d'honneur :

M. le Professeur MARCADÉ.

Bureau de Société :

Président : M. AVISSEAU.

Vice-présidents : M. BENUSIGLIO, Dr LACOSTE-LAGRANGE.

Secrétaire générale : M^{me} LAFOND-GRELLETY.

Secrétaire adjoint : M. DUPUCH.

Trésorier : M. RÉGALDO-SAINT-BLANCARD.

Conseil d'administration :

Outre les membres du bureau :

M^{lle} ESPAGNET, M^{mes} LACQUE-LABARTHE, MULLER, MM. AVEILLÉ, COUDROY DE LILLE,
GARDELLES, RÈCHE, ROUDIÉ, VIVEZ.

Bibliothécaires : MM. CROCHET, ROUMIEUX.

Commissaires aux journées et excursions :

M^{mes} MOLAS, LAFOND-GRELLETY, M^{lle} ESPAGNET.

Permanence : mardi et jeudi après-midi.

Séances mensuelles : le premier dimanche de chaque mois (10 h), au siège de la
Société (sauf en juillet, août, septembre).

Groupe « Bertrand-Andrieu » (numismatique) :
le troisième dimanche à 10 h au siège.

Groupe « Jules-Delpit » (étude d'archives) :
le quatrième samedi à 17 h, au siège).